This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

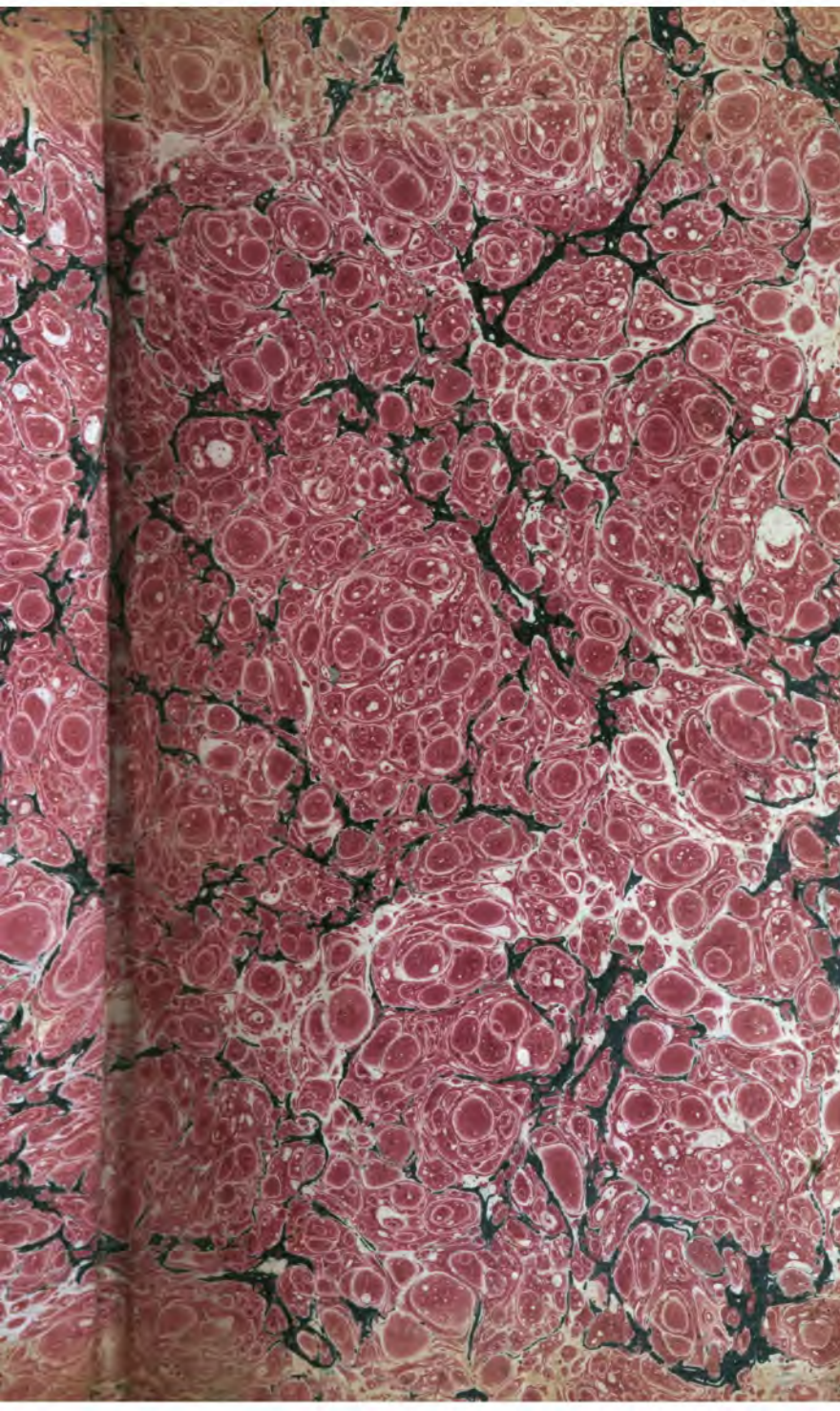
À propos du service Google Recherche de Livres

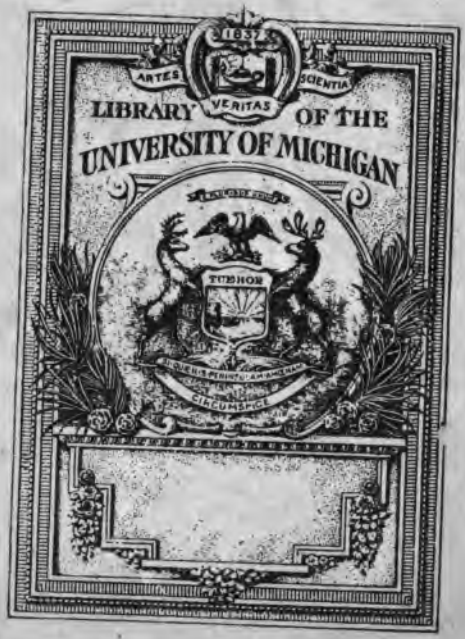
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

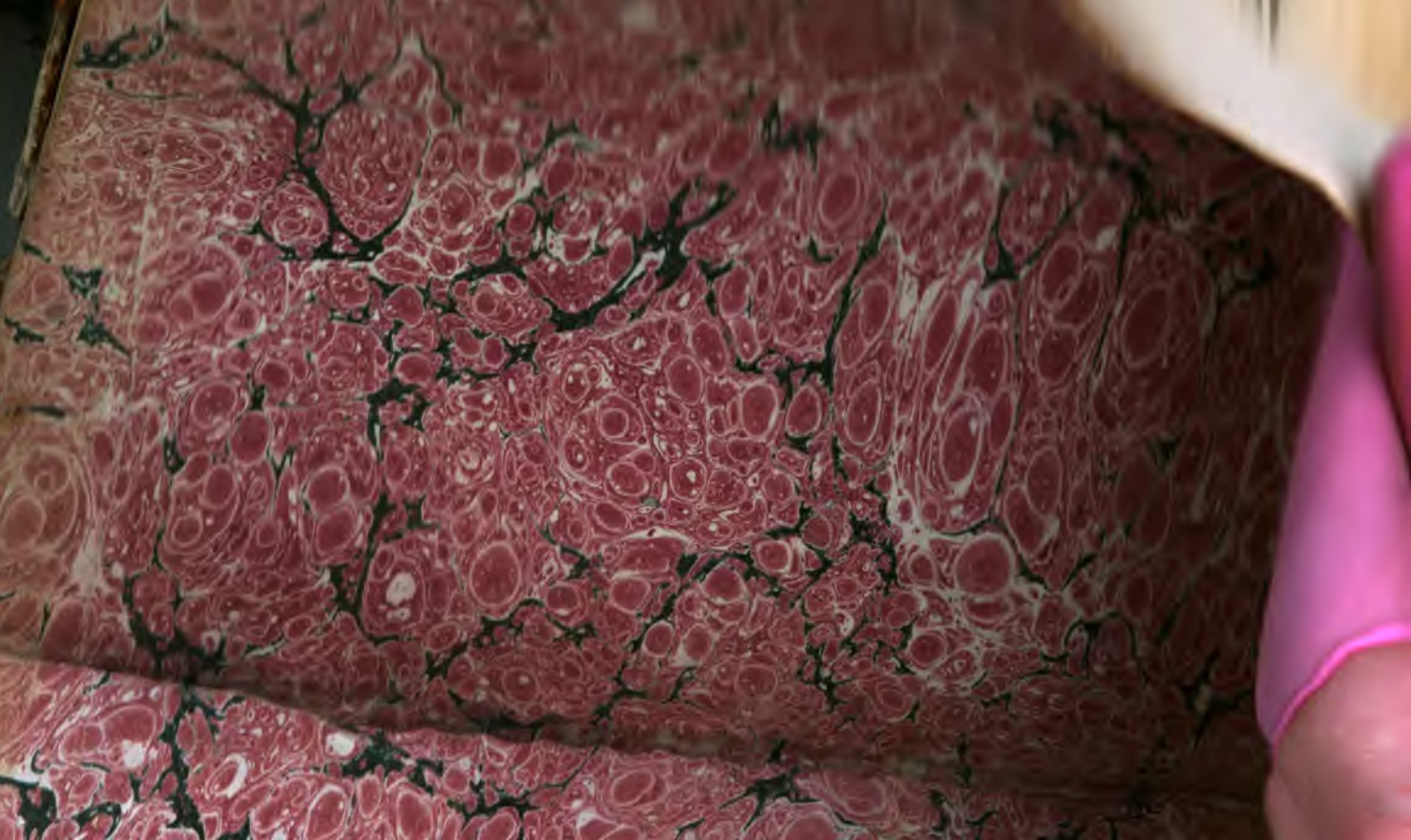
BUHR B

a39015 00026115 9b

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



DD
405
.1805

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XVI.

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Sixième Édition.

CORRESPONDANCE
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

TOME V.

Friedrich II, der Grosse, König v. Preussen, 1712-86

A POSTDAM,
AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCCLVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 décembre 1772.

SUr la fin des beaux jours *dont vous fîtes l'hiſtoire*,
Où brillaient tant les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire:
Il ſut embraſſer tout; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet & Racine;
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction;
Il terraſſa l'erreur & la religion.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que perſonne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

369916

Nous avons dans notre voiſinage une cherté de bleds exceſſive. J'ai cru que les Suiſſes n'en manquaient pas ; encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes, ſur les premiers beſoins de la nature.

Je ne connais point de traités ſignés à Potsdam ou à Berlin. Je ſais qu'il s'en eſt fait à Pétersbourg. Ainſi le public, trompé par les gazetiers, fait ſouvent honneur aux perſonnes de choſes auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Ruſſie avait été mécontente de la manière dont le comte Orlow avait conduit la négociation de Focktſchani. Il peut y avoir eu quelque refroidiſſement, mais je n'ai point appris que la diſgrace fût complette. On ment d'une maiſon à l'autre, à plus forte raiſon de faux bruits peuvent ils ſe répandre & s'accroître quand ils paſſent de bouche en bouche depuis Pétersbourg juſqu'à Ferney. Vous ſavez mieux que perſonne, que le menſonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le Grand-Turc devient plus docile ; les conférences ont été entamées de nouveau ; ce qui me fait croire que la paix ſe fera. Si le contraire arrive, il eſt probable que monſieur Mouſtapha ne ſéjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de cauſes ſecondes, obſcures & impé-

nétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand-visir, de la morgue des négociateurs : & voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère & commère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir ; souvent on s'y trompe.

Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages, égaux & quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir & de se soutenir dans la même force, malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue.

LETTRE CCCLVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 décembre 1772.

SIRE,

VOtre très-plaisant poëme sur les Confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée *les Loix de Minos*, qu'on va siffler incessamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le vôtre, a pu se tourner chez moi en source d'ennui? C'est que je suis loin de vous; c'est que je n'ai plus l'honneur de souper avec vous; c'est que je ne suis plus animé par vous; c'est que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles passent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, & encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie par la voie de la poste dans quelques jours, & je demande bien pardon à V. M. par avance, de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puisse aisément se préserver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je suis fidèle à mon café, dont j'use depuis soixante & dix ans, & je le prends à présent

dans vos belles taſſes; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme Frédéric-le-Grand.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous préſidez; c'eſt celui de la paix entre la Ruſſie & la Turquie : ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel eſt M. Baſilikof dont on parle tant : il faut que ce ſoit un auteur d'un grand mérite, & qui ait un ſtyle bien vigoureux. V M. a bien raiſon, en feſant ſi bien ſes affaires, de rire des faibleſſes humaines; elle eſt au comble de la gloire & de la félicité, ſuppoſé que tout cela *rende heureux*; car il faut ſur-tout la ſanté pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un légiſlateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'eſt point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en diſent les ſtoïciens.

Mon contemporain Thiriot eſt mort. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile à remplacer; il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé Morival, qui eſt à Véſel; il me marque qu'il eſt pénétré de vos bontés, & qu'il voudrait donner tout ſon ſang pour V. M. Vous ſavez que ce Morival eſt d'Abbeville, qu'il eſt fils d'un certain préſident d'Etallonde, le plus avare ſot d'Abbeville : vous ſavez qu'à

l'âge de dix-sept ans il fut condamné avec le chevalier de la Barre par des monstres Velches au plus horrible supplice pour avoir chanté une chanson, & n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins. Cela est digne de la nation des tigres-singes qui a fait la Saint-Barthelemi; cela était digne de Thorn en 1724; & cela n'arrivera jamais dans vos États. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, & vous damnera tout bas pour abandonner la cause du Seigneur. Pour moi je vous bénis, & je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ose dire à V. M. que je crois Morival digne d'être employé dans vos armées, & que je voudrais que, par ses services & par son avancement, il pût confondre les tigres-singes qui ont été coupables envers lui d'un si exécrable fanatisme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, faisant trembler ses juges & leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination sur le cœur; il faut que je relise quelques-unes de vos Épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthousiasme que j'ai toujours eu pour vous.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 décembre 1772.

SIRE,

EN recevant votre jolie lettre & vos jolis vers, du ſix décembre, en voici que je reçois de Thiriot, votre feu nouvelliſte, qui ne ſont pas ſi agréables.

C'en eſt fait, mon rôle eſt rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles ;
Le pays du fleuve d'oubli
N'eſt pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fourniſſent rien,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe ;
Ils ſont d'un fort ſec entretien,
Et font toujours la même choſe.
Cependant ils ſavent fort bien
De Fréderic toute l'hiſtoire,
Et que ce héros Pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſur-tout ceux de ſon génie,
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raiſon de dire
Que Dieu fait en vain ſes efforts
Pour qu'on le loue en cet empire ;
Dieu n'eſt point loué par les morts.

On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité;
Ce n'eſt rien qu'une vanité,
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de Catt (*a*) mériteraient cette immortalité; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, & dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps & de notre prétendue ame, & ce qu'on en dira? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous; à commencer par vous ſur votre trône, & à finir par moi ſur mon grabat au pied du Mont-Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'*Eccléſiaſte*, qui ait raiſon: il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, & que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie; vous vous faites déjà

(*a*) Secrétaire de Fréderic II.

dans votre esprit une image très-plaisante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec Moustapha. Vous riez en voyant ce Moustapha, ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odaliques qui se moquent de lui, battu par une dame née dans votre voisinage, trompé, volé, méprisé par ses ministres, ne sachant rien, ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste ; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il se porte bien, ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien ; ayez autant de santé & de plaisir que de *gloire*, l'*année* 1773, & cinquante autres années suivantes, si faire se peut ; & que V. M. me conserve ses bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que j'aurais voulu vivre & mourir.

La volonté de sa sacrée majesté le Hasard soit faite.

LETTRE CCCLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 3 janvier 1773.

QUe Thiriot a de l'esprit
Depuis que le trépas en a fait un squelette !
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,

confrères, ni avec Mouſtapha, ni avec aucun autre; ce ſerait une vanité puérile & bourgeoiſe, je ne m'embarraſſe que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec les *to kalon*, avec l'archétype des ſtoïciens; & je confeſſe alors avec Memnon, que des êtres fragiles comme nous, ne ſont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuiſent à la ſociété, & ne détruiſons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confeſſe d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes aient plus de part à la réputation: je crois au contraire que les grands auteurs, qui ſavent joindre l'utile à l'agréable, inſtruire en amuſant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes ſe paſſant toute en action, la viciſſitude & la foule des événemens qui ſuivent, effacent les précédens; au-lieu que les grands auteurs ſont non-ſeulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les ſiècles.

Le nom d'Ariſtote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre. On lit & relit plus ſouvent Cicéron que les Commentaires de Céſar. Les bons auteurs du dernier ſiècle ont

ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du cardinal Bembe, du Taſſe, de l'Arioſte, l'emportent ſur ceux de Charles-Quint & de Léon X, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide, pour une fois d'Auguſte, & encore eſt-ce rarement à ſon honneur. S'agit-il de l'Angleterre? on eſt bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shaftesbury, les Milton, les Bolingbroke, que de la cour molle & voluptueuſe de Charles II, de la lâche ſuperſtition de Jacques II, & de toutes les miſérables intrigues qui agitèrent *le règne de la reine* Anne. De ſorte que vous autres précepteurs du genre-humain, ſi vous aſpirez à la gloire, votre attente eſt remplie, au-lieu que ſouvent nos eſpérances ſont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, & vous pour tous les ſiècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; & l'on converſe avec tous les beaux eſprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

Nonobſtant tout ce que je viens de vous expoſer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, duſſé-je crever à la peine; parce qu'on eſt incorrigible à ſoixante & un ans, & parce qu'il eſt prouvé que celui qui ne déſire pas

l'estime de ses contemporains en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, & de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence ; & si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation ; il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, & qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE CCCLXX.

Du Roi.

Berlin, ce 16 janvier 1773.

JE me souviens que, lorsque Milton dans ses voyages en Italie vit représenter une assez mauvaise pièce qui avait pour titre *Adam & Eve*, cela réveilla son imagination & lui donna l'idée de son poëme du *Paradis perdu.* Ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des Confédérés, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire représenter

à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

Chez vous le Temps a perdu ses ailes: Voltaire a soixante-dix ans est aussi verd qu'à trente. Le beau secret de rester jeune! vous le possédez seul. Charles-Quint radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux Clarke, le célèbre Swift étaient tombés en enfance; le Tasse, qui pis est, devint fou; Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non plus; pour Homère, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions *décider si son esprit se soutint* jusqu'à la fin; mais il est certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint-Aulaire ne faisaient pas aussi-bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse Français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des Grimm, des La Harpe & tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages; mais tout ce que Thiriot m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques.

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un Art de la raserie, dédié à Louis XV, des Essais de tactique par de jeunes militaires qui

ne ſavent pas épeler Végèce, des ouvrages ſur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait ; enfin un tas de mauvaiſes compilations, d'annales, d'abrégés, où il ſemble qu'on ne penſe qu'au débit du papier & de l'encre, & dont le reſte au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la ſtérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des Fontenelle, des Monteſquieu, des Greſſet, ſur-tout des Voltaire, je renouerai cette correſpondance ; mais juſques-là je la ſuſpendrai.

Je ne connais point ce Morival dont vous me parlez. Je m'informerai de lui pour ſavoir de ſes nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon ſervice il n'aura pas le triſte plaiſir de ſe venger de ſa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philoſophes.

Je ſuis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Heſſe avec ma nièce. Je jouerai un triſte rôle à ces noces, celui de témoin, & voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix : elle ſera conclue dans peu. Alors il reſtera à pacifier la Pologne ; à quoi l'impératrice de Ruſſie, qui eſt heureuſe dans toutes ſes entrepriſes, réuſſira immanquablement.

Je me trouve à préſent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui

m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je ſerai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je ſouhaite ſanté & longue vie, car il a tout le reſte. *Vale.*

LETTRE CCCLXXI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce premier février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine; le roi mon maître n'en a pas de plus belle; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre; jamais notre contrôleur général n'a fait de ſi grands retranchemens. V. M. a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai ſoixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingts. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais ſi paſſionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre hiſtoriographe des cafés ? il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il ſavait par cœur le peu de bons & le grand nombre de mauvais vers qu'on feſait dans Paris ; c'était un homme bien néceſſaire à l'État.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance :
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'eſpérance
Que monſieur l'abbé Savatier (*a*),
Malgré ſa flatteuſe éloquence,

(*a*) L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci-devant ſoi-diſant jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes, de jugemens faux & criminels ſur les premiers écrivains de ce temps, pour vendre ſon livre des *Trois Siècles littéraires*. Ceux qui aiment la vérité, & veulent ſe former le goût, doivent fuir à jamais la lecture de cet ouvrage inique.

Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de treteaux
Au-lieu du théâtre d'Athène,
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance & la tactique,
Et sur les filles d'opéra.

En province une académie
Enseigne *méthodiquement*,
Et calcule *très-savamment*
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces messieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleusement avec l'Église Grecque, pour mettre à fin le saint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces

jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruſſie ; mais je me flatte que ce ſont des nouvelles de café ; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceſſamment à V. M. *les Loix de Minos*. L'ouvrage ſerait meilleur ſi je n'avais que les ſoixante & dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt depuis ſept ou huit ans à votre ſervice. Je ne ſais pas le nom de ſon régiment ; mais il eſt à Véſel.

Voilà toute votre auguſte famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monſieur le prince de Wirtemberg eſt dans notre voiſinage avec neuf enfans, dont quelques-uns ſeront un jour ſous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés qui ſont la conſolation de ma vie, & avec leſquelles je deſcendrai au tombeau très-alégrement.

LETTRE CCCLXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 février 1773.

J'Ai reçu votre lettre & vos vers charmans, qui démentent ſans doute votre âge. Non: je ne vous en croirai point ſur votre parole; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ſes ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, ſi vous ne ſaviez pas que les gens de mon eſpèce ſe permettent ſouvent ce qu'on déſapprouverait en d'autres. Un certain Cotys, roi d'un pays très-barbare, entretint une correſpondance en vers avec Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un ſouverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puriſtes de ſon académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire:
Je n'y vois plus ces beaux eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavaient me plaire.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,

Mais qui contient des bons vieux temps
Le ſeul auteur qui me raviſſe.
Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
La ſcience & la vérité;
Platon juſqu'en Égypte avait même tenté
D'éclairer ſa philoſophie;
Déſormais nos cantons, de ſes charmes épris,
Sans chercher pour l'eſprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du Goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaiſir de voir les Muſulmans chaſſés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la ſeconde fois. De nouvelles combinaiſons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches ſont bien tracaſſiers. Pour moi, diſciple des encyclopédiſtes, je prêche la paix univerſelle en bon apôtre de feu l'abbé de Saint-Pierre; & peut-être ne réuſſirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eſt plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des cauſes nous entraîne malgré nous & ſe joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un ſable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choſes ordinaires ne continue. Nous arrangeons le cahos de l'anarchie chez nous, & nos évêques conſervent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarraſſe des ſoins mondains, pour qu'ils s'at-

tachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce : elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle sera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux La Barre; & s'il a de la conduite, il sera facile de le placer. Votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite, *mais non pas ce qui existe*; enfin ce que l'on se promet du fruit de ces tracasseries, ce qui peut-être était possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptistère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu
En se fiant à l'apparence :
Je suis très-sûr & convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.

Jamais aucun héros n'approcha de son sort;
Immortel par sa vie, ainsi qu'après sa mort.

C'eſt cette première immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation ; l'autre vous eſt ſûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur Auguſte : *Feſtinâ lentè*. Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant *les Loix de Minos*.

LETTRE CCCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 19 mars 1773.

SIRE,

VOtre lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant : les choſes les plus agréables & les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait, mon couſin, en ſa ſainte & digne garde ; & vous, monſieur le préſident, en ſa ſainte garde.*

J'ai été ſur le point de ne répondre à V. M. que des Champs-Éliſées ; c'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre

la Porte de Mouſtapha & la Porte de Catherine II n'entraîne des ſuites fatales. V. M. eſt toujours préparée à tout événement, & quelque choſe qui arrive, elle fera de jolis vers & gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer *les Loix de Minos* avec des notes qui pourront lui paraître aſſez intéreſſantes; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme ſur les Confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque choſe qui reſſemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre miniſtère velche veut s'approprier ce grand prince & troubler un peu votre Nord. Ce ſont myſtères qui *paſſent mon intelligence*; je m'en remets, ſur tous les futurs contingens, aux ordres de ſa ſacrée majeſté le Haſard, ou plutôt aux ordres plus réels de ſa divine majeſté la Deſtinée. Les mourans d'autrefois ſavaient prédire l'avenir; le monde dégénère; & tout ce que je puis prédire, c'eſt que je ſerai votre admirateur, & votre très-ſincèrement attaché Suiſſe, pendant le peu de minutes qui me reſtent encore à végéter entre le Mont-Jura & les Alpes.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCLXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 avril 1773.

VOus ſavez que tous les princes ont des eſpions : j'en ai juſqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés) ; mais ils ſoutiennent que votre mal eſt dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronoſtique une longue vie, & je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remerciemens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne & des révolutions de Suède ; & cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez des nouvelles de gazette, des ſujets de tragédie.

Celle-ci eſt certainement très-nouvelle, & ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être ; mais s'il eſt permis à un *dilettante*, ou

pour mieux nommer les choſes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expoſer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher perſonne; & que ſi Aſtérie ou Teucer avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué & plus attendri.

Vous qui poſſédez les ſecrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je ſuis, vous avez eu ſans doute des raiſons de préférer le dénouement qui ſe trouve dans la pièce à celui que je propoſe.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des ſujets comiques; les autres, nous les avons eus par le paſſé, & nous aimons mieux voir repréſenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelqu'âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci: c'eſt le vieux Poelnitz. Il a fait une grande maladie, & je vous envoie l'hiſtoire de ſa convaleſcence (*a*). Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans paſſés. Ce n'eſt pas une bagatelle d'avoir pouſſé ſa carrière juſqu'à un âge auſſi avancé, & de repouſſer les attaques de la mort comme un jeune-homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales (*b*). J'ai fort

(*a*) Cette pièce ſe trouve ci-devant, tome VIII, page 91.

(*b*) C'eſt une Allégorie ſur les Voyageurs, tome VIII, p. 55.

recommandé qu'on eût soin d'affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaises qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches & de leurs intrigues ; elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, & que vos Velches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise : les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, & ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me sauverai de ceci comme Pilate qui dit : *Quod scripsi, scripsi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, & que le philosophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration.

LETTRE

LETTRE CCCLXXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 avril 1773.

J'Allais paſſer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate & ſes ſorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuſes de nos vies,
Les trois ſœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du ſéjour ſombre,
Dont *ne revient aucun chrétien.*

Que ma ſurpriſe était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainſi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'eſt tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint ſon bras, ſon eſprit;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu, ſans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de Poelnitz. L'enfer l'a reſpecté, & ſans doute il vous reſpectera bien davantage; vous vivrez aſſez long-temps pour augmenter encore vos États, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de

En attendant je vous prie de me conſerver vos bontés. Plaignez-moi ſur-tout de mourir loin de V. M.; mais ma deſtinée l'a voulu ainſi.

LETTRE CCCLXXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 mai 1773.

SI je n'étais pas ſurchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureuſement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages ; ce qui ſera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque preſſé que je ſois, je ne ſaurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médiſance épargne les philoſophes auſſi peu que les rois. On ſuppoſe des raiſons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, & vous ſurpaſſerez Mathuſalem en toute choſe. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, & je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philoſophe de Sans-Souci ſalue le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCLXXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 auguſte 1773.

PUiſque les trinités ſont ſi fort à la mode, je vous citerai trois raiſons qui m'ont empêché de vous répondre plus tôt; mon voyage en Pruſſe, l'uſage des eaux minérales, & l'arrivée de ma nièce la princeſſe d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convaleſcence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui ſe paſſe *ſur les bords de l'Achéron*, que ſi vous aviez fixé votre ſéjour dans cette contrée d'où perſonne encore n'eſt revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paraiſſait pas qu'il eût quatre-vingt-ſix ans. Si le vieux baron s'eſt échappé de la fatale barque, faute de payer le paſſage, vous avez, à l'exemple d'Orphée, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; & en tout ſens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous poſſédez.

Vous avez non-ſeulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de La Barre, & exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans

la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival, dont vous me parlez, m'eſt inconnu. Je m'informerai de ſa conduite ; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir ; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir ; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius ſur l'éducation ; je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes & des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, & que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui eſt contraire & combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne ſais comment penſe le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occaſionnés par ce qui ſe paſſe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres & le fléau de l'*Infame* ; & ſi je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'eſprit ne détournent point leurs regards de votre perſonne, & mes vœux vous accompagnent par-tout.

LETTRE CCCLXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 ſeptembre 1775.

SIRE,

SI votre vieux baron a bien danſé à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, je me flatte que vous danſerez mieux que lui à cent ans révolus. Il eſt juſte que vous danſiez long-temps au ſon de votre flûte & de votre lyre, après avoir fait danſer tant de monde, ſoit en cadence, ſoit hors de cadence, au ſon de vos trompettes. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la coutume des gens de votre eſpèce de vivre long-temps. Charles XII qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, Guſtave-Adolphe qui eût

été un de vos généraux, Valſtein à qui vous n'euſſiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurſeur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous ſavez ce qui arriva à Céſar qui avait autant d'eſprit que vous, & à Alexandre qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes ſobre, & que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, & empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à V. M., mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de Copernic ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, & que le ſoleil remis par lui à ſa place le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. Morival doit être à Véſel lieutenant dans un de vos régimens : ſon véritable nom n'eſt point Morival, c'eſt d'Etallonde; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes & de la terre autour du ſoleil; mais d'Etallonde à l'âge de quinze ans a été condamné par des Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire & extraordinaire, à l'amputation du poing & de la langue, & à être brûlé à petit feu avec le

chevalier de La Barre, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas salué des capucins, & pour avoir chanté une chanson ; & un parlement de Paris a confirmé cette sentence, pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion ; ces messieurs du parlement se firent assassins, afin de passer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis, & qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'Etallonde, connu dans vos troupes sous le nom de Morival, est un garçon de *mérite*, *comme on me l'assure*, daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler ses détestables juges, & leur pardonner !

Le jugement que vous portez sur l'Œuvre posthume d'Helvétius ne me surprend pas ; je m'y attendais ; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie ; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeste de vérités triviales & de fausletés reconnues. Une vérité assez triviale, c'est la justice que l'auteur vous rend ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits dia-

mans brillans semés çà & là. Ils m'ont fait grand plaisir, & m'ont consolé des défauts de tout l'ensemble.

Je ne sais si je me trompe sur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de se confier à V. M. Il a bien justifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout :* il lui en restera toujours assez pour être heureux. Où en serions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui possèdent trois cents lieues de pays en long & en large ? Moustapha en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarrassât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, & que la religion grecque soit un contre-poids à la religion papiste, je voudrais que vous servissiez vous-même de contre-poids. Je suis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémistocle & d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux caresser leurs mignons sur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieusement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu sa vaisselle, & donné son dernier écu à son fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre Catherine II à Andrinople. Cette en-

trepriſe me paraîſſait ſi naturelle, ſi aiſée, ſi convenable, ſi belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée; bien entendu qu'il y aurait eu pour V. M. un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a ſa chimère; voilà la mienne:

Après quoi je rentre en moi-même,
Et ſuis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans ſa retraite, plantant, défrichant, bâtiſſant, établiſſant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, ſouffrant, mourant, vous regrettant très-ſincèrement, ſe met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE CCCLXXIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 ſeptembre 1773.

SIRE,

IL faut que je vous diſe que j'ai bien ſenti ces jours-ci, malgré tous mes caprices paſſés, combien je ſuis attaché à V. M. & à votre maiſon. Madame la ducheſſe de Wirtemberg, ayant eu comme tant d'autres la faibleſſe de croire que la ſanté ſe trouve à Lauſanne, & que le médecin Tiſſot la donne à qui la paie, a fait, comme vous ſavez, le voyage de Lauſanne; & moi, qui ſuis plus véritablement malade qu'elle & que toutes les princeſſes qui

ont pris Tiſſot pour Eſculape, je n'ai pas eu la force de ſortir de chez moi. Madame de Wirtemberg, inſtruite de tous les ſentimens que je conſerve pour la mémoire de madame la margrave de Bareith ſa mère, a daigné venir dans mon hermitage & y paſſer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti; elle a le tour du viſage de ſa mère avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laiſſez pas ſubjuguer par l'attendriſſement, vous l'éprouvez tout comme nous; mais vous gardez votre décorum.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impreſſions; je me mis à pleurer en lui parlant de vous & de madame la princeſſe ſa mère: & quoiqu'elle ſoit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ſes larmes. Il me paraît qu'elle a l'eſprit & les grâces de votre maiſon, & que ſur-tout elle vous eſt plus attachée qu'à ſon mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princeſſe d'un genre différent, c'eſt mademoiſelle Clairon, qui cultive l'hiſtoire naturelle, & qui eſt la philoſophe de M. le Margrave.

Pour vous, Sire, je ne ſais où vous êtes actuellement; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore ſi vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux

États, ou dans votre abbaye d'Oliva: ce que je souhaite passionnément, c'est que les dissidens se multiplient sous vos étendards. On dit que plusieurs jésuites se sont faits sociniens; Dieu leur en fasse la grâce! il serait plaisant qu'ils bâtissent une église à S. Servet; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles espérances de voir les Mahométans chassés de l'Europe, & l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, renaissantes dans Athènes; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Bosphore; vous laissez battre les Russes à Silistrie, & mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas & d'Iphigénie. Enfin vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très-supérieur à Godefroi de Bouillon: vous auriez eu par-dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout aussi-bien que des Confédérés Polonais; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre, ni de la céleste: c'est bien dommage.

Le vieux malade de Ferney est toujours aux pieds de V. M.; il est bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la duchesse de Wirtemberg qui vous adore.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLXXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 octobre 1773.

JE m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors ; cependant si vous me voyiez, au-lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danse, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc & décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon existence, & je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont personne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les observateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre de vieux militaires finissent par radoter, & que les gens-de-lettres se conservent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le prince Eugène, ont vu dépérir en eux la partie pensante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même destin, sans avoir possédé leurs talens. On sait qu'Homère, Atticus, Varron, Fontenelle, & tant d'autres, ont atteint un grand âge sans éprouver les mêmes infirmités. Je souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur de votre vie & par les travaux de l'esprit.

Sans m'embarrasser du sort qui m'attend, de

quelques années de plus ou de moins d'exiſtence, qui diſparaiſſent devant l'Éternité, on va inaugurer l'égliſe catholique de Berlin. Ce ſera l'évêque de Warmie qui la conſacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'eſt dans le diocèſe de cet évêque que ſe trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raiſon, j'érigerai un mauſolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de ſon temps, il s'eſt trouvé le ſeul qui enſeignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point perſécuté.

Le jeune d'Etallonde, lieutenant à Véſel, l'a été : il mérite qu'on penſe à lui. Muni de votre *protection & du bon témoignage* que lui rendent ſes ſupérieurs, il ne manquera pas de faire ſon chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je ſais que l'Europe croit aſſez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne eſt une ſuite des manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'eſt plus faux. Après avoir propoſé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences ſont trompeuſes, & le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis eſt auſſi vrai que la 48me. propoſition d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'empereur & moi

ne nous mêlions pas des troubles de l'Orie
c'eſt au prince Kaunitz de vous répondre p
l'empereur : il vous révélera les ſecrets d
politique. Pour moi, je concours depuis lo
temps aux opérations des Ruſſes par les ſ
ſides que je leur paie, & vous devez ſav
qu'un allié ne fournit pas des troupes &
l'argent en même temps. Je ne ſuis qu'in
rectement engagé dans ces troubles par m
union avec l'impératrice de Ruſſie. Quant
mon perſonnel, je renonce à la guerre,
crainte d'encourir l'excommunication des p
loſophes.

J'ai lu l'article Guerre (*Queſtions encycl
pédiques*) & j'ai frémi. Comment un princ
dont les troupes ſont habillées d'un gros dr
bleu, & les chapeaux bordés d'un fil blanc
après les avoir fait tourner à droite & à gauche
peut-il les faire marcher à la gloire ſans mérite
le titre honorable de chef de brigands, puiſqu'
n'eſt ſuivi que d'un tas de fainéans que la n
ceſſité oblige à devenir des bourreaux merce
naires pour faire ſous lui l'honnête métier d
voleurs de grand chemin ? Avez-vous oubli
que la guerre eſt un fléau qui, les raſſemblan
tous, leur ajoute encore tous les crimes pol
ſibles ? Vous voyez bien qu'après avoir lu ce
ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ai
ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes
qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats.

Vous

Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a, jusqu'à présent, empêché qu'il n'y ait eu de discorde entre les deux États, & qu'il faut qu'un souverain soit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf & Grotius, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige sa propre défense sont inconteſtablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs eſt dure, & même barbare : je confeſſe que la Grèce ſur-tout eſt de tous les pays de cette domination le plus à plaindre ; mais ſouvenez-vous de l'injuſte ſentence de l'aréopage contre Socrate ; rappellez-vous la barbarie dont les Athéniens uſèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'eſt peut-être en punition de ces crimes qu'ils ſont aſſujettis & avilis par des barbares. Eſt-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer ? Moi qui ne ſuis que cendre & pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la Providence ?

Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons ! il faudrait être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par

ce que je vous ai dit ci-deſſus : ne le penſez pas. Une raiſon auſſi valable que celle que je viens d'alléguer, eſt qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage de ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow, ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non interrompus qui ont ſignalé toutes les campagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſûreté. Elle trouve à l'autre bord un terrein exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter : ce n'eſt qu'un déſert & des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amaſſer des magaſins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe. Mais comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement fin à une auſſi pénible expédition.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent ; j'en demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-quaker juſqu'à préſent ; quand je le ſerai comme Guillaume Penn, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant donnez-moi mon absolution d'avoir osé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'est dans l'espoir de recevoir votre indulgence plénière, que le philosophe de Sans-Souci vous assure qu'il ne cesse de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 octobre 1773.

S'Il m'est interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en suis pas moins aise que la duchesse de Wirtemberg vous ait vu. Cette façon de converser par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations & des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a possédé en personne.

J'applaudis aux larmes vertueuses que vous avez répandues au souvenir de ma défunte sœur. J'aurais sûrement mêlé les miennes aux vôtres si j'avais été présent à cette scène touchante. Soit faiblesse, soit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette sœur ce que Cicéron projetait pour sa Tullie. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié ; sa statue se trouve au fond, & chaque colonne est chargée d'un mascaron contenant le buste des héros de l'a-

mitié. Je vous en envoie le deſſin. Ce temple eſt placé dans un des boſquets de mon jardin. J'y vais ſouvent me rappeller mes pertes, & le bonheur dont je jouiſſais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je ſuis de retour de mes voyages. J'ai été en Pruſſe abolir le ſervage, réformer des loix barbares, en promulguer de plus raiſonnables, ouvrir un canal qui joint la Viſtule, la Sretz, la Varte, l'Oder & l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peſte de 1709, défricher vingt milles de marais, & établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. Delà j'ai été en Siléſie conſoler mes pauvres Ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverſes provinces où je les conſerve, & les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils ſe voueront entiérement. De plus, j'ai arrangé la bâtiſſe de ſoixante villages dans la haute Siléſie, où il reſtait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, & rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois; elles ſeront de briques, & même de pierres de taille, tirées des montagnes.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière eſt trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous ſentirez qu'en feſant tout cela, je n'ai pas été les bras croiſés.

A propos de croiſés, ni l'empereur ni moi ne nous croiſerons contre le Croiſſant ; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera, peut-être cet hiver ; & d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre, & laiſſer vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure ; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, & ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage.

Ce ſyſtême n'eſt ni celui de Richelieu, ni celui de *Mazarin* ; *mais il eſt celui du bien* des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent.

Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, & j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-Souci, qui admire & admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 28 octobre 1;

MOnſieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel eſprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui ſe pique
D'imiter, ſans lui reſſembler,
Et que tout héros, germanique,
Eſpagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monſieur Guibert eſt véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre hiſtoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obſtinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux:
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, Sire, fait comme l'Europe il parle de V. M. avec enthouſiaſme. Il d qu'il vous a trouvé en état de faire vingt cam pagnes; Dieu nous en préſerve! mais accordez vous donc avec lui; car il dit que vous ave un corps digne de votre ame, & vous préten dez que non: il eſt vrai qu'il vous a contempl principalement des jours de revue; & ce jours-là, vous pourriez bien vous rengorger &

vous requinquer, comme une belle à son miroir.

Je ne vous proposais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux; & encore c'était contre les ennemis de Jesus-Christ & de tous les beaux-arts. Je disais : Il protège les jésuites, il protégera bien la Vierge Marie contre Mahomet, & la bonne Vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix, pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont V. M. pacifique a la bonté de me parler: il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité; mais *je vous prie de considérer que toutes* ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la Mer-Caspienne jusqu'auprès de Naples, & qui chemin faisant, se sont emparés des lieux saints, & même du tombeau de Jesus-Christ qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'hermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, & qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient; du

moins les philoſophes vous béniront d'érige un mauſolée à Copernic, dans le temps qu votre ami Mouſtapha fait enſeigner la philoſo phie d'Ariſtote à Stamboul. Vous ne voule point rebâtir Athènes, mais vous élevez u monument à la raiſon & au génie.

Quand je vous ſuppliais d'être le reſtaurateu des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'alla pas juſqu'à vous conjurer de rétablir la démo cratie athénienne; je n'aime point le gouver nement de la canaille. Vous auriez donné gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus ou à quelqu'autre général qui aurait empêch les nouveaux Grecs de faire autant de ſottiſe que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonn tous mes projets. Vous préférez le port d Dantzick à celui du Pirée: je crois qu'au fon V. M. a raiſon, & que, dans l'état où e l'Europe, ce port de Dantzick eſt bien plu important que l'autre.

Je ne ſais plus quel royaume je donnerai l'Impératrice Catherine II, & franchement je crois que dans tout cela vous en ſavez plu que moi, & qu'il faut s'en rapporter à vou Quelque choſe qui arrive, vous aurez toujou une gloire immortelle. Puiſſe votre vie en ap procher!

LETTRE CCCLXXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 novembre 1773.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré le 24 octobre, eſt depuis vingt ans celle qui m'a le plus conſolé; votre temple aux mânes de votre ſœur, *Willeminæ ſacrum*, eſt digne de la plus belle antiquité, & de vous ſeul dans le temps préſent; madame la ducheſſe de Wirtemberg verſera bien des larmes de tendreſſe, en voyant le deſſin de ce *beau monument*.

Le canal, les villes rebâties, les marais deſſéchés, les villages établis, la ſervitude abolie, ſont de Marc-Aurèle, ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, & je ſuis toujours indigné contre la Bleterie, qui ne l'a juſtifié qu'à demi, & qui a paſſé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures & de calomnies que Grégoire de Nazianze & Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti: je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant deſſéché: je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'eſclavage & que vous les avez changés en hom-

mes. Gengis-Kan & Tamerlan ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévaſtaient, & vous améliorez. Je ne ſais s'ils auraient recueilli les jéſuites ; mais je ſuis ſûr que vous les rendrez utiles, ſans ſouffrir qu'ils puiſſent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, &, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme Samſon, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'eſt que vous n'établiſſiez pas une égliſe de ſociniens comme vous en établiſſez pluſieurs de jéſuites ; il y a pourtant encore des ſociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suiſſe ; certainement Julien les aurait favoriſés ; ils haïſſent ce qu'il haïſſait, ils mépriſent ce qu'il mépriſait, & ils ſont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant perſécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai oſé dire des Turcs à V. M., je ne vous propoſe pas une moſquée ; cependant Barberouſſe en eut une à Marſeille ; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter : tout ce que je ſais, c'eſt que votre nom ſera bien grand de Dantzick juſqu'en Turquie, & de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie.

Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra-comiques.

Que V. M. daigne conſerver vos bontés au vieux malade Libanius.

LETTRE CCCLXXXIV.

Du Roi.

Ce 26 novembre 1775.

Faut-il écrire en mauvais vers
Au dieu qui préſide au Parnaſſe ?
C'eſt aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né ſous un ciel de *frimats*,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, caſſé, ſans feu, ſans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour ſalaire
Le traitement de Marſyas.

M. Guibert m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchiſſent, ma force ſe diſſipe & ma chaleur s'éteint. Il n'eſt donné qu'à Voltaire de rajeunir. Les protégés d'Apollon ſont plus favoriſés que ceux de Mars. Au-lieu de vingt campagnes que M. Guibert me donne libéralement, il ne m'en reſte qu'une à faire : c'eſt celle du dernier décampement.

Dans cette ſituation, on ne penſe pas à cher-

cher des combats dans la Thrace & en Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, saura bien faire la paix sans secours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Russie, si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour lesquels vous vous intéressez si vivement, sont, dit-on, si avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le souverain mépris que vous & les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui sera assez osé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney & de toute la séquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, & de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, & qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philosophes.

Désormais ces messieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'assujettissaient autrefois. Je crois même que M. Guibert aura fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains,

& qu'il ſe fera capucin ou philoſophe pour trouver en vous un puiſſant protecteur. Il faut que les philoſophes aient des miſſionnaires pour augmenter le nombre de pareilles converſions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les États de ces groſſes armées qui les abîment, & ſucceſſivement il ne reſtera plus perſonne pour ſe battre. Tous les ſouverains & les peuples n'auront plus ces malheureuſes paſſions, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, & tout le monde aura la raiſon auſſi parfaite qu'une démonſtration géométrique.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un auſſi beau ſpectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore; & l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un ſiècle de ténèbres, ſur la fin duquel a commencé le crépuſcule du jour de la raiſon perfectionnée.

Tout dépend, pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je ſois venu trop tôt, je ne le regrette pas: *j'ai vu Voltaire*; & ſi je ne le vois plus, je le lis, & il m'écrit.

Continuez long-temps de même, & jouiſſez en paix de toute la gloire qui vous eſt due, & de tous les biens que vous ſouhaite le philoſophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCLXXXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 décembre 1773.

SIRE,

UNe belle dame de Paris (dont vous ne vous ſouciez guère) prétend que vous ſerez fâché contre moi de ce que je donne V. M. au diable; & moi je lui ſoutiens que vous me le pardonnerez, & que Belzébuth même en ſera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perſonne plus diable que vous à la tête d'une armée, ſoit pour arranger un plan de campagne, ſoit pour l'exécuter, ſoit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il eſt vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'eſt point à moi de juger de la tactique de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles choſes; je ſais ſeulement qu'il vous regarde avec raiſon comme le premier tacticien, & moi j'ajoute, comme le premier politique; car vous venez d'acquérir un beau royaume, ſans avoir tué perſonne, & non-ſeulement vous voilà pourvu d'évêchés & d'abbayes, non-ſeulement vous voilà général des jéſuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux

comme à la Chine, & vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire ? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir.

Comme V. M. recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, & que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, & que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à V. M., & la haine cordiale que j'ai pour votre métier de Céſar. Ce Céſar, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus ; & vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes ſouffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, & pour votre perſonne qui les réunit.

LETTRE CCCLXXXVI.

Du Roi.

Ce 10 décembre 1773.

IL était bien juſte qu'un pays qui avait produit un Copernic, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puiſſans l'avait plongé. Cette tyrannie allait ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit.

On ne peut comparer les provinces Polonaiſes à aucun État de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conſéquent de l'ouvrage & du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Ruſſes, Siliſtria priſe, & le viſir fugitif du côté d'Andrinople. Mouſtapha apprendra à trembler dans ſon ſerrail, & peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple à ſigner une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes pénètrent juſqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie Circaſſienne

du

du ferrail, eſcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au ſerrail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelqu'expérience de phyſique, en animant par le feu de Prométhée quelqu'embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de Darmſtadt eſt de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point ſur les éloges de l'impératrice & des choſes utiles qu'elle a exécutées, & des grands projets qu'elle médite encore. Diderot & Grimm y paſſeront l'hiver. Cette cour réunit le faſte, la magnificence & la politeſſe; & l'impératrice ſurpaſſe tout le reſte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéſuites? Ce n'eſt qu'en faveur de l'inſtruction de la jeuneſſe que je les ai conſervés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus ſervir, comme les renards de Samſon, pour embrâſer les moiſſons des Philiſtins. D'ailleurs, la Siléſie n'a produit ni de pères Guignard, ni de pères Malagrida. Nos Allemands n'ont pas les paſſions auſſi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raiſons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis par la paix de Dresde que la religion demeurerait *in ſtatu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jéſuites, donc il faut les conſerver. Les princes

catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition, qui les absout de leurs sermens par la plénitude de sa puissance : pour moi, personne ne peut m'absoudre, je suis obligé de garder ma parole, & le pape se croirait pollué s'il me béniſſait ; il se ferait couper les doigts avec lesquels il aurait donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces. Nous sommes à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tournemine, votre recteur : les capucins se targuent de S. Cucufin, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, & vous seul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur ; aussi j'admire & je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVII.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1773.

LA dame de Paris avait certainement tort, & vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherais pas de tout ce que vous venez

d'écrire. L'amour & la haine ne ſe commandent point, & chacun a ſur ce ſujet le droit de ſentir ce qu'il peut ; il faut avouer néanmoins que les anciens philoſophes, qui n'aimaient pas la guerre, ménageaient plus les termes que nos philoſophes modernes, qui depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ſes vers élégans, croient que ce mot a obtenu privilège de nobleſſe & l'emploient indifféremment dans leur proſe ; mais je vous avoue que j'aimerais autant déclamer contre la fièvre-quarte que contre la guerre, c'eſt du temps perdu : les gouvernemens laiſſent brailler les cyniques & vont leur train ; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reſte de cela que des vers bien frappés, & qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conſervez cet eſprit rajeuni, & duſſiez-vous faire ma ſatyre en vers ſanglans à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point, & que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1773.

VOtre *Tactique* m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne suis pas encore relevé ; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je sais que les grands seigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Étallonde, qui est officier à Wésel ; il aura la permission d'aller pour un an à Ferney, & même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas ; mais je vous avertis qu'étant proscrit en France, c'est à vous à prendre des mesures pour qu'il soit en sûreté à Versoy, & j'avoue que je ne crois pas que vous ayez assez de crédit pour obtenir son pardon. Le chevalier de La Barre & lui ont été accusés du même délit ; il est contre la dignité du roi de France qu'après que l'un a été justicié publiquement, il puisse pardonner à l'autre sans paraître en contradiction avec lui-même. Je ne sache pas que les juges du chevalier de La Barre aient été punis ; je n'ai point entendu dire qu'on ait sévi contre aucun des assesseurs du tribunal d'Amiens ; ainsi à moins que du fond de Ferney vous ne gou-

verniez la France, je ne saurais me persuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le seul profit qu'il pourra tirer de son voyage, ce sera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de son métier ; mais je vous l'abandonne, & en cas que vous le convertissiez, il ne me sera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il se trouve deux décrotteurs à Magdebourg qui jadis ont été soldats dans le régiment de Picardie, & à Berlin un perruquier qui a servi dans les armées de M. de Broglio ; ils sont très-fort à votre service, si vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établissez. C'est sur quoi j'attends votre résolution, & quoiqu'ayant encouru votre haine & votre disgrace, je prie Apollon, & Esculape son fils, dieu de la médecine, de vous conserver dans leur sainte garde.

LETTRE CCCLXXXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1773.

ME voilà bien loin de mon compte : tous les gens-de-lettres m'avaient fait compliment sur la manière assez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable ; on

trouvait que ce tour n'était pas sans quelque fineſſe. Rouſſeau avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraiſſait auſſi fauſſe que groſſière à tous les connaiſſeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine-général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Aſie, au vengeur de l'aſſaſſinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-Kan n'en détruiſit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui ſouffrent du fléau de la guerre, & d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais néceſſaire, & de louer les Cyrus, les Alexandre, les Guſtave, &c. en feignant de ſe fâcher contre eux ; c'eſt ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre pour quelqu'officier Grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuſte que l'aréopage, & vous valez bien cet Alexandre, à qui Juvénal & Boileau ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune

Morival. V. M. ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'eſt plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, & il mourra content.

Agréez, Sire, ma reſpectueuſe & vive reconnaiſſance.

LETTRE CCCXC.

De M. de Voltaire.

Ferney, ſans date du jour, janvier 1774.

SIRE,

QUoique je vous aie *donné à tous les diables*, vous & Cyrus, & le grand Guſtave, &c. cependant je propoſe à V. M. quelque choſe de divin ; ou plutôt de très-humain & de très-digne d'elle. Ce n'eſt point ici une plaiſanterie ; c'eſt une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui eſt, ſous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Véſel, ne peut hériter de ſon père & de ſa mère tant qu'il ſera dans les liens de la procédure criminelle, & du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorſqu'il n'avait qu'environ ſeize ans ; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville, & ſon nom eſt d'Etallonde. On a été très-content de lui à

Vésel depuis qu'il eſt à votre ſervice. Je ſais que c'eſt un des plus braves & des plus ſages officiers que vous ayez. Toute ſon ambition eſt de vivre & de mourir au ſervice de V. M.; il n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître. Mais il eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de La Barre, qui avait fait un petit commentaire ſur votre Art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi, de la raiſon & de la juſtice, qui, en étant caſſé, n'a pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour Morival, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc V. M. avec la plus vive inſtance d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt préciſément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie & de la Franche-Cómté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, & à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer ſon congé d'un an; il partira ſur le champ, &

peut-être reviendra-t-il à Véſel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à V. M., & vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus & ces Guſtave, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les ſentimens que j'ai toujours eus, & avec leſquels je mourrai.

LETTRE CCCXCI.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 février 1774.

VOus devez ſavoir que je ſuis Teuton de naiſſance, & que par conſéquent la langue françaiſe n'eſt pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous ſoyez donnée pour m'enſeigner les fineſſes de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, ſoit par diſtraction des affaires, ſoit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage ſur la tactique : & je n'ai jamais vu que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* ſe ſoient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fuſſent écrits par Tiſiphone, Mégère ou Alec-

ton. Mais à cela ne tienne ; vous avez le privilège de tout dire, & d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rouſſeau dit :

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un ſens, parce que Socrate était le plus ſage & le plus modéré des mortels, & Alexandre le plus diſſolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ſes débauches avait tué Clitus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir le philoſophe Calliſthène, & qui par faibleſſe pour les caprices d'une courtiſanne avait brûlé Perſépolis.

Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il eſt vrai auſſi que ſi Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles Alexandre dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi auront payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu la permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à M. de Choiſeul ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'*Aiguillon*, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, & je n'*écris point contre elle*. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie & proſpérité.

LETTRE CCCXCII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mars 1774.

SIRE,

SOyez bien ſûr que je ſuis très-fâché que vous ayez la goutte; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, & qu'on plaint les maux qu'on a ſentis; mais c'eſt parce que la ſanté de V. M. eſt un peu plus

précieuſe & plus néceſſaire au monde que la mienne ; c'eſt parce que je m'intéreſſe à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ſur l'art de tuer ; je ne ſonge qu'à votre conſervation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour Morival, en me boudant & en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à paſſer ſes jours & à mourir à votre ſervice.

Il eſpère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, & qui le rendent capable d'hériter, & qui le mettront en état d'être plus utile à ſon régiment : ces lettres s'accordent aiſément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis aſſurer d'ailleurs V. M. que l'on ſe repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de La Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magiſtrat d'Abbeville, qui fut la première cauſe de cette horrible affaire. Voici ſes propres mots : *Nous déclarons que non-ſeulement nous avons le jugement du chevalier de La Barre en horreur, mais frémiſſons encore au nom du juge qui a inſtruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous avons ſigné ce certificat, & y avons appoſé le ſceau*

de nos armes. A Abbeville, ce 9 novembre 1773. Signé, *de Belleval.*

De plus, il eſt de droit dans notre juriſprudence (ſi nous en avons une) qu'un homme jugé pendant ſon abſence, eſt écouté quand il ſe préſente; & c'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Sirven; & c'eſt dans la même eſpérance que j'implore V. M. pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la juſtice que je demanderai, je vous renverrais Morival ſur le champ; & il ſe conſolera toujours par l'honneur de ſervir un roi guerrier & philoſophe, qui voit tout, qui ſait tout par lui-même, & qui *n'aurait pas ſouffert* cette déteſtable boucherie. Je remercie donc V. M. avec la plus grande ſenſibilité; & ſi je ne réuſſis pas dans mon œuvre charitable, je ne ſerai pas moins reconnaiſſant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond reſpect de ce vieux malade, qui eſt à vous comme s'il ſe portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival: je ſouligne l'endroit où il m'explique ſes vues ſur ſon ſervice. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un ſujet indigne.

J'oſerais vous demander une autre grâce pour lui en cas qu'il ne pût réuſſir dans ſon

procès ; ce ſerait de l'envoyer dans l'armée Ruſſe parmi les autres officiers de V. M. Il ne verra rien de ſi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eſt paſſé dans Abbeville.

LETTRE CCCXCIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 mars 1774.

VOtre éloquence eſt ſemblable à celle de ce fameux orateur des Romains, Antoine, qui ſavait ſi bien plaider ſes cauſes, même injuſtes, qu'il les gagnait toutes. Je me ſens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire. Bientôt vous me perſuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je ſuppoſe que Morival doit être à préſent à Ferney. Vous entendez mieux les loix françaiſes que moi, & vous concilierez la préſence d'un exilé avec ces mêmes loix qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir ſa grâce, & une récompenſe de ce qu'il a eu aſſez d'eſprit pour ſe dérober au ſupplice que ce malheureux La Barre a ſouffert.

Je veux croire qu'il y a des gens ſenſés, même dans Abbeville, qui condamnent le

jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatisme crie que la religion est offensée, vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés sur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges Français sont comme les nôtres: lorsque ces derniers ont la fièvre-chaude, malheur à la victime qui se présente tandis qu'ils ont le transport au cerveau.

Mais c'est au protecteur des Calas & des Sirven à secourir Morival, & à purger sa nation de la honte que lui impriment d'aussi atroces barbaries que celles d'Abbeville & de Toulouse.

En écrivant je reçois votre seconde lettre datée *du 11.* Elle me trouve sans goutte, & je ne vous suis pas moins obligé du compliment que vous me faites au sujet de ma maladie. Cependant croyez que je suis très-persuadé que le monde est très-bien allé avant mon existence, & qu'il ira de même quand je serai confondu dans les élémens dont je suis composé. Qu'est-ce qu'un homme, un individu, en comparaison de la multitude des êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes & des rois à foison, mais rarement des Virgile & des Voltaire.

Nous connaissons ici *le Taureau blanc*, mais point le *Dialogue du Prince Eugène & de Marlborough* dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs sont la

Vierge & la Pompadour (*a*). Je trouve la matière abondante, & je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage.

Demeurez jeune long-temps, haïſſez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & ſachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

LETTRE CCCXCIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 26 avril 1774.

SIRE,

PErmettez-moi de parler à V. M. de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permiſſion de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune Français qui aurait encore un petit reſte de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonſpect & le plus ſage, ayant les mœurs les plus douces, & aimant paſſionnément la profeſſion des armes, à laquelle il s'eſt voué.

Je ne ſais encore s'il réuſſira dans ce qu'il entreprend ; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne

---

(*a*) Le Roi plaiſante ſans doute relativement à ces deux ouvrages dont il eſt lui-même l'auteur. Le Dialogue du Prince Eugène & de Marlborough ſe trouve ci-devant tome VI.

quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante & la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille & de son étonnante affaire ; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise, quand je vois quelle a été sa faute, & quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vite, le chapeau sur la tête, à quarante pas d'une procession de capucins, & d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanson grivoise faite il y a plus de cent ans.

Il est *inconcevable* que dans un pays qui se dit policé, & qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au supplice des parricides un jeune-homme sortant de l'enfance, pour une chose qui n'est pas même une peccadille, & qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, & j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de Morival votre officier de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares en démence, si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à

ce que ſon affaire ſoit finie ou manquée, & il profitera de la permiſſion que V. M. lui a donnée. Il reviendra à ſon régiment le plus tôt qu'il pourra, & le jour que vous preſcrirez.

Je remercie V. M. d'avoir daigné me l'envoyer. Je me ſuis attaché à lui de plus en plus, & ſa paſſion de vous ſervir toujours eſt une des plus fortes raiſons des ſentimens que j'ai pour lui. J'oſe vous aſſurer que perſonne n'eſt plus digne de votre protection ; la pitié que ſon horrible aventure vous inſpire, fera la conſolation de ſa vie, ſi malheureuſement commencée, & qui finira heureuſement ſous vos ordres. La mienne eſt accablée des plus grandes infirmités ; vos bontés en adouciſſent l'amertume, & je la finirai avec des ſentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond reſpect pour V. M., & j'oſe le dire, avec le plus tendre attachement pour votre perſonne.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCXCV.

Du Roi.

Potsdam, ce 15 mai 1774.

MOrival vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, ſon innocence ſeule a plaidé pour lui ; & rougiſſant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des

légéretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embraſſez généreuſement ſa défenſe. C'eſt ſe déclarer le protecteur des opprimés & le vengeur des injuſtices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il ſera difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que faſſe la philoſophie, la ſtupidité & le faux zèle ſe maintiennent dans l'Égliſe, & le nom de l'*Infame* eſt encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'eſprit, & de ceux que la fureur du ſalut de leurs concitoyens poſsède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les ſujets ſoient très-chrétiens; & on n'en ſouffrira jamais qui *manquent à ſaluer ou à s'agenouiller* devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

Le ſeul moyen d'obtenir grâce pour Morival eſt de lui perſuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelqu'égliſe, la torche à la main, de ſe faire feſſer par des moines au pied du maître-autel, & au ſortir delà de ſe faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui ſe dit le miniſtre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de ſe rétracter.

Cependant l'entrepriſe vous fera honneur, & la poſtérité dira qu'un philoſophe retiré à Ferney, du fond de ſa retraite, a ſu élever ſa voix contre l'iniquité de ſon ſiècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, & contraint les

puiſſans de la terre à réformer les abus. L'Arétin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée ſous les pieds impérieux de l'arrogance titrée, & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaite plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCXCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 juin 1778.

AUcun cheval ne m'a jeté en bas : je ne ſuis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre S. Paul, qui était un déteſtable cavalier; mais j'ai eu la fièvre avec un fort éryſipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries ; point de troiſième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne ſaurait rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à un éryſipèle, comme tout le monde peut l'avoir.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir. Il a l'imagination poétique ; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon Louis XV, il eſt allé en poſte

chez le Père éternel. J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son successeur débute avec beaucoup de sagesse, & fait espérer aux Velches un gouvernement heureux. Je voudrais qu'il eût traité la Dubarry plus doucement, par respect pour son biſaïeul.

Si la monacaille influe sur ce jeune-homme, les petits-maîtres seront en roſaire, & les initiés de Vénus couverts d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelqu'évêque s'intéresse pour Morival, & qu'un picpuce plaide sa cause. On prétend qu'un orage se forme & menace les philosophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les *nouveautés* & les *événemens* que ce nouveau règne va produire : disposé à admirer tout ce qui sera admirable, & à faire mes réflexions sur ce qui ne le sera pas, ne m'intéressant qu'au sort des philosophes, & principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philosophe de Sans-Souci a été, est, & sera le sincère admirateur. *Vale.*

LETTRE CCCXCVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juillet 1774.

SIRE,

IL eſt vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France ; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appellez la *dévote* (*a*), pourra contribuer plus que perſonne à affermir ce crédit ſi dangereux. Je n'ai pas aſſez exalté ce qui me reſte d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards ſont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux, mais auſſi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont V. M. veut bien me parler avait, comme vous dites très bien, le défaut d'être roi. Il était, ainſi que tant d'autres, peu fait pour ſa place, indifférent à tout, mais ſe piquant aiſément dans les petites choſes qui lui étaient perſonnelles ; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi ; & moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarraſsât ſi j'étais ou non ſur la liſte de ſes domeſtiques ; je reſpecte ſa mémoire, & je vous ſouhaite une vie qui ſoit juſte le double de la ſienne.

(*a*) L'Impératrice Marie-Thérèſe.

Si on fait à Morival la moindre difficulté, je le renverrai sur le champ à V. M., nos sous-tyrans Velches étaient des monstres bien absurdes. Ce jeune-homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), est le jeune-homme le plus sage, le plus circonspect que j'aie jamais vu; il n'a d'un jeune officier que la bravoure; son éducation avait été très-négligée, comme elle l'est dans toutes les petites villes de France : il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le dessin sous un très-bon maître; & je réponds à V. M. qu'à son *retour il sera en état* de vous rendre de vrais services, & qu'il sera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de Lucifer dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occasion de demander pour lui ce que l'humanité, la justice & la raison lui doivent; son père est gentilhomme, & président d'une sotte ville; son oncle est chevalier de Malte; son frère a sollicité la place de bailli de la noblesse, & aucun d'eux n'a osé parler pour lui.

Daignez voir, Sire, si vous voudrez bien protéger, sans vous compromettre, ce brave & vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriser à dire qu'il est sous votre protection, & qu'on vous fera plaisir en le fa-

vorisant? Il me semble que cette tournure peut lui faire un grand bien sans exposer V. M. au moindre dégoût.

J'avoue que si j'étais à la place de Morival, je me garderais bien de rien demander à des Velches ; mais il y est forcé, il ne doit pas abandonner ses héritages. Je supplie V. M. de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le respect, l'attachement & les regrets qui me suivront au tombeau.

LETTRE CCCXCVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 30 juillet 1774.

JE ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions : il faut suivre ses démarches, & cela pendant quelques années. En se précipitant, en décidant à la hâte, on se trompe.

Vous qui avez des liaisons en France, vous pouvez savoir, sur le sujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*Infame* l'emporte sur celui de la philosophie, je plains les pauvres Velches ; ils risqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en sou-

tane, qui leur donnera la discipline d'une main, & les frappera du Crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts & les hautes sciences; la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la société.

Mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des Capets.

Laissez en paix les mânes de Louis XV. Il vous a exilé de son royaume, il m'a fait une guerre injuste : il est permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir pardonner. La passion sombre & atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. Nous devons réciproquement *oublier nos sottises*, & *nous borner* à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, si je le puis. Corriger les injustices & faire le bien, sont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que pour zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais personne. J'ai vu M. de Vergennes il y a vingt ans, comme il passait pour aller en Pologne, & ce n'en est pas assez pour s'assurer de son appui. Enfin, vous en userez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune-homme.

J'ai vu jouer Aufresne sur notre théâtre. Il a joué les rôles de Couci & de Mithridate. On

m'a dit qu'il avait été à Ferney : auſſi-tôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet ; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité & urinant du ſang. Ces paroles m'ont ſaiſi ; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, & je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez ; & je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres & leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney : ne regarderez-vous pas comme votre dieu-ſauveur, le brave qui défendrait vos poſſeſſions, & qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

Je prévois votre réponſe. Vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, ſi le maréchal de Belle-Isle oſa propoſer de faire un déſert de la Heſſe, ces ſortes de conſeils ſont l'opprobre

éternel de la nation Françaiſe, qui, quoique très-polie, s'eſt quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Obſervez cependant que Louis XV rejeta la propoſition du maréchal de Belle-Isle, & qu'en cela il ſe montra ſupérieur à Louis XIV.

Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions ? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre eſprit inépuiſable. Il vous dira ſans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle, que contre la guerre ; que ce ſont des maux néceſſaires, & qu'il n'eſt pas digne d'un philoſophe d'entreprendre des choſes inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guériſſe la fièvre, & non qu'il faſſe une ſatyre contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les nous ; n'en avez-vous point, compatiſſez à nos maux. Diſons comme l'ange Ituriel : Si tout n'eſt pas bien dans ce monde, tout eſt paſſable ; & c'eſt à nous de nous contenter de notre ſort.

En attendant, vos héros Ruſſes entaſſent victoires ſur victoires ſur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du ſultan. Ils liſent vos libelles, & vont ſe battre (*a*). Et votre impératrice, comme vous l'appellez, a fait paſſer une

(*a*) C'eſt la pièce de Voltaire intitulée : *La Tactique*, que le Roi a encore ſur le cœur.

nouvelle flotte dans la Méditerranée ; & tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant Russe à *Ninon de l'Enclos*, *Pégase & le Vieillard*, & nous attendons *Louis XV aux Champs-Elisées*. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-Souci souhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

LETTRE CCCXCIX.

De M. de Voltaire.

Ce 16 auguste 1774.

SIRE,

J'Ai enfin proposé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait ; je lui ai mandé que V. M. daignait s'intéresser à ce jeune-homme, qui mérite en effet votre protection par son extrême sagesse & par son application continuelle à tous les devoirs de son état, & sur-tout par la résolution inébranlable de vous servir toute sa vie.

Peut-être les formalités, qui semblent inven-

tées pour retarder les affaires, pourront retenir Morival chez moi encore quelque temps; mais il se rendra à Vésel au moment que V. M. l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je suis & j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans vos lettres du 30 juillet: *Représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre sauveur le brave qui défendrait vos possessions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans *la Tactique*, ce que vous dites en très-bonne prose:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre;
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je pensais absolument comme certain héros du siècle. Madame Deshoulières a dit:

Faute de s'approcher & faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les pensées d'un pauvre philosophe, enterré aux pieds des Alpes, ne sont pas comme les pensées des maîtres de la terre. Ces philosophes vrais ou prétendus sont sans conséquence; mais vous autres héros & souverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la destinée des hommes en dépend.

Que je gémisse ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chasser & de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en sera ni plus ni moins, & les Turcs n'en sauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puissance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la chose devient sérieuse, & malheur à qui s'y opposerait!

L'*Épître à Ninon* est réellement du comte de Shouwalof, neveu du Shouwalof, dernier amant de l'impératrice Élisabeth; ce neveu a été élevé à Paris, & a d'ailleurs beaucoup d'esprit & beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un Russe ferait si bien des vers français; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la satyre intitulée *Louis XV aux Champs-Élisées*, & je ne crois pas qu'elle existe (*a*). Il paraît un recueil des lettres du feu milord Chesterfield à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de Sévigné aimait sa fille.

Il est très-souvent parlé de vous dans ces

(*a*) Voltaire avait raison, cette pièce très-piquante n'avait pas vu le jour alors. Le Roi plaisantait encore quand il l'attribuait au philosophe de Ferney C'est Fréderic II qui la composait, & on ne la trouve que dans l'édition gr. in-8vo d'Amsterdam, 1789, tome VIII, de ses *Œuvres posthumes*.

lettres ; on vous y rend toute la juſtice que la poſtérité vous rendra.

Le ſuffrage du lord Cheſterfield a un très-grand poids, non-ſeulement parce qu'il était d'une nation qui ne ſonge guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'eſt peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être ſuſpecte ; il ne ſe doutait pas que ſes lettres ſeraient imprimées après ſa mort & après celle de ſon bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainſi V. M. les verra bientôt. Elle lira le ſeul Anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me ſouviens toujours que ma plus grande paſſion a été de vous plaire : elle eſt actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on ſent ſa misère, plus on eſt modeſte.

VOTRE VIEUX ADMIRATEUR.

LETTRE CCCC.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 ſeptembre 1774.

LE chancelier de France eſt culbuté, à ce que diſent les nouvelles publiques, il faudra reçourir à un autre protecteur, ſi vous voulez ſervir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir ; mais je ne me mêle pas des par-

lemens, & je m'en repoſe ſur la prudence du ſeizième des Louis, qui ſaura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire.

Je rends juſtice à vos beaux vers ſur *la Tactique*, comme aux injures élégantes qui, ſelon vous, ſont des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez ſur la guerre, je vous aſſure que perſonne n'en veut en Europe; & que ſi vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Ruſſie comme à celui de l'impératrice-reine, elles atteſteraient toutes deux que ſans moi il y aurait eu un embraſement général en Europe, & même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà aſſez pour les affaires de Pologne: je pourrais plaider cette cauſe devant tous les tribunaux de la terre, aſſuré de la gagner. Cependant je garde le ſilence ſur des événemens ſi récens, dont il y aurait de l'indiſcrétion à parler.

Votre lettre m'eſt parvenue à mon retour de la Siléſie où j'ai vu le comte Hoditz, auparavant ſi gai, à préſent triſte & mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, & qui ſont une ſuite de l'âge. Je lui ai adreſſé cette Épître, ſur laquelle vous jeterez un coup-d'œil, ſi vous le voulez (*a*). Elle ne vaut pas celle de Ninon; mais

(*a*) Elle eſt très-philoſophique, ſur la mauvaiſe humeur du Comte, de ce qu'il avait 70 ans. Elle ſe trouve ci-devant, tome VII, pag. 159.

je ſoupçonne fort que le rabot de Voltaire a paſſé ſur cette dernière. J'ai vu beaucoup de Ruſſes ; mais aucun qui s'expliquât, ou qui eût ce tour de gaieté dont cette Épître eſt animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïſſe point ; & je ne ſaurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort perſonne ne vous remplacera : c'en ſera fait en France de la belle littérature. Ma dernière paſſion ſera celle des lettres ; je vois avec douleur leur dépériſſement, ſoit faute de génie, ou corruption de goût qui paraît gagner le deſſus. Dans quelques ſiècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, *comme on traduit ceux* du temps de Périclès & d'Auguſte. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau ſiècle ſi fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthouſiaſme pour les chef-d'œuvres de l'eſprit humain, parce que le temps de l'effervescence eſt paſſé : il ſe borne aux premiers progrès, qui ſont ſuivis de la ſatiété & du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaiſes.

Vivez donc autant que cela ſera poſſible, & ſoutenez ſur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres & de l'eſprit humain. Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCI.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 octobre 1774.

LEs négociations de la paix de Veſtphalie n'ont pas coûté plus de peine à conduire à Claude d'Avaux, comte de Meſmes, & au fameux Oxenſtiern, qu'il ne vous en coûte à ſolliciter la grâce de Jacques-Marie Bertrand d'Étallonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps poſſibles. Voilà un chancelier ſans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaiſſez pas, & qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de Jacques-Marie, enfin un témoignage que vous me demandez, & qui n'eſt pas ſelon le ſtyle de la chancellerie.

On prétend qu'un certificat de l'officier général dans le régiment où il ſert, eſt ſuffiſant, & que les princes ne doivent pas s'abaiſſer à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les ſervent; ou il faut en faire une affaire miniſtérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi qui ne ſuis exercé ni au ſtyle de chancellerie, ni profondément inſtruit du *puncſtilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'Alembert, & je ferai écrire à mon miniſtre à Paris qu'il diſe un mot en

faveur du jeune-homme au nouveau chancelier.

Si les anciens uſages barbares prévalent contre les bonnes intentions de Marie-François-Aronet de Voltaire & de ſon aſſocié M. de Sans-Souci, il faudra s'en conſoler, car ce n'eſt pas une raiſon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut vivre & laiſſer vivre. C'eſt ainſi que penſe votre impératrice : elle ſe contente d'avoir humilié la Porte ; elle eſt trop grande pour écraſer ſes ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra ; les anciens Grecs ſont reſſuſcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marſeille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de *celle qui n'exiſte plus*.

Le deſtin des choſes humaines eſt de changer : la Grèce & l'Egypte ſont barbares à leur tour ; mais la France, l'Angleterre, & l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponnèſe. Les marais de Rome ont inondé les jardins des Lucullus ; peut-être que dans quelques ſiècles d'ici il faudra puiſer les belles connaiſſances chez les Ruſſes. Tout eſt poſſible ; & ce qui n'eſt pas, peut arriver enſuite.

Vous n'avez donc point fait *Louis XV aux Champs-Élyſées?* Cela m'a encouragé à traiter ce ſujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abuſe de mon loiſir ; mais cela m'amuſe & ne fait de mal à per-

sonne. Voici la pièce (*a*); peut-être en rirez-vous.

Je fais des vœux pour que l'Être des êtres prolonge les jours de votre ame charitable : qu'il vous conserve long-temps pour la consolation des malheureux & pour la satisfaction de l'humble philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 octobre 1774.

L'Art de vous autres grands poëtes
Rehausse les petits objets :
De secs & décharnés squelettes,
Maniés par vos mains adraites,
Deviennent charnus & réplets.
Voltaire & sa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si son génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudesque,
Qui, dans l'école soldatesque
Nourri depuis ses jeunes ans,
A passé chez les vétérans,
Sans se guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ses vieux camps.

Suffit que le Ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître

(*a*) Elle se trouve ci-devant tome VIII.

Tant de chef-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteraient des autels,
Si dans ce temps de petiteſſe
On penſait comme à Rome, en Grèce,
Où tout reſpirait la grandeur.

Mais notre ſiècle dégénère ;
Les lettres ſont ſans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, ſacré vallon !
Et vous, Virgile & Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, & vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe ſait pas ; & une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné Louis XIV de ſon vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la ſucceſſion : à préſent on lui rend juſtice ; & tout juge impartial doit avouer que ç'aurait été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, & par conſéquent les princes. Mais le vrai ſage des ſtoïciens & le prince parfait n'ont jamais exiſté, & n'exiſteront jamais.

Les princes comme Charles-le-Téméraire, Louis XI, Alexandre VI, Ludovic Sforze, ſont les fléaux de leurs peuples & de l'humanité : ces ſortes de princes n'exiſtent pas ac-

tuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier, nombre de ſouverains faibles, mais non pas des monſtres comme aux XIVe & XVe ſiècles. La faibleſſe eſt un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, & non pas à la perſonne. Je conviens qu'on fait du mal par faibleſſe; mais dans tout pays où la ſucceſſion au trône eſt établie, c'eſt une ſuite néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une ſuite non interrompue de grands hommes. Croyez que tous les établiſſemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut ſe contenter de l'*à peu-près*, & ne pas déclamer violemment contre les abus irrémédiables.

Je viens à préſent à votre Morival. J'ai chargé le miniſtre que j'ai en France d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des atteſtations de la vie d'un ſuppliant ſe produiſent dans des cauſes judiciaires; elles ſeraient déplacées dans des négociations, où l'on ſuppoſe toujours, comme de raiſon, que le ſouverain qui fait agir ſon miniſtre n'emploierait pas ſon interceſſion pour un miſérable. Cependant pour vous complaire, j'ai envoyé un petit certificat, ſigné par le commandant de Véſel, à d'Alembert, qui en pourra faire un uſage convenable.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne

pas : à la ſuite d'une longue vie, les veines commencent à s'oſſifier, & il faut du temps pour que cela gagne la veine-cave ; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, & peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne réſiſtent pas auſſi long-temps que ceux qui, par une vie réglée, ont été ménagés & conſervés. C'eſt le moindre de mes embarras, car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il eſt égal d'avoir vécu ſix ſiècles ou ſix jours. Il eſt plus important d'avoir bien vécu & de n'avoir aucun reproche conſidérable à ſe faire.

Voilà ma *confeſſion* ; & je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'abſolution *in articulo mortis*. Je lui ſouhaite longue vie, ſanté & proſpérité, &, pour mon agrément, que ſa veine demeure intariſſable. *Vale.*

LETTRE CCCCIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 17 novembre 1774.

SIRE,

QUelques petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingt & un ans, ne m'ont pas permis de vous remer-

cier plus tôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits ; ni roi ni homme ne vous reſſemble : je ne ſuis pas aſſurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muſes, que je me ſens confondre !
Vous daignez encor m'inſpirer
L'eſprit qu'il faut pour l'admirer,
Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à V. M. que mon cœur eſt pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre Morival. Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter ; V. M. verrait combien il s'eſt formé, en très-peu de temps, dans un art néceſſaire aux bons officiers, & très-rare, dont il n'avait pas la plus légère connaiſſance ; vous ſerez touché de ſa reconnaiſſance & du zèle avec lequel il conſacre ſes jours à votre ſervice. Son extrême ſageſſe m'étonne toujours : on a deſſein de faire revoir ſon procès, qu'on ne lui a fait que par contumace ; ce parti me paraît plus convenable & plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce ſuppoſe crime ; & aſſurément il n'eſt point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, & il ſe peut très-bien que je meure avant que l'affaire ſoit finie ; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'Alem-

bert, qui réuſſira mieux que je n'aurais pu faire.

J'oſe croire qu'il ne ſerait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers reſtât avec le déſagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque choſe d'humiliant, quelqu'injuſte qu'elle puiſſe être. En vérité, c'eſt une de vos belles actions de protéger un jeune-homme ſi eſtimable & ſi infortuné : vous ſecourez à la fois l'innocence & la raiſon ; vous apprendrez aux Velches à déteſter le fanatiſme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, ſuppoſé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les ſortes de gloire ; c'en eſt une bien grande de *protéger l'innocence* à trois cents lieues de chez ſoi.

Daignez agréer, Sire, le reſpect, la reconnaiſſance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces ſentimens.

LETTRE CCCCIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 novembre 1774.

NE me parlez point de l'Élyſée. Puiſque Louis XV y eſt, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Démoſthènes & Cicéron ; tous ces gens ne vous ver-

raient arriver qu'à contre-cœur ; au-lieu qu'en reſtant chez nous, vous pouvez conſerver une place que perſonne ne vous diſpute, & qui vous eſt due à bon droit. Un homme qui s'eſt rendu immortel, n'eſt plus aſſujetti à la condition du reſte des hommes : ainſi vous vous êtes acquis un privilège excluſif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du ſort de ce pauvre d'Étallonde, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque eſpérance. Vous y verrez les termes dans leſquels le garde des ſceaux s'exprime, & vous verrez en même temps que M. de Vergennes ſe prête à la juſtification de l'innocence. Cette affaire ſera ſuivie par M. de Goltz ; j'eſpère à préſent que ce ne ſera pas en vain, & que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remerciemens de d'Étallonde & les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel, je conſentirais volontiers à ce que d'Étallonde reſtât juſqu'à la fin de ſon affaire chez votre nièce. Mais j'eſpère que ce ſera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne ſaurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait ; & il me ſemble qu'il manquerait quelque choſe à notre Europe, ſi elle était privée de Voltaire.

Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas : j'en ai parlé à un fameux médecin Anglais qui

se trouve actuellement ici : il traite la chose de bagatelle, & dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ses décisions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'espérance, qui était le dernier ingrédient de la boîte de Pandore.

C'est dans ces sentimens que le philosophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à son fils Esculape, pour la conservation du patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 7 décembre 1774.

SIRE,

VOus faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'Étallonde. J'ose toujours assurer V. M. qu'il en est bien digne : son éducation avait été très-négligée par son père, sot & dur président de province, qui destinait son fils à être prêtre ; il ne savait pas seulement l'arithmétique quand il est venu chez moi : il est consommé actuellement dans la géométrie pratique & dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. par les chariots de poste, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de dessiner

de tout le pays qui eſt entre les Alpes & le Mont-Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne ſert qu'à montrer avec quelle facilité & quelle propreté ſurprenante il deſſine. J'oſe vous répondre qu'il ſera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne reſpire qu'après le bonheur de vivre & de mourir à votre ſervice. Il n'a & il n'aura jamais d'autre patrie que vos États & d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raiſon comme ſon bienfaiteur, & j'oſe le dire, comme ſon père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambaſſadeur; mais il attend les pièces de ſon abominable procès, ſans leſquelles on ne peut rien faire; il eſt moins inſtruit que perſonne de tout ce qui s'eſt fait pendant ſon abſence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il ſait, c'eſt qu'elle fut l'effet d'une tracaſſerie de province & d'une inimitié de famille. Un de ſes infames juges, qui mourut il y a deux ans, ſe fit traîner avant ſa mort chez un vieux gentilhomme, oncle de d'Étallonde & chevalier de S. Louis; il lui demanda publiquement pardon de ſon exécrable injuſtice; mais ſon repentir ne nous ſuffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'eſt ſi aiſé que d'être condamné à mort, & rien de ſi difficile que de connaître ſeulement pourquoi on a été con-

damné. Telle eſt notre juriſprudence barbare. Ce procès eſt plus odieux encore que celui des Calas.

Vous ſouvenez-vous, Sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez ſi bien

Ce peuple ſot & volage,
Auſſi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats (*a*).

Vous ſavez que ce peuple des Velches a maintenant pour ſon Végèce un de vos officiers ſubalternes (*b*), dont on dit que vous feſiez peu de cas, & qui change toute *la Tactique en France*, de ſorte que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. L'Europe n'eſt plus au temps des Condé & des Turenne, mais elle eſt au temps des Fréderic. Si jamais par haſard vous aſſiégiez Abbeville, je vous réponds que d'Étallonde vous ſervirait bien.

Ma ſanté décline furieuſement; j'ai grand'peur de ne pas vivre aſſez long-temps pour voir finir ſon affaire; mais elle finira bien ſans moi, votre nom ſuffira; il ne me reſtera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de V. M.

(*a*) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des États du Roi de Pruſſe; vexations que la déroute de Rosbach ſuivit de près.

(*b*) Le baron de Pirſch.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect & la plus tendre reconnaissance.

LETTRE CCCCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 décembre 1774.

NON, vous ne mourrez pas de si-tôt : vous prenez les suites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin ; mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux & qui vous remplit, vous soutiendra & vous conservera encore long-temps.

» Il faut, Monseigneur, que vos sermons » baissent (disait Gilblas à l'archevêque de » Tolède) pour qu'on présage votre déca» dence ». Jusqu'à présent vos sermons ne baissent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé Sabathier, qui marquaient de la vigueur & de la force d'esprit. Cet esprit tient au genre nerveux & à la finesse des sucs qui se distillent & se préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration se fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, & vous verrez la fin du procès de Morival. J'aurais sans doute dû penser plus tôt à lui, mais la multitude & la diversité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de l'obligation de m'en avoir fait souvenir. Peut-

être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos ſollicitations : nous trouverons les eſprits moins échauffés, par conſéquent plus raiſonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-huitième ſiècle, & qui tâcheront d'effacer cette flétriſſure, en feſant déperſécuter le compagnon du malheureux La Barre.

Vous ſerez l'auteur de cette bonne action. Je m'aſſocierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occaſion de ſoutenir l'innocence, & de délivrer les opprimés. C'eſt un devoir de tout ſouverain d'en uſer ainſi chez lui ; & ſelon les cas il peut en uſer quelquefois de même en d'autres pays, ſur-tout s'il meſure ſes démarches ſelon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir briſé un crucifix & d'avoir chanté des chanſons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, ſi d'ailleurs il a du mérite. Les ſentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'eſt le véritable crime qui diffame, & non pas la punition lorſqu'elle eſt injuſte. Il faudra voir ſi le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux inſinuations de M. de Vergennes.

Ce miniſtre, qui a réſidé long-temps en pays étranger a entendu le cri public de l'Europe à l'occaſion de ce maſſacre de La Barre ; il en a honte ; & il tâchera de réparer en cette

[illegible] Mais le parlement [illegible] ; mais je ne réponds [illegible]

[illegible] pendant le [illegible] faire venir, [illegible] de Sans-Souci [illegible] à la conservation [illegible]

LETTRE CCCCVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, le 13 décembre 1774.

SIRE,

Pendant que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, & fait des plans de fortifications, votre vieux de Ferney ſe jette à vos pieds, & envoie à V. M. les charges énoncées contre [illegible] dans le procès criminel auſſi abſurde [illegible] contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des Calas, & [illegible] ; car du moins les [illegible] Calas pouvaient dire qu'ils [illegible] juges, & qu'ils avaient cru venger [illegible] ; mais les juges de ces noires qui [illegible] entendre, & [illegible], n'ont voulu [illegible] ſuperſtitions, & [illegible] aux auſſi-bien que [illegible]

Ce

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, feſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot; & même à la mort du dauphin ſon fils, il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a cauſé la mort du chevalier de La Barre & la condamnation de votre officier d'Étallonde. Il eſt à vous pour jamais, & ſoyez très-ſûr qu'il eſt digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne continue à *le recommander fortement*, & je vous demande en grâce d'échauffer ſon zèle ſur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous reſpecte, on ménagera un militaire qui vous appartient & qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on ſoit fort de vos amis, mais on peut préſumer qu'on aura un jour beſoin d'en être; & enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne ſoit très-puiſſant. Il m'eſt ſacré, je mourrai en le prononçant.

J'oſe me flatter que V. M. voudra bien me laiſſer d'Étallonde Morival juſqu'à ce que le reſpect qu'on vous doit termine heureuſement cette affaire affreuſe.

LETTRE CCCCVIII.

Du Roi.

Berlin, ce 28 décembre 1774.

Non, vous ne mourrez point; je n'y puis consentir.

VOus vivrez, & vous verrez la fin du procès de d'Étallonde; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence; & d'Étallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction, de quoi former & perfectionner ses talens.

Je vous remercie des desseins que vous m'envoyez, sur-tout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres, & que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune-homme (*a*) qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la Dubarry. Si Louis XV n'était pas mort, il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume; mais actuellement il a beaucoup perdu: il est

(*a*) Le baron de Pirsch.

fort éventé ; & je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talens ; on l'en a cru d'abord sur sa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il se peut alors qu'il devienne quelque chose.

Les siècles où les nations produisent des Turenne, des Condé, des Colbert, des Bossuet, des Bayle & des Corneille, ne se suivent pas de proche en proche : tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV. Il faut que tout prépare les esprits à cette effervescence. Il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout à la fois sa fécondité & son abondance. Point de souverain qui puisse contribuer à l'avénement d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien.

Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux États : les richesses y portent la mollesse & la corruption : non pas qu'une république, comme

celle de Sparte, puisse subsister de nos jours; mais en prenant un juste milieu entre le besoin & le superflu, le caractère national conserve quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de La Fontaine, qui trouvait trop aigres les raisins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'est pas cela, mais des réflexions que la connaissance de l'histoire & ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais sont opulens, & qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les insulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent ; & les mœurs anglaises sont moins molles que celles des autres Européans. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre ; & tout cela, joint ensemble, forme d'autres combinaisons ; sans mettre en considération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui se voit chez nous autres animaux terrestres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'est possible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conserva-

tion. Vous êtes le dernier rejeton du siècle de Louis XIV, & si nous vous perdons, il ne reste en vérité rien de saillant dans la littérature de toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enterriez; car après la mort *nihil est*.

C'est avec ces sentimens que le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney. *Vale.*

P. S. Je viens de recevoir les dessins de d'Étallonde, & j'ai examiné Ferney avec autant de soin que j'en aurais mis à examiner Charlottenbourg, & cela par l'unique raison que vous l'habitez.

LETTRE CCCCIX.

De M. de Voltaire.

Ce 2 janvier 1775.

SIRE,

JE mets aux pieds de V. M., pour ses étrennes, un plan de citadelle inventé & dessiné par d'Étallonde Morival, qui n'avait jamais su dessiner lorsqu'il vint chez moi; ses progrès tiennent du prodige, & par conséquent ses talens ne doivent être employés que pour votre service; il a appris ce qu'il faut précisément de mathématiques pour être utile. Tout le reste est une charlatanerie ridicule, admirée des igno-

rans : la quadrature d'une courbe n'eſt bonne à rien ; & l'idée d'aller mal meſurer un degré du méridien, pour ſavoir ſi le pôle eſt alongé de quatre ou cinq lieues, eſt une idée ſi romaneſque, que toutes les meſures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaiſes difficiles. Je ſuis près de ma fin, & je vous dis la vérité. Hélas ! vous ſavez trop bien, & l'Europe le ſait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique & calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous (*a*).

Souffrez au moins que je meure conſolé par les bontés que vous avez & que vous aurez pour d'Étallonde Morival ; c'eſt un gentilhomme plein d'honneur & de ſageſſe, qui n'a point rougi d'être ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par V. M., qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos États ; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué ; il écrit très-bien & vîte, il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un ; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive, ſoit que je meure. Il

(*a*) Ce paſſage attaquait Maupertuis, & le Roi s'en apperçut, comme on le verra dans ſa réponſe.

écrit très-bien, il a des lettres, il eſt bon à tout : ni moi, ni M. d'Alembert, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme ; une grâce eſt trop honteuſe : daignez, Sire, prolonger ſon congé ; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés ſeront la condamnation de ſes aſſaſſins : le grand Julien l'eût protégé ; les Cyrille & les Grégoire de Nazianze l'euſſent aſſaſſiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien ! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous conſolez l'innocence. Je vous ſouhaite les années des premiers rois d'Égypte ; votre nom eſt plus illuſtre que le leur.

LETTRE CCCCX.

Du Roi.

Berlin, ce 5 janvier 1775.

Tout ce qui regarde le procès de d'Étallonde a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour juſtifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Étallonde continuera d'être opprimé ; & s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu.

Si Louis XV a eu du faible pour le clergé,

cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, & environné toute sa vie de personnes ou dévotes, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, Dieu vous a placé sur le trône pour protéger l'Église; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie & de l'incrédulité. L'Église est le vrai soutien du trône, ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples; ils tiennent les consciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées, &c.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation, & qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir, il les croira, & agira en conséquence. C'était le cas de Louis XV. Je le plains sans le condamner. Le pauvre d'Étallonde en souffre, & je prévois que je serai son seul refuge.

On a fait votre buste à la manufacture de porcelaine : je sais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périssable. Vous voyez cependant, par l'empressement qu'on a de posséder votre ressemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces bustes qui vous ressemblaient autrefois, & peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conservez vos

vieux jours ; & ſi la vie vous eſt indifférente, ſongez au moins que votre exiſtence ne l'eſt point au philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, janvier 1775.

SIRE,

JE reçois dans ce moment le buſte de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inſcription, dont je ſuis ſi indigne :

Les rois de France & d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtiſans ;
Mais il eſt un roi ſur la terre
Qui fait de plus nobles préſens.
Je dis à ce héros, dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (*a*), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les ſens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens & de marches, & de toutes les actions où il

(*a*) Le maréchal de Saxe.

s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes sont très-fidelles & très-bien dessinées ; quoiqu'en qualité de poltron je déteste cordialement la guerre, cependant j'avoue à V. M. que je désirerais avec passion que V. M. permît de dessiner vos batailles ; j'ose vous dire que personne n'y serait plus propre que d'Étallonde Morival. C'est une chose étonnante que la célérité, la précision & la bonté de ses dessins. Il semble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puisque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté ; mon cœur est pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il espère s'en servir. Mais aussi le congé que V. M. lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera sans doute toutes ses espérances pour voler à son devoir, c'est son dessein. Je vous implore pour lui & malgré lui. Accordez-nous encore six mois. Je n'ose renouveller ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur & de lieutenant ou de capitaine ; tout ce que je sais, c'est qu'une victime des prêtres peut être immolée, & qu'un homme à vous sera respecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des sauve-gardes dans cette vie. Je passerai le reste de la mienne à remercier, à relire Marc-Aurèle Julien Fréderic, héros de la guerre & de la philosophie.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCCXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 27 janvier 1775.

J'Etais préparé à tout, excepté à recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales & des antropophages. Morival me revient comme Alexandre : ce dernier était disciple d'Aristote, & le premier l'est de Voltaire; & quoique sous l'école des plus grands philosophes, tous deux auront quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut espérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le poussa Alexandre.

Cet officier peut rester chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ses intérêts, quoiqu'à vue de pays son procès puisse bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'est qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choses avec étonnement, & sans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raison de trouver la géométrie pratique préférable à la transcendante. L'une est utile & nécessaire, l'autre n'est qu'un luxe de l'esprit. Cependant ces sublimes abstractions font honneur à l'esprit humain; & il me semble

que les génies qui les cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, & s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraie, & quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, & je ne l'en eſtime pas moins.

Ce Maupertuis, que vous haïſſez encore, avait de bonnes qualités; ſon ame était honnête; il avait des talens & de belles connaiſſances; il était bruſque, j'en conviens; & c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux Français ne ſont amis dans les pays étrangers. Des millions ſe ſouffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Joſaphat, où rien ne vous preſſe d'arriver.

Jouiſſez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité & de l'envie: de votre couchant répandez ces rayons de goût & de génie que vous ſeul pouvez tranſmettre du beau ſiècle de Louis XIV, auquel vous tenez de ſi près; répandez ces rayons ſur la littérature, em-

pêchez-la de dégénérer ; &, s'il ſe peut, tâchez de réveiller le goût des ſciences & des lettres, qui me paraît paſſer de mode & ſe perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière ſurpaſſera celle de Fontenelle, car vous avez trop d'ame pour mourir ſi-tôt. Nous avons ici milord Maréchal, âgé de quatre-vingt-cinq ans, auſſi frais, aux jambes près, qu'un jeune-homme : nous avons Poelnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore ſur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, &c. &c. n'irait-il pas auſſi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh ! qui en eut plus que vous ? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, & lui ai dit : O ſeule Divinité que j'implore, conſervez à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres & la ſatisfaction de l'hermite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 29 janvier 1775.

SIRE,

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont V. M. m'honore, du 2 décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je suis souvent près de succomber.

Je ne fais assurément nulle comparaison entre vous & l'empereur Kien-Long, quoiqu'il soit arrière-petit-fils d'une vierge céleste sœur de Dieu. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu sur cette généalogie, qui est beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour dissiper mes souffrances; s'il peut amuser V. M. un moment, ma peine n'est pas perdue (*a*).

L'ancienne religion des Brachmanes est évidemment l'origine du christianisme; vous en serez convaincu si vous daignez lire la lettre sur l'Inde, & cela pourra peut-être amuser davantage votre esprit philosophique : tout ce que je dis des Brachmanes est puisé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. Paw connaît mieux que moi.

(*a*) Ce sont les lettres adressées à M. Paw, 1 vol. in-8vo.

Je penſe abſolument comme lui ſur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père Parennin, homme très-ſavant & très-ſenſé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reſte, ces lettres ſont ſous le nom d'un jeune Bénédictin, qui voudrait être un peu philoſophe, & qui s'adreſſe à M. Paw comme à ſon maître, en dépit de ſaint Bénoît & de ſaint Idulphe.

Il eſt vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos ſoixante-ſeize mille journaux de prairies & des ſept mille vaches qui vous devront leur exiſtence, que des romans théologiques des Chinois & des Indiens; mais l'empereur Kien-Long défriche auſſi, & on prétend même que ſa charrue vaut mieux que ſa lyre. Vous êtes aſſurément le ſeul roi ſur ce globe qui ſoyez ſupérieur dans tous les genres.

Vous reſſembleriez à Apollon comme deux gouttes d'eau, ſi vous n'aviez pas pris ſi long-temps pour votre patron un autre ſaint, nommé Mars; car Apollon bâtiſſait comme vous des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la muſique & de la poéſie: de plus, vous êtes médecin comme lui; car V. M. pouſſe la bonté juſqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'eſt un remède ſouverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce eſt attaquée, & pour la faibleſſe extrême où je ſuis. Non-ſeulement V. M. fait le charme de ma vie,

mais elle la prolonge : le reſte de mes jours doit lui être conſacré.

Je la remercie de l'Ammien Marcellin, dont on m'a dit que les notes étaient très-inſtructives. Cet Ammien était un ſuperſtitieux perſonnage, qui croyait aux démons de l'air & aux ſorciers, comme tout le monde y croyait de ſon temps, comme les Velches y ont cru du temps même de Louis XIV, comme les Polonais y croient plus que jamais ; car on dit qu'ils viennent de brûler ſept pauvres vieilles femmes, accuſées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne ſais, Sire, ſi je ne me ſuis pas démis à vos pieds de mon marquiſat ; je n'ai voulu accepter aucune récompenſe du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans ; l'érection d'une terre en marquiſat demande des ſoins au-deſſus de mes forces ; je ne déſire à préſent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi Fréderic-le-Grand, à qui je ſuis attaché avec le plus profond reſpect juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE

LETTRE CCCCXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 février 1775.

SIRE,

PEndant que d'Étallonde Morival vous construit des citadelles sur le papier & les assiège, pendant qu'il dessine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'est avisé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de V. M. Il vous supplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine ; mais daignez *du moins* jeter un petit coup-d'œil sur un petit *Voyage de la Raison & de la Vérité*, & sur une note de *la Tactique*, dans laquelle l'éditeur a mis je ne sais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien que Julien Marc-Aurèle permette de dire ce qu'on pense.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'Étallonde Morival s'éclaircisse ; il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. V. M. lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur ? J'ose vous assurer qu'il est digne de l'être.

Permettriez-vous aussi qu'il fût lieutenant

au-lieu d'être sous-lieutenant ? l'honneur de vous appartenir n'est pas une vanité ; c'est une gloire qui en impose, & qui peut le faire respecter des Velches.

Il ne fera partir sa lettre qu'après que je l'aurai mise sous vos yeux & que vous l'aurez approuvée. Vous serez étonné de cette affaire, qui est, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des Calas. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au supplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré & l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, & qui n'avait jamais fait le métier d'avocat ; j'ignore le troisième. Cette épouvantable & absurde velcherie sera démontrée ; & si cet écrit simple, modeste & vrai, est approuvé de V. M., il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres sur cet objet, comme la plus grande faveur qui puisse consoler ma vieillesse & me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, Sire, mon respect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos États.

LETTRE CCCCXV.

De M. de Voltaire.

Ce 11 février 1775.

SIRE,

VOus m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : V. M. change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre son portrait ; elle orne une de ses lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle disait :

Et quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'eusse *aimé mieux pourtant les* vertus d'Aristide.

Enfin, elle accorde sa protection à l'innocence opprimée de Morival : ajoutez à tout cela que Voiture n'écrivait pas si bien que vous, à beaucoup près ; & cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel est cet étonnant Protée ?
On disait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure ensanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'est Platon,
C'est Lucien, c'est Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce serait Épicure.
Dites-moi donc votre secret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des instructions très-sûres sur la singulière catastrophe de votre protégé. Ce serait en vérité une scène d'arlequin si ce n'était pas une scène de cannibales : c'est le comble du ridicule & de l'horreur. Rien n'est plus velche.

Non, Sire, je ne sortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Versailles. Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potsdam la lettre du ministre M. de Puisieux, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'historiographe ni ma pension. Je mourrai aux pieds des Alpes ; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infame de *grâce* n'est fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter sera peu de chose, & certainement ses talens & sa sagesse suffiront dans votre service. Croyez, Sire, que V. M. n'aura guère un officier plus attaché à ses devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperasses quelques indications sur une de vos victoires ; il en a fait un plan régulier : vous verrez par-là, Sire, si ce jeune-homme entend son métier, & s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puisque V. M. le permet, jusqu'à ce qu'il soit entiérement perfectionné dans son art. Je ne l'oublierai point à ma mort ;

mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de Molina & de Janſénius. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable, à la bonne heure. Tout le reſte me paraît honteux.

Je mourrai avec ces ſentimens, & ſur-tout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'oſe aimer autant qu'admirer.

LETTRE CCCCXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 février 1775.

Votre muſe eſt dans ſon printemps,
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui font ſes ornemens.

Ma muſe ſent le poids des ans;
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles & languiſſans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous échauffa de ſes rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous ſoutient en toutes les ſaiſons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au ſouverain des dieux,

Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, & s'élance aux cieux.

Le Génie éleva votre vol au Parnaſſe:
Au chantre de Henri-le-Grand,
Au-deſſus d'Homère & d'Horace,
Les muſes & les dieux aſſignèrent le rang.

Mars, auquel je vouai ma jeuneſſe imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ſes brillans héros;
Mais, uſé par ſes durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort ſuit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raiſon, vous écraſez l'erreur,
Et vos chants conſolent le monde.

Un guerrier vieilliſſant, fût-il même Annibal,
En paix voit ſa gloire éclipſée:
Ainſi qu'une lame caſſée,
On le laiſſe rouiller au fond d'un arſenal.

Si le Deſtin jaloux n'eût terminé ſon rôle,
On aurait vu le Taſſe, en dépit des cenſeurs,
Triompher dans ce Capitole,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, ô Ciel! je vois pâlir l'Envie;
Furieuſe, elle entend chez les ſybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au Louvre:
Je vois d'ici la pompe, & le jour ſolemnel
Où la main de Louis vous couvre,
Aux vœux de ſes ſujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verſailles que celui de la vallée de Joſaphat. Mais voici une ſeconde lettre qui me ſurvient; on me demande de quel officier elle eſt : c'eſt, dis-je, du lieutenant-général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de ſon invention. Vous paſſerez pour l'émule de Vauban; dans la ſuite on conſtruira des baſtions, des ravelins & des contregardes *à la Voltaire*, & l'on attaquera les places ſelon votre méthode.

Pour le pauvre d'Étallonde, je n'augure pas bien de ſon affaire, à moins que votre ſéjour à Paris, & le talent de perſuader que vous poſſédez ſi ſupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuſes à vous aſſiſter. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer* : revêche à l'égard de ſon réinſtituteur Maurepas, que ne ſera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du Taſſe, qu'un heureux haſard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avait vu cette traduction, il aurait adouci la ſentence rigoureuſe qu'il prononça contre le Taſſe. Vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux ſtances de l'original. A préſent l'Europe ne produit rien; il ſemble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moiſſons les ſiècles paſſés. Il paraît une tragédie de Dorat : le ſujet m'a

paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois personnes, & les passions n'étant qu'ébauchées, m'ont laissé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens supplée-t-il à ces défauts, & que l'impression en est différente au spectacle. Pépin, votre maire du palais, en est le héros; il y a des situations susceptibles de pathétique; elles ne sont pas naturellement amenées; & il me semble que le poëte manque de chaleur (*a*). Vous nous avez gâtés; quand on est accoutumé à vos ouvrages, on se révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéresse à votre conservation, & combien le philosophe de Sans-Souci souhaite de bénédictions à l'*Epictète* de Ferney. *Vale.*

P. S. Vous voulez avoir mon vieux portrait? je l'ai commandé incessamment pour vous satisfaire; c'est cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays.

(*a*) C'est *Adélaïde de Hongrie*; cette pièce eut cependant du succès.

LETTRE CCCCXVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 15 février 1775.

SIRE,

JE ne suis point étonné que le grand baron de Poelnitz se porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans; il est grand, bien fait, bien constitué. Alexandre, qui était très-bien constitué aussi, & très-bien pris dans sa taille, mourut à trente ans, après avoir seulement remporté trois victoires; mais c'est qu'il n'était pas sobre, & qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme Achille, ce n'est pas que je n'aie toujours la guerre en horreur; & certainement j'irais vivre chez les quakers en Pensilvanie, si la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne sais si V. M. a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *le Partage de la Pologne*, en sept Dialogues, entre le roi de Prusse, l'impératrice-reine & l'impératrice Russe. On le dit traduit de l'anglais; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage est sûrement composé par un de ces Polonais qui sont à Paris. Il y a beaucoup d'esprit, quelquefois de la finesse,

& souvent des injures atroces. Ce serait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans (*a*). Si vous savez vaincre & vous arrondir, vous savez aussi vous moquer des gens mieux que personne. Le neveu de Constantin, qui a ri & qui a fait rire aux dépens des Césars, n'entendait pas la raillerie aussi bien que vous.

Je suis très-maltraité dans les sept Dialogues ; je n'ai pas cent soixante mille hommes pour répondre ; & V. M. me dira que je veux me mettre à l'abri sous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de souffrir pour votre cause.

Je suis attrapé comme un sot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Russie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre justice aux dissidens, & pour établir seulement la liberté de conscience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'Homère, qui font servir les hommes à leurs desseins, sans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en soit, il y a des choses horribles dans ces sept Dialogues qui courent le monde.

(*a*) La Polonïade, ou la Guerre des Confédérés ; il se trouve ci-devant, tome VIII.

A l'égard de d'Étallonde Morival, qui ne s'occupe à préſent que de contreſcarpes & de tranchées, je remercie V. M. de vouloir bien me le laiſſer encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur ; & il vous ſervira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbach qui ſe préſenteront.

J'eſpère envoyer à V. M., dans quelques mois, un petit précis de ſon aventure velche, vous en ſerez bien étonné. Je ſouhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'eſt une choſe bien extraordinaire que la nation Velche! Peut-on réunir tant de ſuperſtition & tant de philoſophie, *tant d'atrocité* & tant de gaieté, tant de crimes & tant de vertus, tant d'eſprit & tant de bêtiſes? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un Louvois & qu'un Colbert pour rendre ce rôle paſſable ; mais Colbert, Louvois & Turenne ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, & qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, & avec les mêmes ſentimens que j'avais il y a environ quarante ans.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCCXVIII.

Du Roi.

Ce 23 février 1775.

AUcun monarque de l'Europe n'eſt en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choſes charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard, quel eſprit pour les compoſer ! Vous êtes immortel, j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être diſtinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire : toutefois ſerez-vous le ſeul des êtres penſans qui ait conſervé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'eſprit, cet enjouement & ces grâces qui ne reſpirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; & j'implore la nature univerſelle, qu'elle daigne conſerver long-temps ce réſervoir de penſées heureuſes dans lequel elle s'eſt complu.

Je trouve d'Étallonde bien heureux de ſe trouver à la ſource d'où nous viennent tant de chef-d'œuvres : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment : ſi cela eſt, il faudra ſe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le

monde le dit ; & qu'à force d'employer les grands talens dont la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à ſauver l'innocence opprimée. Cela fournira le ſujet d'une tragédie larmoyante ; la ſcène ſera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y ſera appellé par un ſage : il ſera étonné de trouver plus de ſecours chez un étranger que chez ſes parens. Le philoſophe de Ferney, par humanité, travaillera ſi efficacement pour lui, que Louis XVI dira : *Puiſqu'un ſage le protège, il faut qu'il ſoit innocent* ; & il lui enverra ſa grâce. Une arrière-couſine, dont Étallonde était amoureux, ſera chargée de la lui apporter ; *elle arrivera au dernier acte*. Le philoſophe humain célébrera les noces, & tous les conviés feront l'éloge de la bienfeſance de cet homme divin, auquel d'Étallonde érigera un autel, comme à ſon dieu fecourable.

Ce ſujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, & fournir des ſcènes touchantes & attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſsède un tréſor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de déeſſes armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

LETTRE CCCCXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 février 1775.

L'Eſprit républicain, l'eſprit d'égalité
Reſpire dans les cœurs des grands & du vulgaire ;
Le mérite éclatant bleſſe leur vanité :
Sa ſplendeur, qui les déſeſpère,
Redouble leur obſcurité :
Auſſi l'Envie uſa des loix du deſpotiſme.
Athènes, le berceau des ſciences, des arts,
Bannit, du ban de l'oſtraciſme,
Les plus chers nourriſſons de Mercure & de Mars.
Le beſoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur abſence,
Les firent bientôt regretter :
Le peuple plein de bienveillance
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement ſur ſon ſiècle s'élève,
Peut s'encenſer lui-même & jouir d'un beau rêve ;
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les ſucs empoiſonnés, obſcurciſſent les cieux,
Et ſur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu ;
Eugène fut chaſſé ; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un aſile ;
L'émule généreux d'Homère & de Virgile,
Dont le nom illuſtra tous ſes concitoyens,
Tranſporte ſes foyers chez les Helvétiens.
Ame de demi-dieu, de la gloire enflammée,
Si vous voulez jouir de votre renommée,
Paſſez, ſi vous pouvez, du vieux Néſtor les ans.

Les mâles efforts du Génie
Vous ſerviront peu, ſi le Temps
Ne vous fait ſurvivre à l'Envie.
Ainſi l'univers enchanté,
De Voltaire à Berlin court acheter le buſte;
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Diſons que le public eſt juſte.

Ce n'eſt point un conte ; on ſe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre buſte : on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon ſens de nos Germains veut des impreſſions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles ſont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de Saxe, m'eſt *connu* ; & *j'ai écrit* pour en avoir un exemplaire. Les faits ſont récens & connus ; il n'y a que les cartes qui intéreſſent, parce que le terrein eſt l'échiquier de nous autres antropophages, & que c'eſt lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eſt pour le lieutenant-général Voltaire, qui m'entendra bien : le reſte eſt pour le patriarche de Ferney, pour le philoſophe humain, qui protège d'Étallonde, & qui veut à toute force caſſer l'arrêt de l'*Infame*. Je ne refuſerai aucun titre à d'Étallonde, ſi par cette voie je peux le ſauver : ainſi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour ſon avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le ſuis. Depuis la guerre, je n'ai penſé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choſes qui ſe ſont paſſées. Il faut penſer à l'avenir, & oublier le paſſé, car celui-là reſte tel qu'il eſt ; mais il y a bien des meſures à prendre pour l'avenir.

Ce diſcours ſent un peu le jeune-homme : ſongez pourtant que les États ſont immortels, & que ceux qui ſont à leur tête ne doivent pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Verſailles, d'Étallonde eſt ſauvé : ſi votre ſanté ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune iſſue heureuſe de ſon procès. Vous avez, à la vérité, quelques philoſophes en France, mais les ſuperſtitieux ſont le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques & huguenots, ne connaiſſent que l'intérêt : chez les Français, c'eſt le fanatiſme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer ; & l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, ſera-t-il ſouple à la raiſon pure ? agiſſant d'ailleurs d'une manière ſi oppoſée à ſes devoirs & à ſes véritables intérêts.

Mais qui penſera à d'Étallonde quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de Henri IV ? Il faut changer ſa garde-robe, faire emplette d'étoffes, & employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet eſt bien plus important

portant que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'Étallonde, s'est échappé aux punitions injustes & cruelles qu'on lui avait infligées, & qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une polissonnerie.

Je salue le patriarche de Ferney ; je lui souhaite longue vie. J'ai lu sa nouvelle tragédie, qui n'est point mauvaise du tout. Je hasarderais quelques petites remarques d'un ignorant ; mais ne pouvant pas dire comme le Corrège, *son pittor, anch' io !* je garde le silence, en vous priant de ne point oublier le philosophe de *Sans-Souci. Vale.*

LETTRE CCCCXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 2 mars 1775.

LE baron de Poelnitz n'est pas le seul octogénaire qui vive ici, & qui se porte bien : il y a le vieux le Cointe, dont peut-être vous vous ressouviendrez, qui a dix ans de plus que Poelnitz : le bon milord Maréchal approche du même âge ; & l'on trouve encore de la gaieté & du sel attique dans sa conversation. Vous avez plus de ce feu élémentaire, ou céleste, que tous ceux que je viens de nommer : c'est ce

feu, cet esprit, que les Grecs appellaient *anima*, qui fait durer notre frêle machine.

Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne se ressentent point de la décrépitude : tant que votre esprit conservera cette force & cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de *Dialogues Polonais* qui me sont inconnus ; tout ce qu'il y a d'injures dans ces Dialogues sera des sarmates ; le très-*fin*, des Velches qui les protègent. Je pense sur ces satyres comme Épictète : *Si l'on dit du mal de toi & qu'il soit véritable, corrige-toi ; si ce sont des mensonges, ris-en.* J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poste ; je fais ma station, & ne m'embarrasse pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées: je ne fais de vers que pour m'amuser. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire, pour transmettre ses ouvrages à la postérité ; & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits, & on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il est permis de se délasser & de s'amuser avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaises.

Ce poëme des *Confédérés* dont vous me parlez, je l'ai fait pour me désennuyer. J'étais alité de la goutte, & c'était pour moi une agréable distraction. Mais dans cet ouvrage il est question de bien des personnes qui vivent encore, & je ne dois, ni ne veux choquer personne.

La diète de Pologne tire vers sa fin : on termine actuellement l'affaire des dissidens. L'impératrice de Russie ne vous a point trompé ; ils auront pleine satisfaction ; & l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princesse trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous & moi à rendre votre parlement juste & *humain*.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y sont. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si saillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique ; mais chez les Français, plus vifs & plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées : d'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance, & toutes les vertus. Je connais un de ces sages qui, bien loin d'ici, habite, dit-

on, Ferney ; je ne ceſſe de lui ſouhaiter mille bénédictions, & toutes les proſpérités dont notre eſpèce eſt ſuſceptible. *Vale.*

LETTRE CCCCXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 mars 1775.

NOn, vous n'entendrez plus les aigres ſifflemens
Des monſtres que nourrit l'Envie :
J'étouffe leurs cris diſcordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les boſquets de Flore,
Pour en parſemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Deſtin
Veut bien vous réſerver encore.
Vous avez charmé mon loiſir ;
J'ai pu vous voir & vous entendre :
Tous vos vers ſont à moi, car j'ai ſu les apprendre.
D'un cœur reconnaiſſant le plus ardent déſir
Eſt, qu'ayant par vos ſoins reçu tant de plaiſir ;
Je puiſſe à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée dont vous faites l'éloge n'eſt qu'un *dilettante*, eſpèce de gens qu'on appelle ainſi en Italie, amateurs des arts & des ſciences, n'en poſſédant que la ſuperficie ; mais qui pourtant ſont rangés dans une claſſe ſupérieure à ceux qui ſont totalement ignorans.

Je me ſuis enfin procuré les ſept Dialogues,

& j'en ai approfondi toute l'hiſtoire. L'auteur de cet ouvrage eſt un anglais, nommé Lindſic, théologien de profeſſion, & précepteur du jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne. C'eſt à l'inſtigation des Czartorinski, oncles du roi, qu'il a compoſé ſa ſatyre en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'eſt apperçu que perſonne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'eſt exécuté tout de ſuite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les Dialogues à un certain Gérard à Dantzick, qui pour lors y était conſul de France, & qui à préſent eſt commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'eſprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces Dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des groſſiéretés & des platitudes inſipides, mais il y a des traits de bonne plaiſanterie. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce ſycophante. Il faut s'en tenir à ce que diſait le cardinal Mazarin: Laiſſons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laiſſent faire.

Je reviens au pauvre d'Étallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageuſement: comme je lui ai procuré ſon premier aſile, je ſerai ſa dernière reſſource. Un ingénieur formé ſous les yeux de Voltaire eſt un

phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a si long-temps qu'elle s'est donnée qu'à peine je m'en ressouviens. D'Étallonde pourra vous servir à conduire les travaux au siége de l'*Infâme*, à former les batteries, des baliſtes & des catapultes, pour faire écrouler entièrement la tour de la ſuperſtition, dernier aſile des vieilles femmes & des tonſurés.

Je vois que vous préférez le ſéjour de Ferney à celui de Verſailles : vous le pouvez faire ſans riſque. Les diſtinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à ſon honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don ; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France font cependant ſon éloge : il eſt beau qu'une jeune princeſſe penſe à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, ſur-tout qu'elle rende juſtice au mérite éclatant.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, & qui eſt plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète, cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que perſonne ne vous ſouhaite plus de bénédictions ni ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 28 mars 1775.

SIRE,

TOutes les fois que j'écris à V. M. sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régimens à Rosbach : mais votre bonté & votre magnanimité me rassurent.

Je vous supplie de daigner lire dans un de vos momens de loisir, si vous en avez, le mémoire de d'Étallonde : il est entièrement fondé sur les pièces originales qu'on nous cachait, & qui nous sont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des Calas & des Sirven, à quel point les Velches sont quelquefois frivoles & atroces ; vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire*, & la barbarie de la Saint-Barthélemi. Ce n'est pas que la bonne compagnie de Paris ne soit infiniment estimable ; mais souvent ceux qu'on appelle magistrats, sont l'opposé de la bonne compagnie.

J'ose croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons résolu d'envoyer ce mémoire non-seulement aux avocats de Paris, mais à tous les jurisconsultes de l'Europe. Notre dessein est de nous en tenir à leur décision. D'Étallonde ayant pris avec votre permission le titre de votre aide-de-camp &

de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde-des-sceaux, ni s'avilir jusqu'à se mettre en prison pour faire casser son arrêt.

Si vous daignez seulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette décision, jointe à celle que nous espérons avoir à Naples, à Milan & à Londres, sera assez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'Étallonde & le chevalier de La Barre, que sur les assassins qui les ont condamnés. C'est une nouvelle manière de demander justice; mais si V. M. l'approuve, je la crois très-bonne & très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui se font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'est à Marc-Aurèle de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la décision des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers jurisconsultes d'Allemagne & d'Italie, & peut-être de Rome même, je rendrai d'Étallonde à V. M. Il est digne de la servir, & il n'attend que ce moment pour se remettre à un devoir qui lui est cher.

Pour moi j'attendrai la mort sans aucune peine, si je peux réussir dans cette juste entreprise; & je mourrai heureux, si V. M. me conserve ses bontés.

LETTRE CCCCXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 27 avril 1775.

SIRE,

J'Ai reçu aujourd'hui, par les bontés de V. M., le portrait d'un très-grand homme ; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot :

Imitateur heureux d'Alexandre & d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'Ariſtide que celle d'Hercule. Il n'y a point de Velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là ; c'eſt préciſément ce que je voulais.

Tout Velche qui vous examine,
De terreur panique eſt atteint ;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons Morival & moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune-homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe : il veut & il doit ſe

borner à faire voir la turpitude & l'horreur des jugemens velches. Cette affaire eſt plus abominable encore que celle des Calas; car les juges des Calas n'avaient été que trompés, & ceux du chevalier de La Barre ont été des monſtres ſanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, & j'attends votre déciſion qui réglera notre conduite. Nos loix ſont atroces & ridicules, mais Morival ne connaît que les vôtres. Il ſe ſoucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec ſa famille; il ne veut plus connaître d'autre famille que ſon régiment, & n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps ſans écrire à V. M. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuſe, dont ma nièce a penſé mourir, & dont je ſuis encore attaqué.

Vivez long-temps; Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos États. Conſervez-moi des bontés qui me conſolent de toutes mes miſères.

LETTRE CCCCXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce premier mai 1775.

SIRE,

VOtre dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût & de bonté:

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe & dans l'Égliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis:
Tout près de mon heure ſuprême,
Grâces à vous je rajeunis;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis:
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, & diſent: Voilà donc ce grand homme!

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre
Par les loix, par les arts, & ſur-tout par la guerre:
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe une émulation de ſe ſignaler par de grands & d'utiles établiſſemens. Il ſemble même que la

superstition diminue dans quelques cours. Mais quel est le prince qui approche de votre philosophie? Par ma foi, il est très-vrai que vous pensez en Marc-Aurèle, & que vous écrivez en Cicéron, & cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de Cicéron ne valent pas celles de Frédéric-le-Grand. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'Alexandre.

Je remercie bien V. M. de ses bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philosophie. Il y a autant de grandeur & de vertu à protéger de tels martyrs, qu'il y a d'infamie & de barbarie à les faire.

On me dit que V. M. fait le voyage de Silésie, suivie de messieurs les princes de Wirtemberg. J'ignore si c'est le duc régnant, ou le prince Louis, ou le prince Eugène, ou quelqu'un de ses enfans; si c'était le duc régnant, j'oserais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir sans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établissement d'une colonie à Ferney. V. M. peut se souvenir que mon premier dessein était de l'établir à Clèves. J'aurais espéré alors d'être assez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'est une consolation dont il ne m'est plus permis de me flatter,

Daignez me conſerver un ſouvenir qui eſt envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE CCCCXXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1775.

SIRE,

C'Eſt à Ariſtide que j'écris aujourd'hui, & je laiſſe là Alexandre & Alcide juſqu'à la première occaſion.

Je me jette à vos pieds avec Morival. Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront ſa grâce; & cette grâce pourra le mettre, dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles loix exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier Pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout velche que je ſuis ; & je me flatte qu'il ne déplaira pas à V. M.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous ſeriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule ; car j'ai toujours mandé à la famille & à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'Étallonde Morival s'intitulât ingénieur & adjudant de V. M. Ces titres, qui, ce me ſemble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées ſans faire aucun paſſe-droit à perſonne.

Pour peu que V. M. daigne lui donner de légers appointemens, il ſubſiſtera très-honorablement avec les petits ſecours de ſa famille & de ſes amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection eſt au-deſſus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné ſecourir les Calas ; d'Étallonde eſt opprimé bien plus injuſtement ; il eſt la victime d'une ſuperſtition & d'un fanatiſme que vous haïſſez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame & à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-ſage, très-brave & très-utile, indignement perſécuté par les plus

lâches & les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de V. M.: j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, & que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE CCCCXXVI.

Du Roi.

Ce 10 mai 1775.

VOus ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la *consultation* de nos jurisconsultes: c'est eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris? Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons assez long-temps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr sera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatisme & la superstition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, & qui se laisseraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préſent on ne penſe à Paris qu'au ſacre de Reims ; y eût-il mille d'Étallonde, on ne les écouterait pas. On a les yeux ſur les ôtages de la ſainte Ampoule ; on veut ſavoir qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, & qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'chambre penſeront ainſi, & Voltaire, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource que de flétrir dans ſes écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de La Barre & de ſes compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui inſpirent une mélancolie ſombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été ; & je lui verrai repréſenter vos tragédies. C'eſt une fête pour moi. Nous avons eu l'année paſſée Aufreſne, dont le jeu noble, ſimple & vrai m'a fort contenté. Il faudra voir ſi les efforts de l'art ſurpaſſent dans Le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaiſir de vous écrire pour ſavoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le ſolitaire de Sans-Souci ne ceſſe de faire des vœux. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCXXVII.

Du Roi.

Ce 17 mai 1775.

CInq cents milles de France que j'ai parcourus en quatre semaines me serviront d'excuse de vous devoir réponse à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ & la dernière à mon retour. Je vous réponds selon les dates.

Le portrait que vous avez reçu est l'ouvrage de madame Terbusch, qui pour ne point avilir son pinceau, a rajusté des grâces de la jeunesse ma figure éraillée. Vous savez qu'il suffit d'être quelque chose pour ne pas manquer de flatteurs; les peintres entendent ce métier tout comme les courtisans les plus raffinés.

L'artiste qu'Apollon inspire,
S'il veut par ses talens orner votre château,
Doit en imitant l'art dont vous savez écrire,
Anoblir les objets & peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on se jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendait de moi seul, il y a long-temps qu'elle serait terminée à sa satisfaction. J'ai douté, vous le savez, que l'on parvînt à fléchir des juges, qui pour qu'on les croie infaillibles ne réforment jamais leur

jugement. Les formalités du parlement, & les bigots, dont le nombre eſt plus conſidérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obſtacles invincibles pour réhabiliter Morival dans ſa patrie. Je vous ai promis d'être ſa dernière reſſource, & je vous tiendrai parole: il n'a qu'à venir ici, il aura brevet & penſion de capitaine ingénieur, métier dans lequel il trouvera occaſion de ſe perfectionner ici, & le fanatiſme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire & moi, pauvre individu, nous ſauvons de ſes griffes un jeune garçon qui n'a pas obſervé le *punctilio* & le cérémonial eccléſiaſtique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce que je ne connais point, mais que je regarde comme un ſecours indiſpenſable pour vous dans votre retraite. Je ſuis encore accablé d'affaires; dans une couple de jours je ſerai au courant & pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre impératrice ſe ſignale à Moſcou par ſes bienfaits & par la douceur dont elle traite le reſte des adhérens de Pugatſchew: c'eſt un bel exemple pour les ſouverains; j'eſpère, plus que je ne le crois, qu'il ſera imité. Adieu, mon cher Voltaire, conſervez un homme que toute l'Europe trouverait à dire, moi ſur-tout, s'il n'exiſtait plus; & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci.

LETTRE CCCCXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ce 21 juin 1775.

SIRE,

TAndis que V. M. fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui préſenter la bataille de Rosbach, deſſinée par d'Étallonde.

Il brûle d'envie de ſe trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la conſultation de vos premiers magiſtrats, ne lui laiſſe d'autre idée que de verſer ſon ſang pour votre ſervice; la reconnaiſſance qu'il vous doit, & l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte ſur tous les autres projets: il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté; vos dernières bontés ferment ſon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruſſien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont V. M. fait des revues. On lui a dit que ſon régiment pourrait bien faire l'exercice en votre préſence cette année; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui ſa maîtreſſe a donné un rendez-vous; il ne me parle que de ſon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui

dire qu'il n'a point reçu d'ordre & qu'il faut attendre; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne suis pas fait pour contredire les grandes passions, & sur-tout une passion si belle. S'il retourne à Vésel dans quelques jours, il ne me reste, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau, à remercier V. M. de ce qu'elle a daigné faire pour lui, & à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable; il n'y a qu'un héros philosophe qui puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal-à-propos au milieu de vos immenses occupations, mais les plus petites affaires vous sont présentes comme les grandes. M. de Catinat disait que son héros était celui qui jouerait une partie de quilles au sortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles; vous faites des vers un jour de bataille; vous prenez votre flûte, lorsque vos tambours battent aux champs; vous daignez m'écrire des choses charmantes, en faisant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, &, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français, accoutumés à la magie de Servandoni & à la musique de Gluck. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. *On fait cou-*

cher tout de ſon long un pauvre roi en chemiſe devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Égliſe, & on ne lui permet d'être vêtu que lorſqu'il a fait ſon ſerment.

Il y a des gens qui prétendent que c'eſt aux rois à ſe faire prêter ſerment par les prêtres; il me ſemble que Fréderic-le-Grand en uſe ainſi en Siléſie & dans la Pruſſe occidentale.

Je fais ſerment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

LETTRE CCCCXXIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 7 juillet 1775.

SIRE,

MOrival s'occupait à meſurer le lac de Genève, & à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres États. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à V. M.

Permettez que je me joigne à lui dans la

reconnaiſſance dont il ne ceſſera d'être pénétré ; je ne peux pas aſpirer, comme lui, à l'honneur d'être tué ſur un baſtion ou ſur une courtine ; je ne ſuis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la ſenſibilité, & je la mets toute entière à vous admirer & à vous aimer.

Votre alliée l'impératrice Catherine fait, comme vous, de grandes choſes. Elle fait ſurtout du bien à ſes ſujets ; mais le roi de France l'emporte ſur tous les rois, puiſqu'il fait des miracles. Il a touché à ſon ſacre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, & il les a ſans doute guéris. Il eſt vrai qu'il y eut une des maîtreſſes de Louis XIV, qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très-bien touchée, mais un tel cas eſt très-rare.

V. M. avait eu la bonté de me mander qu'après ſes revues elle ſe délaſſerait un moment à entendre Le Kain & Aufreſne ; mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent ſous vos drapeaux l'emportent ſur vos héros de théâtre. V. M. les paſſe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédéceſſeurs, nommé Jules-Céſar, parcourait notre petit pays des Velches. Il feſait des vers auſſi ce Jules ou Julius, car les véritablement grands hommes font de tout.

Je ſuis plus que jamais l'adorateur & l'ad-

mirateur des gens de ce caractère, qui sont en si petit nombre.

Agréez, Sire, avec bonté, le profond respect, la reconnoissance & l'attachement inviolable de ce vieux malade du Mont-Jura.

LETTRE CCCCXXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 juillet 1773.

VOus croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'*anciens Mémoires* que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects & peu soignés. Je lèche mes petits, je tâche de les polir (*a*). Trente années de différence rendent plus difficile à se satisfaire; & quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelqu'archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. En voilà assez pour mes occupations.

Quant à Morival d'Étallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme

(*a*) Ce sont l'*Histoire de mon Temps* & l'*Histoire de la Guerre de sept Ans*, qui forment les quatre premiers Volumes de cette Collection.

des têtes de vos présidens-à-mortier. Il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit que de composer la Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici; je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban & Cohorn que de s'avilir, sur-tout lorsqu'on est innocent. Il me semble que les progrès de la raison se font sentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raison en est, que beaucoup d'ecclésiastiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs superstitieux usages, au-lieu qu'en France le clergé fait corps de l'État; & toute grande compagnie reste attachée aux anciens usages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du sacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y observent, & de la sainte Ampoule, dont l'histoire est digne des Lapons. Un prince sage & éclairé pourrait abolir & la sainte Ampoule & le sacre même.

J'ai vu ici deux jeunes Français bien aimables: l'un est un M. de Laval Montmoreucy, & l'autre un Clermont Gallerande. Ce dernier sur-tout a de la vivacité d'esprit, à laquelle est jointe une conduite mesurée & sage. Au-lieu d'assister au sacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Prusse, d'où ils se sont rendus à Varsovie dans le dessein d'aller à Vienne.

Le Kain eſt venu ici ; il jouera Œdipe, Oroſmane & Mahomet. Je ſais qu'il a été à Ferney : il ſera obligé de me conter tout ce qu'il ſait & ne ſait pas de celui qui rend ce bourg ſi célèbre. J'ai vu jouer Aufreſne l'année paſſée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux : il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut ſe rendre juſtice & ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilège excluſif de ne jamais vieillir ; & quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre eſprit triomphe de leurs atteintes, & ſemble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que Minerve & Apollon, que les Muſes & les Grâces veillent ſur leur plus bel ouvrage, & qu'ils conſervent encore long-temps celui dont des ſiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 juillet 1775.

JE viens de voir Le Kain. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre santé est assez bonne, & que vous avez encore plus de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez, est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent & sapent la méchanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne si-tôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire: ce qui me fait grand plaisir.

Le Kain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet & d'Orosmane: pour l'Œdipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très-habile; il a un bel organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble, & il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi? Je le voudrais un peu moins outré, & alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu Aufreſne : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Œdipe, ni dans Zaïre : c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, & de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, & qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chef-d'œuvres, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène !

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations : ma ſœur *Amélie*, la princeſſe Ferdinand, la landgrave de Heſſe, & la princeſſe de Wirtemberg votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre Le Kain. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages ſont les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à ſatisfaire cette digne curioſité. Oh, que les belles-lettres ſont utiles à la ſociété ! Elles délaſſent de l'ouvrage de la journée, elles diſſipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adouciſſent l'eſprit, elles amuſent juſqu'aux femmes, elles conſolent les affligés, & ſont enfin l'unique plaiſir qui reſte à ceux que l'âge a courbés ſous ſon faix, & qui ſe

trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeuneſſe.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelqu'amour que j'aie pour ma patrie, je ne ſaurais dire qu'ils réuſſiſſent juſqu'ici ; deux choſes leur manquent, la langue & le goût. La langue eſt trop verbeuſe : la bonne compagnie parle français, & quelques cuiſtres de l'école & quelques profeſſeurs ne peuvent lui donner la politeſſe & les tours aiſés qu'elle ne peut acquérir que dans la ſociété du grand monde. Ajoutez à cela la diverſité des idiomes ; chaque province ſoutient le ſien : & juſqu'à préſent rien n'eſt décidé ſur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent ſur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du ſiècle d'Auguſte : ils ſont un mélange vicieux du goût romain, anglais, français & tudeſque ; ils manquent encore de ce diſcernement fin qui ſaiſit les beautés où il les trouve, & ſait diſtinguer le médiocre du parfait, le noble du ſublime, & les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'r dans les mots de leur poéſie, ils croient que leurs vers ſont harmonieux ; & pour l'ordinaire ce n'eſt qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'hiſtoire, ils n'omettraient pas la moindre circonſtance, quand même elle ſerait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de Leibnitz, & la groſſe monade de Wolf, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre ; mais juſqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à ſe répandre : il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des Richelieu & des Mazarin. Le ſol qui a produit un Leibnitz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, & que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, & la plus sûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me conſole d'avoir vécu dans le ſiècle de Voltaire ; cela me ſuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, & ſur-tout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 27 juillet 1775.

JE pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléfie : je ne peux être de retour que le 6 de feptembre. Si Morival veut fe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreffer au colonel Cocceji, qui me le préfentera. J'ai faifi avec empreffement cette occafion de vous faire plaifir, & en même temps de fixer le fort d'un homme qu'une étourderie de jeuneffe a perdu pour jamais dans fa patrie. Comme les hommes abufent de tout, les loix qui devaient conftater la sûreté & la liberté des peuples, infectées en France du poifon du fanatifme, font devenues cruelles & barbares. Mais la France eft un pays civilifé ! Comment concilier un pareil contrafte ?

Comment ce fol qui a produit des de Thou, des Gaffendi, des Defcartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, a-t-il produit des furieux affez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ftatue d'un garçon charpentier juif? La poftérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du fphinx qu'Œdipe expliqua. Je vous avoue de même que la fainte Ampoule & fes ôtages, & la gué-

rison des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième siècle.

On parlait ces jours derniers de ces soi-disant miracles opérés par les rois très-chrétiens, & milord Maréchal conta que pendant sa mission en France il y avait vu des étrangers qui lui paraissaient Espagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait passé une partie de sa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons su, monsieur, que le roi de France a le don de *guérir les écrouelles*, nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il est actuellement *en péché mortel*, & nous voilà obligés de nous en retourner infructueusement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au sujet de Le Kain. Il doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie de M. Guibert, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. Le Kain prétend que la reine de France protège la pièce; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir les applaudissemens des armées, des théâtres & des femmes, c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleuse, où, de mille qui l'enfilent, un seul à peine rem-

porte la palme. Il eſt louable de ſe propoſer de grands exemples & un grand but : & M. Guibert en retirera infailliblement quelqu'avantage. On ne connaît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai.

Vos preuves ſont faites depuis long-temps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'eſt à quoi je m'intéreſſe plus que madame Denis & votre ménagère Suiſſe qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuiſe à votre ſanté. Elles n'ont qu'une idée confuſe de ce que vaut le patriarche de Ferney, & j'en ai une préciſe. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut raſſembler le mérite de cinq ou ſix grands hommes : d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien & d'un Salluſte ; & dans la renaiſſance des lettres, c'eſt la même choſe : il faut englober un Guichardin, un Taſſe, un Arétin, un Dante, un Arioſte, & encore ce n'eſt pas aſſez : dans le ſiècle de Louis XIV, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'aſſemblage complet.

Voilà comme on penſe de vous ſur les bords de la Mer-Baltique, où l'on vous rend plus de juſtice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui ſe ſouviennent toujours avec plaiſir de vous avoir poſſédé autrefois, & qui vous célèbrent autant qu'il eſt en eux. *Vale.*

P. S.

P. S. Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides*. On dit que cet ouvrage vient de Ferney ; & je crois y reconnaître l'auteur, au ſtyle qu'il ne ſaurait déguiſer.

LETTRE CCCCXXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 29 juillet 1775.

SIRE,

IL n'y a point de vertu, ſoit tranquille, ſoit agiſſante, ſoit douce, ſoit fière, ſoit humaine, ſoit héroïque, qui ne ſoit à votre uſage. Vous voilà occupé du ſoin d'amuſer votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous Le Kain & Aufreſne. Paul Émile diſait que le même eſprit ſervait à ordonner une fête, & à battre le roi Perſée. Vous êtes ſupérieur à tout dans la guerre & dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immenſité à protéger d'Étallonde Morival, & à réparer le crime de ſes aſſaſſins, cela était digne de V. M. Le grand Julien, le premier des hommes après Marc-Aurèle, en uſait à peu-près ainſi : & d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour Morival eſt

un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à se débarbouiller : presque tout notre ministère est composé de philosophes. L'abbé Galliani a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il est bien certain qu'un athée, successeur de S. Pierre, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

Nous espérons en France que la philosophie qui est auprès du trône sera bientôt dessus ; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur & la sottise, il y a tant de dignités & de richesses attachées à ce métier, qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques ? quel est l'électeur & l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages, c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie, & par la connaissance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, Sire, & donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que Poelnitz était mort, c'eſt dommage ; cela me fait craindre pour milord Maréchal qui vaut mieux que lui, & qui ne s'éloigne pas de ſon âge. Pour moi, je ſuis ſoutenu par les conſolations que vous daignez me donner : & ma plus grande, en mourant, ſera de ſonger que je vous laiſſe dans le monde plein de vie & de gloire.

Je ſupplie V. M. de daigner me mander, ſi je dois renvoyer Morival à Véſel ou l'adreſſer à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remerciemens, mon admiration & mon reſpect.

LETTRE CCCCXXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce 3 auguſte 1775.

LE Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure ;
On le prendrait pour un héros :
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de vôtre jeune âge ;
Marc-Aurèle enfin l'emporta :
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand homme entouré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône

pour entendre des vers, & en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, & cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, & cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, & ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue; les Allemands ſont à l'aurore: ils ſeraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que Le Kain & mademoiſelle Clairon ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-Souci, Gluck vient nous enſeigner la muſique à Paris. Nos Orphées viennent d'Allemagne, ſi nos Roſcius vous viennent de France. Mais la philoſophie, d'où vient-elle ? de Potsdam, Sire, où vous l'avez logée, & d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne ſais pas encore ſi notre roi marchera ſur vos traces, mais je ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes, à un ſeul près qui a le malheur d'être dévot (*a*).

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la penſée; il y a ſur-tout un M. Turgot, qui ſerait digne de parler avec V. M. Les prêtres ſont au déſeſpoir. Voilà le commencement d'une

(*a*) M. de Mui.

grande révolution. Cependant on n'oſe pas encore ſe déclarer ouvertement ; on mine en ſecret le vieux palais de l'impoſture fondé depuis 1775 années : ſi on l'avait aſſiégé dans les formes, on aurait caſſé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'aſſaſſinat du chevalier de La Barre & de Morival. On en rougit, on en eſt indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'eſt contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie V. M. avec des larmes d'attendriſſement & de joie. J'ai demandé à V. M. ſes derniers ordres, & je les attends pour renvoyer à ſes pieds ce Morival, dont j'eſpère qu'elle ſera très-contente.

Daignez conſerver vos bontés pour ce vieillard qui ne ſe porte pas ſi bien que Le Kain le dit.

LETTRE CCCCXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 auguſte 1775.

C'Eſt à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à Morival. Le protecteur des Calas & des Sirven méritait de réuſſir de même en faveur du premier. Vous avez eu

le rare avantage de réformer, de votre retraite, les ſentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puiſſant n'opprime le faible, & d'adoucir les ſentences qui quelquefois me paraiſſent trop rigoureuſes. Cela fait une partie de mes occupations. Lorſque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même & par d'autres toutes les plaintes, & je me rends utile à des perſonnes dont j'ignorais l'exiſtence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette réviſion rend les juges plus attentifs, & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ſes miniſtres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne ſeront heureux que lorſque les ſages ſeront rois*. Vos miniſtres, s'ils ne ſont pas rois tout-à-fait, en poſsèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions : il veut le bien; rien n'eſt plus à craindre pour lui que ces peſtes de cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps. Il eſt bien jeune; il ne connaît pas les ruſes & les raffinemens dont les courtiſans ſe ſerviront pour le faire tourner à leur gré, afin de ſatisfaire leur intérêt, leur haine & leur ambition. Il a été dans ſon enfance à l'école du fanatiſme & de l'imbécillité :

cela doit faire appréhender qu'il manque de réſolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ſtupidement.

Vous avez prêché la tolérance : après Bayle, vous êtes ſans contredit un des ſages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais ſi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la ſuperſtition, ont rejeté vos lumières ; & ceux-là dominent encore ſur les peuples.

Pour moi, en fidèle diſciple du patriarche de Ferney, je ſuis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiſſemens & des moſquées dans la Pruſſe occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *hilli*, *halla*, ſans nous ſcandaliſer. C'était la ſeule ſecte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Poelnitz eſt mort comme il a vécu, c'eſt-à-dire en fripponnant encore la veille de ſon décès. Perſonne ne le regrette que ſes créanciers. Pour notre reſpectable & bon milord, il ſe porte à merveille ; ſon ame honnête eſt gaie & contente. Je me flatte que nous le conſerverons encore long-temps. Sa douce philoſophie ne l'occupe que du bien. Tous les Anglais qui paſſent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & eſtimé de tout le monde. Voilà une heureuſe vieilleſſe.

Tout ce que vous dites de nos évêques Teutons n'eſt que trop vrai. Ce ſont des porcs engraiſſés des dîmes de Sion. Mais vous ſavez auſſi que dans le ſaint Empire Romain, l'ancien uſage, la bulle d'or, & telles autres antiques ſottiſes, font reſpecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, & les choſes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatiſme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques ; mais ſi l'on parvient à diminuer les moines, ſur-tout les ordres mendians, le peuple ſe refroidira ; celui-là moins ſuperſtitieux permettra aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs États. C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement & ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs & des bulles tels que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint-père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change & ſes billets au porteur ſont à demi-décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, &c. Les Mo-

rival de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur les Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Silésie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainsi il aura tout le temps d'arranger son voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux seront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin faisant, je m'entretiendrai avec ses ouvrages. *Vale.*

P. S. Vous voyagerez avec moi sans vous en appercevoir, & vous me ferez plaisir sans qu'il vous en coûte, & je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE CCCCXXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 31 auguste 1775.

SIRE,

JE renvoie aujourd'hui aux pieds de V. M. votre brave & sage officier d'Étallonde Morival, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam l'air évaporé & avanta-

geux de nos prétendus marquis Français. Sa conduite, & ſon application continuelle à l'étude de la tactique & à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches & dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de La Barre, à un ſupplice que les Buſiris n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces Buſiris d'Abbeville il trouve en vous un Solon. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur; & c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange & ſi fréquent avec notre légéreté; on ceſſera de dire : *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage & qui veut le bien. C'eſt ce que V. M. remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes & de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de loix, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce

qu'on appelle *le droit canon*, & ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos loix ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville de Paris, un aſſemblage de palais & de mazures, de magnificence & de misères, de beautés admirables & de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

V. M. daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je ſuis obligé de vous dire que pluſieurs de ces enfans qu'on baptiſe de mon nom, ne ſont pas de moi. Je ſais que vous avez une édition de Lauſanne en quarante-deux volumes, entrepriſe par deux magiſtrats & deux prêtres qui ne m'ont jamais conſulté. Si par haſard le vingt-troiſième volume tombait ſous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de Vertamon. On n'eſt pas obligé d'avoir autant de goût à Lauſanne qu'à Potsdam.

Ce qui eſt de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enſeveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là ſe ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la poſtérité avec un ſi lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, ils

ont défiguré vos lettres & les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio, rongé des rats & des vers comme un père de l'Égliſe.

V. M. verra donc mes éternelles querelles avec les Larcher, & frère Nonotte, & frère Fréron, & frère Paulian, ces illuſtres ex-jéſuites. Ces belles diſputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations & l'hiſtorien de ſa patrie. Les jéſuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France & d'Eſpagne les puniſſaient. C'étaient des ſoldats diſperſés après leur défaite, qui volaient un pauvre paſſant pour avoir de quoi vivre.

Les jéſuites devaient me perſécuter en conſcience ; car, avant qu'on les chaſsât de France & d'Eſpagne, je les avais chaſſés de mon voiſinage. Ils s'étaient emparés, ſur la frontière de Berne, du bien de ſept gentilshommes, nommés meſſieurs de Craſſi, tous frères, tous au ſervice du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de conſigner l'argent néceſſaire pour les faire rentrer dans leur terre uſurpée par les jéſuites. S. Ignace ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps Fréron refait la Henriade avec La Beaumelle. Paulian écrit contre l'empereur Julien & contre moi. Nonotte m'accuſe en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le

grand Conſtantin ait autrefois aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſon fils & ſa femme. J'ai eu la faibleſſe de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la ſottiſe de réimprimer ces pauvretés dont perſonne ne ſe ſoucie.

Je prie V. M. de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciſeaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conſervait celles qui pouvaient l'amuſer, & réduiſait ainſi trente volumes à un ou deux; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de Poelnitz mort; il écrivait auſſi. C'eſt par-là qu'il faut que nous finiſſions tous, les Fréron, les Nonotte & moi. Il n'en reſtera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui ſe ſauveront du néant, comme, par exemple, un Guſtave-Adolphe, & un autre très-ſupérieur, à mon avis, dont je baiſe de loin les mains victorieuſes, qui ont écrit des choſes ſi ingénieuſes & ſi utiles, qui protègent l'innocence, & qui répandent les bienfaits.

LETTRE CCCCXXXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 ſeptembre 1775.

JE vous ſuis très-obligé du plaiſir que vous m'avez fait en mon voyage de Siléſie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, & qu'on s'inſtruit en s'amuſant avec vous. Voltaire & moi nous avons fait tout le tour de la Siléſie, & nous ſommes revenus enſemble.

Quant à Le Kain:

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaiſir je reconnais
La force, la nobleſſe & l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il ſait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer ſes alarmes:
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur;
Et mes yeux ſe fondent en larmes.
Ah! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle & rien ne touche:
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Eſt-on fait pour être impaſſible?
J'exiſte par le ſentiment,
Et j'aime à ſentir vivement
Que mon cœur eſt encor ſenſible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaiſir que m'ont fait les repréſentations de vos tragédies. Le

Kain a ſans doute aidé dans le récit & dans l'action; mais quand même un moins bon acteur les eût repréſentées, le fond l'aurait emporté ſur la déclamation. Je pourrais ſervir de ſouffleur à vos pièces: il y en a beaucoup que je ſais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde, ce métier ſera ma dernière reſſource. Il eſt bon d'avoir plus d'une corde à ſon arc.

Je ne ſuis pas au fait de la cour de Verſailles, & je ne ſais qu'en gros ce qui s'y paſſe. Je ne connais ni les Turgot, ni les Mallesherbe: s'ils ſont de vrais philoſophes, ils ſont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni paſſion dans les affaires; la ſeule qui ſoit permiſe, eſt celle du bien public. Voilà comme penſait Marc-Aurèle, & comme doit penſer tout ſouverain qui veut remplir ſon devoir.

Pour votre jeune roi, il eſt ballotté par une mer bien orageuſe; il lui faut de la force & du génie pour ſe faire un ſyſtême raiſonné, & pour le ſoutenir. Maurepas eſt chargé d'années; il aura bientôt un ſucceſſeur, & il faudra voir alors ſur qui le choix du monarque tombera, & ſi le vieux proverbe ſe dément: *Dis-moi qui tu hantes, & je dirai qui tu es.*

Je viens de voir en Siléſie un monſieur de Laval-Montmorency & un Clermont Gallerande qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on penſait à rétablir

l'édit de Nantes ſi long-temps ſupprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'Argenſon-la-Paix, qui s'exprimait en proverbes triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'eſt pas une négociation, & il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété. Vous ne voudriez pas ſans doute que j'affectaſſe l'air empeſé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns ſont les bourreaux des La Barre, les autres font des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connaiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvaient les beaux-arts du temps de François I. On les aime, on les recherche; des étrangers les tranſplantent chez nous: mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, naît un bien-être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne fauraient proſpérer. Les muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe. Il faut avoir de quoi vivre pour s'inſtruire & penſer librement. Auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur

Sparte

Sparte en fait de connaiſſances & de beaux-arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant Grecs que Romains & Français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliſeront chez eux les chef-d'œuvres des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naiſſance; mais qu'a pu faire un être tracaſſé les deux tiers de ſa courſe par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont cauſés, & né avec des talens trop médiocres pour d'auſſi grandes entrepriſes. La philoſophie nous vient d'Épicure; Gaſſendi, Newton & Locke l'ont rectifiée; je me fais honneur d'être leur diſciple, mais pas davantage.

C'eſt vous qui deſſillant les yeux de l'univers,
Rempliſſez dignement cette vaſte carrière,
Soit en proſe, ou ſoit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur:
La Raiſon dans vos mains a confié ſon foudre;
Vous avez réduit en poudre
Et le Fanatiſme & l'Erreur.

C'eſt à Bayle, votre précurſeur, & à vous, ſans doute, que la gloire eſt due de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. Mais diſons la vérité: elle n'eſt pas complète, les dévots

ont leur parti, & jamais on ne l'achevera que par une force majeure; c'eſt du gouvernement que doit partir la ſentence qui écraſera l'*Infame*. Des miniſtres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du ſouverain s'y joigne. Sans doute cela ſe fera avec le temps; mais ni vous, ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce moment tant déſiré.

J'attends ici d'Étallonde. Vous aurez à préſent reçu mes réponſes, & je le crois en chemin. Je ferai pour lui, ou pour vous, ce qui dépendra de moi. C'eſt un martyr de la ſuperſtition, qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis, j'en crois Le Kain; je veux, j'eſpère, je déſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible. Vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. J'ai honte de vous envoyer des vers; c'eſt jeter une goutte d'eau bourbeuſe dans une claire fontaine. Mais j'effacerai mes ſoléciſmes en feſant du bien à *divus Etallundus* martyr de la philoſophie.

LETTRE CCCCXXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 ſeptembre 1775.

LA meilleure recommandation de Morival ſera s'il m'apprend qu'il a laiſſé le patriarche de Ferney en parfaite ſanté. Morival ſera longuement interrogé ſur ce ſujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreſſans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, & tout ce qu'il ſait du philoſophe chez lequel il a paſſé dix-huit mois; temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival.

Enſuite je viendrai à ſa propre hiſtoire, dont je ne ſais que ce qui ſe trouve dans un mémoire de Loiſeau. Il eſt vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquiſition de Rome aurait été moins ſévère; mais les hommes ſe croient tout permis, quand ils penſent combattre pour la gloire de Dieu: ils ſouillent les autels d'un être bienfeſant du ſang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuſer, c'eſt dans l'efferveſcence de quelque nouveau fanatiſme: mais ces fureurs deviennent plus atroces en-

core, quand elles se commettent de sang-froid, & dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le dix-huitième siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature & de l'humanité. Morival est heureux d'être échappé des griffes de ces antropophages sacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monstres d'Abbeville. Un roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les loix de la France & de la Tauride soient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du saint nom de la religion catholique, apostolique & romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adressant au seizième des Louis, lui dit :

» Sire, vous êtes le seul roi dans l'univers » qui portiez le titre de très-chrétien ; le glaive » dont Dieu arma votre bras, vous est donné » pour défendre l'Eglise. La religion est outragée, elle réclame votre assistance. Il faut » que le sang du coupable soit versé en expiation de l'offense, & pour le premier & le » plus ancien royaume du monde «.

Je vous assure, quand même tous les encyclopédistes se trouveraient présens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains

des prêtres la victime que ces barbares auraient résolu d'immoler.

Si d'aussi horribles scandales se commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui se porte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, & les autres le blâme; je crois qu'il en est de même par-tout: l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été subjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, & par la superstition: ces conquérans ont tous promulgué des loix; ce qui a fait un cahos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire & réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens usages sans savoir les apprécier, & qui croit qu'y toucher & bouleverser le royaume c'est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensilvanie tel qu'il est établi à présent: il n'existe que depuis un siècle; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée, & vous ne le reconnaîtrez plus; tant l'instabilité est une des loix permanentes de cet univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage, il aura le même sort. Ces philo-

ſophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur? N'en ont-ils pas débité auſſi? Témoin les formes ſubſtantielles d'Ariſtote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Deſcartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont Jean-Jacques a régalé l'Europe? Si cependant on peut compter parmi les philoſophes celui qui a bouleverſé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'Émile.

Il réſulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions & les peines qu'on ſe donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce ſoit.

Mais je me ſuis abandonné au flux de ma plume : j'ai la *logodiarrhée*, & je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choſes que vous ſavez mieux que moi. Je n'ai qu'une ſeule excuſe : c'eſt que, ſi on ne devait vous écrire que des choſes que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez ſavoir de quoi nous nous ſommes entretenus en voyageant en Siléſie : vous ſaurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & que lorſque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'eſt ainſi que je me ſuis occupé en route, en m'écriant par fois : Que béni ſoit cet heu-

reux génie, qui, préſent ou abſent, me cauſe toujours un égal plaiſir !

Il y a long-temps que j'ai lu & relu vos Œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été néceſſaires dans les temps qu'elles ont été écrites ; mais les Desfontaine, les Fréron, les Paulian, les La Beaumelle, n'empêcheront jamais que la Henriade, Œdipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le comte de Foix, Oreſte, Mahomet, n'aillent grandement à la poſtérité ; & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages claſſiques, dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature. C'eſt une vérité dont tous les connaiſſeurs conviennent, & non pas un compliment que je vous fais. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 22 octobre 1775.

LA goutte m'a tenu lié & garrotté pendant quatre ſemaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, &, par ſurcroît de faveur, au coude. A préſent la fièvre & les douleurs ont ceſſé, & je ne ſouffre plus que d'un grand épuiſement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes ; mais euſſent-elles été du

grand Demiourgos, je n'aurais pu même dicter la réponse. J'ai lié connaissance avec Apollon, dieu de la médecine ; mais Apollon, dieu du Parnasse, si jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'est un enfant arraché aux griffes de l'*Infame*, & aux flammes de l'inquisition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à son généreux défenseur, au sage du Mont-Jura, qui fait rougir les Velches de leurs loix & de leurs procédures barbares. D'Étallonde assure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les Vierges de l'Évangile. Puisse-t-elle durer toujours, & puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation. Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces & de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique, en vous assurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXL.

Du Roi.

Ce 24 octobre 1775.

CEs jours passés le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique de la Henriade dont la Beaumelle & Fréron sont les auteurs. J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui respirent plutôt l'amour de nuire que celui de la justice & de l'impartialité. Je croyais que ces Zoïles avaient épuisé tout leur venin dans ces notes : mais quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai des moitiés de chants de leur composition, qu'ils prétendaient inférer dans ce poëme ! Ces vers d'un style sec & décharné ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi qui suis bien loin de posséder les connaissances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur versification est détestable. La bêtise, la basse jalousie & la méchanceté de ces insectes du Parnasse me firent imaginer la fable que voici :

Un beau jour certain âne en paissant dans les bois
Entendit préluder la tendre Philomèle,
Qui célébrait l'amour dans la saison nouvelle ;
Admirateur jaloux des charmes de sa voix,
L'âne ose imaginer de l'emporter sur elle ;
Sa voix rauque aussi-tôt se prépare à chanter ;
(Tout jusqu'à l'âne même incline à se flatter,)

Mais comment réuſſit ſon déſir téméraire ?
Tout s'envola d'abord quand il ſe mit à braire...
Petits auteurs, apprenez tous
A demeurer dans votre ſphère,
Ou l'on ſe moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de meſſieurs vos critiques ; ils contiennent cependant quelques vérités qui pourraient leur faire rabattre de leur amour-propre exceſſif ; mais laiſſons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex dont on vient de vous revêtir, & ſur l'érection en marquiſat de votre terre de Ferney. A force de mérite vous forcez votre patrie à vous témoigner ſa reconnaiſſance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, & je le prie de ſe ſouvenir quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXLI.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1775.

AUcune de vos lettres ne m'a fait autant de plaiſir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait cauſées. Il faut que le patriarche

de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, & pour honorer le dix-huitième siècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'eſpère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux ; & en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, j'eſpère que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'*eſprit* : hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas ; j'en ai ſi peu moi-même, que je ſerais bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuſer, que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double : delà je me conſidère comme un être unique. Je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, & qui penſe ; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement : je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cauſe de l'un & l'autre de ces phénomènes. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés ; les connaiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans

les nerfs qui en ſont les meſſagers. Ces impreſſions, que nous appellons *mémoire*, nous fourniſſent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le ſang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occaſionne l'imagination. Selon que ce mouvement eſt vif & facile, les penſées ſe ſuccèdent rapidement; ſi le mouvement eſt lent & embarraſſé, les penſées ne viennent que de loin en loin. Le ſommeil confirme cette opinion : quand il eſt parfait, le ſang circule ſi doucement, que les idées ſont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement ſe détendent, & l'ame demeure comme anéantie. Si le ſang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverſe les idées; ſi quelque légère obſtruction ſe forme dans les nerfs du cerveau, elle occaſionne la folie; ſi une goutte d'eau ſe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enſuit; ſi enfin une goutte de ſang extravaſé preſſe le cerveau & les nerfs de l'entendement, voilà la cauſe de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine *l'ame* plutôt en médecin qu'en métaphyſicien. Je m'en tiens à ces vraiſemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiſſante, de votre beau génie, ſans m'embarraſſer ſi ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou ſi

Dieu vous inſpire toutes vos penſées, ou ſi vous êtes une horloge dont le cadran montre Henri IV, tandis que votre carrillon ſonne la Henriade.

Qu'un autre ſe faſſe un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, & je bénis l'Être des êtres, de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps : je ſors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je ſuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival, & de m'entretenir longuement ſur votre ſujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils ſouffrent pour la vérité, & les autres n'ont été que les victimes de l'erreur & de la ſuperſtition. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles. Le plus célèbre ſerait de confondre & de cauſer des remords à ſes juges iniques qui l'ont condamné à ſubir une mort affreuſe.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de Saint-Germain. Ce brave officier m'eſt connu de long-temps ; il ne ſe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher

Voltaire ; on m'assure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex ; que vous réduisez toutes les taxes sous un seul titre ; & que l'exemple que vous donnerez de cette simplification sera introduit dans toute la France. Les bons esprits sont propres à tous les emplois. Un raisonnement juste, des idées nettes, & un peu de travail, servent également d'instrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances & pour le commerce.

Il sera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la Henriade, l'Œdipe, & tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de Newton, l'auteur de l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'Arioste, aura encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop Homère, mais Virgile n'était que poëte. Racine n'écrivait pas bien en prose ; Milton n'avait été que l'esclave du tyran de sa patrie : il n'y a que vous seul qui ayez réuni tant de genres si différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière : elle vous devra son goût, sa raison, & les laboureurs leur conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le solitaire de Sans-Souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu. *Vale.*

LETTRE CCCCXLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 décembre 1775.

JE vous ai mille obligations de la ſemence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correſpondance roulerait ſur l'art de Triptolème, & qu'il s'agirait entre nous deux, de qui cultiverait le mieux ſon champ? C'eſt cependant le premier des arts, & ſans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtiſans, ni poëtes, ni philoſophes. Il n'y a de vraies richeſſes que celles que la terre produit. Améliorer ſes terres, défricher des champs incultes, ſaigner des marais, c'eſt faire des conquêtes ſur la Barbarie, & procurer de la ſubſiſtance à des colons qui, ſe trouvant en état de ſe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'eſpèce, & augmentent le nombre des citoyens laborieux.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais; ce qui réuſſit très-bien, & a fait augmenter nos beſtiaux d'un tiers. Leur charrue & leur ſemoir n'ont pas eu le même ſuccès: la charrue, parce qu'en partie nos terres ſont trop légères; le ſemoir, parce qu'il eſt trop cher pour le peuple & pour les payſans.

En revanche nous ſommes parvenus à cul-

tiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conſerve toutes ſes propriétés & ne diffère point, pour l'uſage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de ſoie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce ſont-là les hochets de ma vieilleſſe, & les plaiſirs qu'un eſprit, dont l'imagination eſt éteinte, peut goûter encore. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche eſt toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, & mes jambes, ſur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le ſuive. C'eſt une diſpoſition d'arrière-garde, à laquelle Feuquières & M. de St-Germain donneraient leur approbation.

J'eſpère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre ſanté, qui certainement ne m'eſt pas indifférente, & que vous vous ſouviendrez quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCXLIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 décembre 1775.

SIRE,

IL n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philoſophe que vous. Il faut que vous ſoyiez comme celui qui diſait : *Non, la goutte n'eſt point un mal.* Vos réflexions ſur cette machine qui a, je ne ſais comment, la faculté d'éternuer par le nez & de penſer par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec & en hébreu ont jamais dit ſur cette matière.

V. M. eſt actuellement dans le cas de Xénophon, qui s'occupait de l'agriculture dans le loiſir de la paix. Mais ce n'eſt pas après une retraite de dix mille, c'eſt après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre ſablonnière du Brandebourg d'auſſi riches moiſſons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos ſoins rendront la Marche & la nouvelle Marche & la Poméranie plus fertiles que le pays de Salomon, qu'on appella ſi mal-à-propos la terre-promiſe,

& qui était encore plus sablonneux que le chemin de Berlin à Sans-Souci.

V. M. est trop bonne de daigner jeter les yeux sur mes petits travaux rustiques : elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, & encore est-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me persuadant qu'une demi-apoplexie n'est qu'une bagatelle : je ne savais pas que V. M. eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, & vous triomphez enfin de la goutte qui est plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine pensante : je serai assez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres assez scientifiques, assez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. Paw sur ses Chinois, ses Égyptiens & ses Indiens.

La barbare aventure du général Lalli, le désastre & les fripponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire instruire de bien des choses concernant l'Inde & les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de Brama. Notre chûte des anges qui a produit le diable ; & le diable qui a produit la damnation du genre humain, & la mort de Dieu pour une pomme,

ne ſont qu'une miſérable & froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'oſe aſſurer que V. M. trouvera la choſe démontrée.

Je ne connais point M. Paw. Mes lettres ſont d'un petit bénédictin tout différent de M. Pernetti. Je trouve ce M. Paw un très-habile homme, plein d'eſprit & d'imagination : un peu ſyſtématique à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuſer & s'inſtruire.

J'eſpère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de S. Benoît à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'Ammien-Marcellin, avec des notes inſtructives : comme cet Ammien-Marcellin était contemporain du grand Julien, que nos miſérables prêtres n'oſent plus appeller *apoſtat*, ſouffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, ſelon moi, pour être en tout très-ſupérieur à ce Julien, que de faire à peu-près ce qu'il fit, & que je n'oſe pas dire.

Cette liberté eſt de ſupplier V. M. d'ordonner qu'on m'envoie par les Michelet & Gérard un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce Julien m'eſt précieux, mais vos bontés me le ſont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne ſont plus enflés du tout.

LETTRE CCCCXLIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 17 janvier 1776.

SIRE,

IL y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, & il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis dans sa retraite, & fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la prose; il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choses dont il est parlé dans ces frag-

mens ſont très-vraies & très-ſingulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuſer l'aigle. S'il ſe trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup-d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, & pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour ſe mettre ſous la protection de ſon aigle, auquel il reſta attaché bien reſpectueuſement & bien tendrement juſqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par haſard ſa majeſté l'aigle pouvait s'amuſer de ces chiffons, ſon vieux vaſſal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poſte, dès qu'il ſera imprimé.

LETTRE CCCCXLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 février 1776.

LA fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du roſſignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, ſi par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'eſt pas Protée qui veut.

Dans la Fable, jadis en la Grèce inventée,
Nous admirons sur-tout le grand art de Protée,
Qui toujours à propos sachant se transformer,
A tous les cas divers pouvait se conformer;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet, il n'y a point de mutation dont vous ne soyez susceptible; & pour vous rendre entièrement universel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage sur la tactique. Je l'attends incessamment comme devant éclore de votre universalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, & j'espère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra sans doute des découvertes & des combinaisons curieuses.

Je viens d'essuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle saison vienne à mon secours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, soulagera les peuples du fardeau des impôts; il réglera les corvées, & donnera l'échantillon de ce qui pourra servir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme Boileau, Épître à Louis XIV: *J'admire, & je me tais. Vale.*

LETTRE CCCCXLVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 11 mars 1776.

SIRE,

L'Infatigable Achille sera-t-il toujours pris par le pied? L'ingénieux & sage Horace souffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de si belles choses? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, & qui vous le dit encore. La saison où nous sommes est bien mal saine; notre printemps n'est pas celui que les Grecs ont tant chanté; nous avons cru nous autres pauvres habitans du septentrion que nous avions aussi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid & des orages. V. M. brave tout cela dès qu'elle est quitte de sa goutte: il n'en est pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, & à qui la nature n'a laissé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, & un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

Puisque V. M. m'ordonne de lui envoyer la correspondance d'un bénédictin avec M. Paw, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui grossissaient cet inu-

tile volume ; j'y laiſſe ſeulement un petit ouvrage de Maxime de Madaure, célèbre païen, ami de S. Auguſtin, célèbre chrétien. Il me ſemble que ce Maxime penſait à peu-près comme le héros de nos jours, & qu'il avait l'eſprit plus conſéquent & plus ſolide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet eſt un peu gros pour partir par la poſte, mais V. M. l'ordonne.

Je lui ſouhaite la ſanté & la longue vie du maréchal Keit : je lui ſouhaite un doux repos qu'il a bien mérité par ſon activité en tout genre. Je ſuis au déſeſpoir de mourir loin de lui ; j'oſe lui demander avec autant de reſpect & de tendreſſe la continuation de ſes bontés.

LETTRE CCCCXLVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 mars 1776.

IL eſt vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires groſſiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore les Vierges en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelqu'autre nation que ce ſoit, n'a imaginé une abſurdité plus atroce & plus blaſphématoire que celle de manger ſon

Dieu. C'eſt le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Être-Suprême, le comble de la folie & de la démence. Les gentils, il eſt vrai, feſaient jouer à leurs dieux des rôles aſſez ridicules, en leur prêtant toutes les paſſions & les faibleſſes humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommona-Codom*, à la bonne heure : mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Égyptiens de dévorer leur dieu Apis. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'Autocrateur de l'univers.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé Paw, les Chinois, les Indiens & les Tartares. Les nations Européanes me donnent tant d'occupations, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui ſort de votre plume ! L'abbé Paw prétend ſavoir que l'empereur Kien-Long eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, & que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait & cauſe contre Kien-Long, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de S. Ignace. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de Penn continuera de pratiquer ſes

vertus pacifiques, ou ſi, tous quakers qu'ils ſont, ils voudront défendre leur liberté & combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puiſque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cauſe de ſon obſcurité. Il eſt ſûr que ſi d'ailleurs nous ne ſurpaſſons pas les anciens en autre choſe, du moins écrit-on mieux dans ce ſiècle qu'à Rome après les douze Céſars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épiſodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fuſſent-ils même empereurs de la Chine: mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney, dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raiſons que vous ne mouriez point, & que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, & ceux qui empoiſonnent les ames du venin de la ſuperſtition. Ce ſont les

vœux d'un pauvre goutteux qui ſe réjouit de ſa convaleſcence, jouiſſant par-là du plaiſir de vous admirer encore. *Vale.*

LETTRE CCCCXLVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 30 mars 1776.

SIRE,

SI votre camarade l'empereur Kien-Long eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. V. M. ſait aſſez combien j'aime & révère les rois qui font des vers; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que Kien-Long, & à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chef-d'œuvres d'éloquence, car ce ſont des chef-d'œuvres de raiſon & de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes: c'était un combat d'eſprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enrégiſtrer & de remontrer, que

vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de S. Louis, & de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montluc, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de *régale*. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent souvent enregistrés ; on ne savait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances sur les finances furent faites sous François I pour une grille d'argent massif, qui entourait le tombeau de S. Martin. Ce saint n'ayant nullement besoin de sa grille, & François I ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, & dont le prix devait être remboursé sur les domaines de la couronne. Le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, & qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de Fronde à craindre sous Louis XVI ; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules

des jésuites, des jansénistes & des convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglais ; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, & de l'espérance. V. M. a bien raison de me dire que les Anglais ne sont pas aussi heureux que nous ; ils se sont lassés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers se battent ; mais ils donneront de l'argent, & on se battra pour eux. Je ne suis pas grand politique, V. M. le sait bien ; mais je doute beaucoup que le ministère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais se ruinent aujourd'hui : chacun son tour.

Pour vous, Sire, vous bâtissez des villes & des villages ; vous encouragez tous les arts, & vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'espère qu'elle fera sa paix avec V. M., comme ont fait tant d'autres puissances.

Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. Paw, que l'empereur Kien-Long ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le père Amiot avait traduit son poëme ; on aime toujours son traducteur, & je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserais demander une grâce à V. M. ; c'est de daigner me dire, lequel est le plus vieux de milord maréchal ou de moi ; je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, & je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent-douzième.

LETTRE CCCCXLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 avril 1776.

J'Ai lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien-voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote sur Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Paw est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées ; il croit n'avoir aucune dispute avec vous, pour le fond des choses : il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances ; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les loix y sont équitables : mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces loix & cette morale les hommes sont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres & à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfans,

c'eſt la fripponnerie invétérée dans ce peuple, ce ſont les ſupplices plus atroces que ceux dont on ne ſe ſert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney ſuit l'exemple de Tacite? Ce Romain pour animer ſes compatriotes à la vertu, leur propoſait pour modèle de candeur & de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de perſonne. De même M. de Voltaire ſe tue de dire à ſes Velches : Apprenez des Chinois à récompenſer les actions vertueuſes; encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleuſe, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moiſſons : faites de vos encyclopédiſtes des mandarins, & vous ſerez bien gouvernés. Si les loix ſont uniformes & les mêmes dans tout le vaſte empire de la Chine, ô Velches! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume, vos loix changent à chaque poſte, & qu'on ne ſait jamais par quelle coutume on eſt jugé ?

L'abbé me répond que vous faites fort bien; mais il prétend que la Chine n'eſt ni ſi heureuſe, ni ſi ſage que vous le ſoutenez, & qu'elle eſt rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on ſe plaint dans notre Occident.

Il me ſemble donc que votre diſpute ſe réduit à ceci : Eſt-il permis d'employer des menſonges

officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra ſoutenir le pour & le contre, & ſur cette queſtion les avis ne ſe réuniront jamais.

Pour moi, pauvre Achille, ſi tant y a, je ne ſuis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'eſt promenée ſucceſſivement dans tout mon corps, & m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui eſt demeurée hors d'atteinte. A préſent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'eſpère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine ſoit détruite par le temps qui abſorbe tout. Mes fondemens ſont déjà ſapés; je défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelqu'aſſaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarraſſe guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques ſuccès contre l'*Infame*, qu'il éclaire encore la littérature, la raiſon, les finances, &c. &c. Cela me ſuffit, & j'eſpère qu'il n'oubliera pas l'ex-jéſuite de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin Chinois étant arrivé à La Haye, elle avait eu la curioſité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il paſſait pour être fort ignorant & pour avoir peu d'eſprit. L'abbé Paw triomphe

de

de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, & qu'il faut néceſſairement, ſelon les loix éternelles de la nature, que ſur une population de cent ſoixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes & d'imbécilles; & que la mauvaiſe étoile de la Chine a voulu que préciſément un être de cette eſpèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas aſſez réfuté, je vous abandonne le reſte.

LETTRE CCCCL.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 avril 1776.

L'Abbé Paw marque une foi ſincère pour toutes les relations des jéſuites de la Chine de la mort de l'empereur Kien-Long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort, ni vivant. La curioſité s'affaiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. Walpole diſait: *J'abandonne l'Europe à mon frère, & ne me réſerve que l'Angleterre.* Moi, je me contente de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, & de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'empereur Kien-Long. J'ai lu un placet,

ou plutôt un remerciement du pays de Gex, adreſſé à ce monarque ; & dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au-lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement eſt compoſé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines ſe cache moins dans les délibérations des grands corps que dans les réſolutions priſes entre peu de perſonnes.

Si notre eſpèce n'abuſait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure inſtitution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des repréſentations aux ſouverains ſur les injuſtices qu'ils feraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie penſe au bien du royaume. M. Turgot a même trouvé dans les papiers de ſes prédéceſſeurs les ſommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conſeillers de ſon parlement, afin de leur faire enregiſtrer, ſans oppoſition, je ne ſais quels édits. . . . . .

Comme vos Français ſont poſſédés de la manie anglicane, ils ont imité, en ſe laiſſant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges ! mais des gens de juſtice ! mais ceux qui ſe diſent les tuteurs des rois !. . . . . .

Pour nous autres Obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmillière pour le parc de Verſailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons & végétons dans le ſilence. Ma voiſine la fourmi (le bon milord Maréchal dont vous me demandez des nouvelles) a préſentement quatre-vingt-ſix ans paſſés : il lit l'ouvrage du P. Sanchez, *De Matrimonio*, pour s'amuſer, & il ſe plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracaſſent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de ſa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jéſuite de Sans-Souci eſt toujours occupé à recouvrer ſes forces qui ne reviennent que lentement. Il a reçu des remarques ſur la Bible, un ouvrage de morale, & un autre ſur les loix : il ſoupçonne d'où ce préſent peut lui venir. Ce ne ſera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné : & les remerciemens s'enſuivront comme de raiſon.

J'implore tous mes ſaints, Ignace, Xavier, Lainez, &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs ſaintes prières prolongent ſes jours, afin qu'il conſomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le

pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jéſuite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 mai 1776.

SIRE,

VOus allez être étonné en jetant les yeux ſur la petite brochure que j'envoie à V. M.: devineriez-vous qu'elle eſt de M. le landgrave de Heſſe ? Son génie s'eſt déployé depuis qu'il eſt devenu votre neveu, & qu'il a lu vos ouvrages. Je ne ſais pas poſitivement s'il avoue ce petit livre ; mais je ſais certainement qu'il eſt de lui ; c'eſt un tableau qu'on reconnaîtra aiſément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau ſiècle, vous avez formé des hommes & des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la poſtérité !

Nous avons grand beſoin que V. M. philoſophique règne long-temps ; nous avions chez les Velches deux miniſtres philoſophes, les voilà tous deux à la fois exclus du miniſtère ; & qui ſait ſi les ſcènes des La Barre & des d'Étallonde ne ſe renouvelleront pas dans notre malheureux pays ? La raiſon commence à ſe

faire un parti si nombreux, que ses ennemis se mettent sous les armes, & on sait combien ces armes sont dangereuses. Il faudra que cette malheureuse raison vienne se réfugier dans vos États avec ses disciples, comme les protestans vinrent chercher un asyle chez le roi votre grand-père. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu cette raison que persécutée ; je la laisserai sans doute dans le même état ; mais je me consolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

Mais quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Je me mets aux pieds de l'Alcide & de l'Aristide de nos jours.

LETTRE CCCCLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 juin 1776.

JE reviens après avoir visité mes demi-sauvages de la Prusse : & pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Je vous remercie du *Catéchisme des Souverains*, production que je n'attendais pas de la plume de M. le landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son édu-

cation. S'il était sorti de mon école, il ne se ferait point fait catholique, & il n'aurait pas vendu ses sujets aux Anglais, comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'assimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide est l'unique cause de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres Hessois qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres Français. Je ne m'en étonne point. Je me représente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il sera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la besogne en France ; épié, séduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il est donc tout simple qu'un jeune monarque sans expérience, se soit laissé entraîner par le torrent des intrigues & des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'asyle, ou le dernier retranchement de la superstition. Il y a trop de connaissances & trop d'esprit en France pour que la barbarie superstitieuse du clergé puisse commettre désormais des atrocités, dont les temps passés fourmillent d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire,

a écrasé sous ses pieds l'hydre du fanatisme.

La raison se développe journellement dans notre Europe ; les pays les plus stupides en ressentent les secousses. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres États rougissent des bêtises où l'erreur a entraîné leurs pères : l'Autriche, la Westphalie, tous, jusqu'à la Bavière, tâchent d'attirer sur eux quelques rayons de lumière. C'est vous, ce sont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les esprits. L'hélépole de la bonne plaisanterie a ruiné les remparts de la superstition que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre.

Jouissez de votre triomphe ; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, & que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 7 septembre 1776.

ON me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, & les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière, puisqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles.

J'ai été malade, il est vrai, l'hiver passé ; mais depuis ma convalescence je me porte à

peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop long-temps, & qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler, je pourrais peut-être faire le saut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. Louis XIV & Louis XV lassèrent la patience des Français : il y a trente-six ans que je suis en place ; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilège de vivre, & que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, & plus le corps devient délicat & faible. Mon métier veut du travail & de l'action ; il faut que mon corps & mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je ne prescris cette méthode à personne, & me contente de la suivre.

Enfin j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand-duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue & l'ennui d'un long voyage, & pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content ; nous le savons de retour à Pétersbourg, en parfaite santé. Sa promise y sera le 12 de ce mois ; & après quelques simagrées en l'honneur de S. Nicolas, les noces se célébreront.

Grimm a passé ici pendant le séjour du grand-duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété. Ensuite, après avoir supputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entiérement remis. Nous avons de mauvaises gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles assurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de Cluni. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéresse peu à ce dernier, & beaucoup au sort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Silésie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, & rebâti quelques villes brûlées. Il s'est présenté à Breslaw un M. de Ferière, ingénieur du cabinet ; il prétend vous connaître : il sait sans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alsace, il a servi en Corse, actuellement il est à la suite de M. de Breteuil, à Vienne. Vous l'aurez vu, & peut-être oublié ; car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles faisaient autrefois des pélerinages à Jérusalem ou à Lorette ; à présent quiconque se croit de l'esprit va à Ferney, pour dire en revenant chez soi : *Je l'ai vu.*

Jouissez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de Cluni, ou intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira ;

mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il eſt un vieillard qui vous a poſſédé autrefois, & qui vous regrettera toujours. *Vale.*

LETTRE CCCCLIV.

Du Roi.

Ce 22 octobre 1776.

VOici près de deux mois qu'aucune goutte de roſée du ciel de Ferney n'eſt tombée ſur le rivage de La Baltique : les ſoi-diſantes muſes & les habitans de notre Parnaſſe ſablonneux deſsèchent à vue-d'œil, & ils ſeraient déjà diaphanes ſi certain commentaire ſur je ne ſais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'eſt à cet ouvrage qu'ils doivent l'exiſtence & la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il fallait entendre l'Égypte ; & par l'Égypte, Nazareth. Cet éclat de rire s'eſt porté par l'écho depuis le Mansfeld juſqu'à Mémel : il a diſſipé les humeurs noires, & rapporté la joie dans nos contrées.

Que le Ciel béniſſe le plaiſant commentateur de ce profond ouvrage ! Je le crois auſſi habile à expliquer les traités entre les nations que les viſions hébraïques ; & peut-être que ſi les Français & les Anglais ſe fuſſent ſervis de lui pour régler leurs anciens démêlés ſur le Canada, qu'il les aurait accordés. On ſe ſerait

épargné la dernière guerre, ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire : ceux qu'il fera à préſent ſeront plus gais. Il ſe propoſe de démontrer que quatre-vingts ans & vingt ſont la même choſe, & cela par l'exemple de perſonnes qui ne vieilliſſent point, & dont l'hiver des ans reſſemble au printemps de leur jeuneſſe.

Vos Velches ſe préparent à faire la guerre ſur mer à je ne ſais qui ; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniſſe. Voilà comme la chaîne des événemens lie enſemble différens objets. Il fallait que les Portugais fiſſent les impertinens dans le Paraguay, pour que dom Carlos ſe mît en colère ; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conſéquent Louis XVI à ſe fâcher & à faire raccommoder ſa flotte ; & que pour avoir du bois & des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez auſſi commenté du temps de madame du Châtelet, ſans adopter cependant tous les brillans écarts de Leibnitz.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, ſelon votre bon plaiſir ; mais faites-moi au moins ſavoir quelques nouvelles de la ſanté du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie ſur ſon compte ; je me flatte que le quart-d'heure

de Rabelais ſonnera pour nous deux la même minute, & que nous pourrons aller métapyſiquer enſemble là-bas ; ou du moins je n'aurai pas le chagrin de lui ſurvivre & d'apprendre ſa perte qui en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux : ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'Apollon, des Grâces qui ne vous quittent jamais, & des Muſes qui veillent autour de vous.

LETTRE CCCCLV.

De M. de Voltaire.

Ce 8 novembre 1776.

SIRE,

VOus m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eſt vrai. C'eſt au philoſophe d'Alembert à remercier en vers V. M. philoſophique (*a*). Hélas ! ce ne ſont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raiſon ; c'eſt que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle Épître :

Et la pourpre & la bure éprouvent le malheur ;
L'un pleure ſur le trône, & l'autre en ſa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière,

(*a*) Voyez l'Épître à M. d'Alembert, ci-devant tome VII, page 143.

attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer ; meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la Mer-Baltique ; ils perſécutent les gens ſourdement & cruellement ; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tannière, & le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame ; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière ; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années ; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice ! Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire ! comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes ! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude & du fond de ma misère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. M. le duc de Wirtemberg régnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelqu'argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête ; il ne me paie point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir V. M. pour caution.

Sérieuſement parlant, je ne ſais pas où j'irai mourir. Je ſuis un petit Job ratatiné ſur mon fumier de Suiſſe ; & la différence de Job à moi, c'eſt que Job guérit, & finit par être heureux. Autant en arriva au bon-homme Tobie, égaré comme moi dans un canton Suiſſe du pays des Mèdes ; & le plaiſant de l'affaire eſt, qu'il eſt dit dans la ſainte Écriture que ſes petits-enfans l'enterrèrent avec alégreſſe ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne ſucceſſion.

Pardonnez-moi, Sire, ſi étant devenu preſqu'aveugle comme Tobie, & miſérable comme Job, je n'ai pas eu l'eſprit aſſez libre pour oſer vous écrire une lettre inutile.

Il eſt venu dans ma cabane un jeune baron ou comte Saxon, qui s'appelle, je crois, Geſdorf. Il eſt très-aimable, plein d'eſprit & de grâces, poli, circonſpect. On dit que V. M. a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuſer. Il y paraît ; c'eſt Achille qui élève Phénix, au-lieu qu'autrefois Phénix fut le précepteur d'Achille.

Je me mets aux pieds de V. M., *de profundis*.

LETTRE CCCCLVI.

Du Roi.

Ce 25 novembre 1776.

J'Ai été affligé de votre lettre, & je ne saurais deviner les sujets de chagrin que vous avez. Les gazettes sont muettes ; les lettres de Genève & de la Suisse n'ont fait aucune mention de votre personne ; de sorte que je devine en gros que l'*Infame*, plus infame que jamais, s'acharne à persécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lausanne, Neuchâtel dans le voisinage, qui sont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il est sûr que la jurisdiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusques-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de Plutus se serait-elle liguée avec les charlatans de la Messe pour vous susciter des affaires ? Je n'en sais rien ; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Wirtemberg pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir

avertir que je ne ſuis pas trop bien en cour chez ſon alteſſe ſéréniſſime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il eſt ſingulier que ma deſtinée ait voulu me rendre le conſolateur des philoſophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour ſoulager la douleur de d'Alembert (*a*). Je vous en donnerais volontiers de même, ſi je connaiſſais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'Hippocrate qu'il ne faut pas ſe mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie eſt à votre ſervice : il vaudrait mieux que vous n'en euſſiez pas beſoin. En attendant je fais des vœux ſincères pour votre contentement & votre longue conſervation. *Vale.*

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de perſécuter la vieilleſſe d'un homme qui illuſtre ſa patrie, & ſert de plus grand ornement à notre ſiècle ! Quels barbares !

(*a*) Voyez leurs Correſpondances ci-après, tomes XVII, XVIII & XIX.

LETTRE

LETTRE CCCCLVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 décembre 1776.

SIRE,

IL n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent & qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le Marc-Aurèle de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil Épictète. V. M. daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe & implacable.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, & parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit Libanius qui répond aux Grégoire de Nazianze & aux Cyrille.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, & qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur & de mon ſilence, & l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Wirtemberg était le troiſième.

Dans le cahos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'oſais pas à mon

âge écrire à V. M.; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui instruit les rois & qui console d'Alembert, daigne aussi s'étendre pour moi. V. M. est trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Wirtemberg; c'est malheureusement dans le comté de Montbéliard qu'est ma dette, & cette principauté de Montbéliard ressortit au parlement de Besançon, ce sont des affaires qui ne finissent point; & moi je vais bientôt finir. M. le duc de Wirtemberg me donne aujourd'hui sa parole de me satisfaire dans le courant de l'année prochaine; sa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui se ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, & que j'attende le paiement de M. le duc de Wirtemberg, ou la mort qui paie tout.

Je mets mes misères aux pieds de V. M. puisqu'elle daigne me l'ordonner. La postérité rira si elle sait jamais qu'un chétif Parisien a conté ses affaires à Fréderic-le-Grand, & que Fréderic-le-Grand a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre assez curieux sur la littérature de la Chine, sa religion & ses usages. La plus grande partie de ce livre est composée par un Chinois que les jésuites dérobèrent à ses parens dans son enfance, & qui a été élevé par eux à leur collège

de Paris : il parle français parfaitement ; mais malheureuſement c'eſt un jéſuite lui-même, & c'eſt le plus inſolent énergumène qui ſoit parmi eux, il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le ſcélérat eſt capable de bouleverſer l'Empire. Je me flatte que ſi votre écolier en poéſie, & votre très-plat écolier Kien-Long eſt inſtruit enfin de ce fanatiſme qui couve dans ſa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertiſſeurs en Occident.

Daignez conſerver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter ſon vieux corps.

LETTRE CCCCLVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 décembre 1776.

POur écrire à Voltaire il faut ſe ſervir de ſa langue : celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégaierai mes penſées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous perſécute ?
A l'envieux obſcur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offuſquent ſon état ?
Quelqu'odieux que ſoit cet indigne manège,
Les exemples en ſont nombreux ;
On a pouſſé le ſacrilège
Juſqu'au point d'inſulter les Dieux :

Ces Dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre
Ont été déchirés par des blaſphémateurs.
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs!

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers: j'ai fait écrire dans le Wirtemberg pour ſolliciter vos arrérages....

Au reſte, je crois que pour vous ſouſtraire à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution & des déſagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers, qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſaurait inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenait à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein! Un homme dont dix royaumes ſe diſputeraient à qui pourrait le compter parmi ſes citoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce ſoutenaient qu'Homère était né chez elles. Mais

quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume sur vos derniers jours ! Ces indignes procédés me mettent en colère, & je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus efficaces que le souverain mépris que j'ai pour vos persécuteurs. Mais Maurepas n'est pas dévot ; M. de Vergennes se contente d'entendre la Messe, quand il ne peut pas se dispenser d'y aller ; Necker est hérétique : de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable ? L'archevêque de Paris est connu pour ce qu'il est, & j'ignore si son mentor ex-jésuite est encore auprès de lui ; personne ne connaît le nom du confesseur du roi : le diable incarné dans la personne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête ? Enfin plus j'y pense, & moins je devine l'auteur de cette tracasserie.

Je n'ai point vu cet ouvrage sur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées aussi éloignées, qu'on est souvent bien embarrassé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant soyez sûr que le plus grand crève-cœur que vous puissiez faire à vos ennemis, c'est de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être persuadé que personne ne s'intéresse plus à la conservation du vieux patriarche de Ferney que le solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 février 1777.

IL vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Wirtemberg que s'il avait fallu recourir à mon assistance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, & je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre personne sacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis dit souvent : Comment se peut-il que ce Voltaire, qui fait l'honneur de la France & de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute ? Quel découragement pour la race future ! où sera le Français qui voudra désormais vouer ses talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands hommes qu'elle produit, & qui les punit au-lieu de les récompenser ?

Le mérite persécuté me touche, & je vole à son secours, fût-ce jusqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le sage Anaxagore. Nous philosopherons en-

ſemble ; votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par faibleſſe ou par ſtupidité retombent dans le fanatiſme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume : leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que M. d'Aranda avait ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on appaiſe ceux qu'on a offenſés ; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiſſemens des amis, & la dévotion ſtupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des antropophages.

Les philoſophes pouvaient proſpérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes ; mais les dogmes de notre *Infame* gâtent tout. Les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité. La prê-

traille venge la moindre égratignure que souffre l'orthodoxie ; l'on n'ose montrer la vérité à découvert ; & les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens soient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de surpasser tous vos prédécesseurs dans le noble héroïsme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux Boerhaave de n'avoir pas détruit la fièvre-chaude, ni l'étisie, ni le haut-mal, mais qu'il s'est borné à guérir de son temps quelques-uns de ses contemporains ; aussi peu pourra-t-on reprocher au savant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la superstition ni le fanatisme, & de n'avoir appliqué son remède qu'à ceux qui étaient guérissables.

Mon individu qui s'est mis à son régime, le bénit mille fois en lui souhaitant longue vie & prospérité, c'est dans ces sentimens que le solitaire de Sans-Souci salue le patriarche des incrédules. *Vale.*

LETTRE CCCCLX.

Du Roi,

Potsdam, ce 26 mars 1777.

DEs trois raiſons qui vous ont empêché de me répondre, la première & la ſeconde ſont une ſuite des loix de la nature, mais la troiſième eſt un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr, ſi par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des ames vertueuſes en faveur deſquelles on fait grâce à l'eſpèce. Mais quelle cruelle méchanceté de perſécuter un vieillard & de prendre plaiſir à empoiſonner les derniers jours de ſa vie ! Cela fait horreur, & me révolte de telle ſorte contre les bourreaux tonſurés qui vous perſécutent, que je les exterminerais de la face de la terre ſi j'en avais le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a eſſuyé leurs perſécutions, en a eu le cœur ſi navré, & principalement de l'inhumanité de ſes parens, qu'il a été, ces jours paſſés, attaqué d'apoplexie. On eſpère cependant qu'il s'en remettra. C'eſt un bon & honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par ſon application & le déſir qu'il a de bien faire. Je ſuis perſuadé que vous compatirez à ſa ſituation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me ſemble, un peu exagéré

les choſes. J'ai eu occaſion de me mettre au fait des revenus & des dettes de ce royaume : ſes dettes ſont énormes, les reſſources épuiſées, & les impôts multipliés d'une manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, ſerait de reſſerrer les dépenſes, & de retrancher tout le ſuperflu. C'eſt à quoi on ne parviendra jamais ; car au-lieu de dire : J'ai tant de revenu, & je puis dépenſer tant ; on dit : Il me faut tant, trouvez des reſſources.

Une forte ſaignée faite à ces faquins tonſurés pourrait procurer quelques reſſources : cependant cela ne ſuffirait pas pour éteindre en peu les dettes, & procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, & ne les ont jamais acquittées.

C'eſt ce dérangement des finances qui influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement ; il a arrêté les ſages projets de M. de Saint-Germain qui ne ſont pas même exécutés à demi ; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en poſſeſſion depuis Henri IV. Enfin, pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur, j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique & du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre & comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions & de m'empêcher de faire des folies, que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur Allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européane; je puis vous aſſurer que c'eſt un rêve-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares, & ne ſe répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduit à la poſſibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie & la Porte, & à l'envie démeſurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinoble. Ce prince eſt jeune & ambitieux; mes ſoixante-cinq ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au-lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu & de madame Deshoulières que j'ai fait imprimer à mon uſage & à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ſes ennemis: leur intention eſt de le chagriner,

il ne doit leur opposer que de l'indifférence & du mépris. Et s'il se voit obligé de se retirer en Suisse, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démasquera leur turpitude & leur scélératesse. Que la nature conserve *divus Voltarius*, & que j'aie encore longtemps la satisfaction de recevoir de ses nouvelles. *Vale.*

P. S. Vous me prendrez pour un vieux fou politique en lisant ma lettre; je ne sais comment je me suis avisé de me constituer ministre du très-chrétien roi des Velches.

LETTRE CCCCLXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, avril 1777.

QUoi, c'est donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche & de la France,
C'est ce grave législateur
De qui la sublime éloquence
Parut égal à sa valeur;
C'est ce généreux défenseur
De la raison, qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Persécute avec tant d'ardeur;
C'est ce héros mon protecteur
Qui s'est fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère

De voir César ou Cicéron
Sortir de sa brillante sphère,
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame universelle, elle sent mieux que personne qu'il y a dans les ouvrages de madame Deshoulières, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels & même philosophiques qui méritent d'être conservés; pour Chaulieu, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de Frédéric-le-Grand.

Puisque vous protégez les philosophes après leur mort, V. M. les protégera aussi pendant leur vie; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune-homme, nommé *de Lisle*, pour avoir fait un livre intitulé : *La Philosophie de la Nature.* C'eſt, dit-on, un savant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'Alembert eſt, je crois, instruit de son mérite & de son malheur.

Pour moi, si ces ennemis des sages me persécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bière toute prête en Suiſſe à une lieue de la France. J'ai quelque reſſemblance avec Morival; je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie dont les suites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, si je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de Morival

tant de connaiſſances dans un des premiers ſouverains de l'Europe. Je vois avec quelque ſatisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince eſt ratifié par une nation auſſi éclairée que la françaiſe. Ce ſoi-diſant comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suiſſe. Je m'attends qu'il paſſera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du ſiècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout ſur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne ſais quels mages, qui vinrent à ſon étable de Bethléem, & Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je ſubſtitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raiſon qui conduit notre jeune monarque. Si cette viſite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaiſſances ne vous feront pas oublier les anciennes, & que vous vous ſouviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il exiſte un ſolitaire à Sans-Souci, qu'il faut ſéparer de la multitude. *Vale.*

P. S. J'ai lu cet ouvrage de de Lisle : il y a ſans doute de bonnes choſes, mais peu de méthode, & ſur la fin beaucoup de ce que les Italiens appellent *concetti*.

LETTRE

LETTRE CCCCLXIII.

Du Roi.

Ce 9 juillet 1777.

OUi, vous verrez cet empereur
Qui voyage, afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri-Quatre & de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil, attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi :
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph a bien paſſé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Juri eu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.
Mais à Genève qu'on renomme,
Joſeph plus fortement ſéduit,
Révérera le plus grand homme
Que tous les ſiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont juſqu'à préſent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui ſe déclarent tous à la fois proteſtans. La cour, pour les ramener au giron de l'Égliſe, a fait marcher des convertiſſeurs avec

des argumens à poudre & à balle, qui ont fusillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, sont par malheur peu consolans pour l'humanité.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît souvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les sciences & les arts ont décrassés, sont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danser sur les pattes de derrière; les ignorans sont comme les ours qui ne dansent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière classe.

Il est bien fâcheux que les Français, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables absurdes sur lesquelles toutes les religions sont fondées, plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce serait une chose à exécuter si j'avais vingt ans. Le pape

& les moines finiront ſans doute ; leur chûte ne ſera pas l'ouvrage de la raiſon ; mais ils périront à meſure que les finances des grands potentats ſe dérangeront. En France, quand on aura épuiſé tous les expédiens pour avoir des eſpèces, on ſera forcé de ſéculariſer des abbayes & des couvens. Cet exemple ſera imité, & le nombre des *calculati* réduit à peu de choſe. En Autriche, le même beſoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des États du ſaint-ſiège pour avoir de quoi fournir aux dépenſes extraordinaires : & l'on fera une groſſe penſion au ſaint-père.

Mais qu'arrivera-t-il ? La France, l'Eſpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiſſances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, ſubordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez ſoi. On aſſemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Égliſe, & l'on finira par avoir dans ſon royaume ſa religion, comme ſa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, perſonne ne pourra me reprendre. Cependant il eſt très-probable qu'avec le temps, les choſes prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je ſuis fort ſenſible aux marques de votre ſouvenir, & des vieux temps dont vous rappellez la mémoire. Hélas ! que retrouveriez-

vous à Sans-Souci, s'il était poſſible que je puiſſe eſpérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne & flegmatique,
Dont le propos ſoporifique
Fait bâiller tous les aſſiſtans.
Au-lieu de mots aſſez plaiſans,
Aſſaiſonnés d'un ſel attique,
Qu'il débitait dans ſon bon temps;
Un radotage politique,
Et d'obſcure métaphyſique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne ſont les nouveaux romans.
Ainſi quand le tendre zéphyre
Des airs cède l'immenſe empire
Au fougueux ſouffle d'aquilon,
La Nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moiſſon
A perdu ſa belle parure;
L'arbre eſt dépouillé de verdure;
Les jardins ſont privés de fleurs;
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si, jeune il ſe nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge & qu'il ſait connaître,
L'âge, les maux & les langueurs
Le font pour toujours diſparaître.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce, mais non pour le divin Voltaire. Il eſt comme madame Sara qui feſait tourner la tête aux roitelets Arabes à l'âge de cent ſoixante ans. Son eſprit rajeunit au-lieu de vieillir; pour lui le temps n'a point d'ailes;

mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il coucha avec Alcmène pour ſe donner le temps de fabriquer Hercule : je ſuis perſuadé que ſi l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouiſſez long-temps des prodigalités de la nature ; perſonne ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille & ſtérile cervelle.

LETTRE CCCCLXIV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguſte 1777.

MOnſieur le grand rêveur, perſonne n'a jamais fait un plus beau ſonge que vous. Si Nabuchodonoſor avait rêvé ainſi, il n'aurait jamais oublié un pareil ſonge, & n'aurait point propoſé à ſes mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur Julien, tout grand philoſophe, tout homme d'eſprit, & tout apoſtat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raiſonner auſſi-bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce

grand homme d'avoir fait enchérir les bœufs & les vaches par ſes fréquens ſacrifices, dans le temps qu'il ſe moquait du ſaint Sacrifice de la Meſſe, & des autres facéties des chriſticoles. Pour vous, Monſieur, vous vous moquez de toute la terre, & vous avez grande raiſon. Il y a même quelqu'apparence que vous la corrigerez de ſes ridicules avant qu'il ſoit trois ou quatre mille ans, & en vérité vous méritez de vivre juſqu'à cette heureuſe révolution. Je ne déſeſpère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque ſecret pour l'opérer, c'eſt le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve : Réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un ſi grand plaiſir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers ſont délicieux ; mais vous n'avez pas prophétiſé auſſi juſte ſur moi que ſur le reſte de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de Falkenſtein (*a*), & vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, & que je mets à la ſuite. Je vous y demande une grâce ſingulière, mais qui me paraît néceſſaire, & dont il peut réſulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

(*a*) C'eſt le nom que l'empereur Joſeph II avait pris pour voyager.

LETTRE CCCCLXV.

Du Roi.

Ce 13 août 1777.

JE reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Siléſie, de ſorte que je me hâte de vous répondre. J'avais cru que les oracles étant dans leur origine rendus en vers, Apollon inſpirait tous les poëtes; mais il n'inſpire que les Voltaire & les Virgile, & les poëtes Obotrites prédiſent de travers, comme il m'eſt quelquefois arrivé. Je dis, tant pis pour l'empereur, s'il ne vous a pas vu : des ports de mer, des vaiſſeaux, des arſenaux ſe trouvent par-tout; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre ſiècle ait produit, & quiconque a pu l'entendre & ne l'a pas fait, en aura des regrets éternels; mais j'ai appris de bonne part de Vienne que l'impératrice a défendu à ſon fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Les Suiſſes ſont ſagement de réformer leurs loix, ſi elles ſont trop ſévères; cela eſt déjà fait chez nous : j'ai auſſi médité ſur cette matière pour ma propre direction; j'ai même barbouillé quelque bagatelle ſur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour ſous le ſceau du ſecret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raiſon, je m'y prêterai

avec plaisir. La banque vous fera passer par Neuchâtel l'argent nécessaire pour le prix proposé par messieurs les Suisses. Tout homme doit s'intéresser au bien de l'humanité.

Vous savez que je ne me suis jamais rendu garant du duc de Wirtemberg ; je le connais pour ce qu'il est ; si vous croyez que mon intercession puisse vous être utile, j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous sachiez tout comme moi, qu'à l'exemple des grandes puissances il a embrouillé le système de ses finances de telle sorte, que peut-être ses arrière-héritiers seront occupés à payer ses dettes. J'attends votre réponse sur cet article.

Je parts pour la Silésie, où je m'occuperai de la justice, qui veut être veillée & surveillée ; j'aurai des arrangemens de finance à prendre, des défrichemens à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir & des malheureux à soulager : je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponse. Si ma lettre est courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudrait avoir le cerveau bien desséché & bien stérile pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, sur-tout quand on chérit ses ouvrages & l'estime autant que le fait le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 septembre 1777.

VOus aurez sûrement reçu à présent le prix destiné en Suisse à celui qui aura le mieux apprécié la justesse des punitions : mais il me semble que M. Beccaria n'a guère laissé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne : on y rétablit l'inquisition, on se gendarme contre le bon sens, en un mot on y fait des sottises. Au-lieu du philosophe d'Aranda, c'est un confesseur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *Ex ungue leonem.*

Je reviens de la Silésie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-sensibles ; les manufactures prospèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, & pour un million deux cent mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit à toute la Silésie. Nous fesons du vitriol aussi bon que l'étranger. Un homme fort industrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes ; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus sim-

plement que de la façon que Réaumur le propoſe. Notre population eſt augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingt mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, ſont comme s'ils n'avaient jamais été ; & je vous avoue que je reſſens une douce ſatisfaction à voir une province revenir de ſi loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées ſur le papier ; & pour épargner la peine de les tranſcrire, j'ai fait imprimer ſix exemplaires de mes rêveries : je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une eſquiſſe ; cela devrait être plus étendu ; mais c'eſt à de vrais ſavans à y mettre la dernière main. Meſſieurs les encyclopédiſtes ne ſeront peut-être pas toujours de mon avis : chacun peut avoir le ſien. Toutefois ſi l'expérience eſt le plus ſûr des guides, j'oſe dire que mes aſſertions ſont uniquement fondées ſur ce que j'ai vu, & ſur ce que j'ai réfléchi (*a*).

Vivez, patriarche des êtres penſans, & continuez, comme l'aſtre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

(*a*) Voyez l'Eſſai ſur les formes du Gouvernement & ſur les devoirs des Souverains, ci-devant tome VI.

LETTRE CCCCLXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 septembre 1777.

SI j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean-Jacques à Veniſe : j'aurai, comme Bacchus ou Moïſe, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation ; & qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, & qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron & tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, & qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer & ſoulager, & de la réputation qui réjaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, & un homme dont

le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-Noire & du Wirtemberg. Enfin si des phrases peuvent trouver quelque chose dans des bourses vides, peut-être en ferai-je sortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, &c. comme vous savez.

Grimm est arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice, de ses loix, des grandes mesures qu'elle prend pour civiliser sa nation. Grimm est devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je suis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, & conservez-vous pour la consolation des êtres pensans, & pour le grand contentement du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVIII.

Du Roi.

Ce 11 octobre 1777.

JE ſuis très-perſuadé que ſi Marc-Aurèle s'était aviſé d'écrire ſur le gouvernement, ſon ouvrage aurait été bien ſupérieur à ma brochure; l'expérience qu'il avait acquiſe en gouvernant cet immenſe Empire Romain, devait être bien au-deſſus des notions que peut avoir réſumées un chef des Obotrites & des Vandales; & Marc-Aurèle perſonnellement était ſi ſupérieur par ſa morale pratique aux ſouverains, & j'oſe dire aux philoſophes mêmes, que toute comparaiſon qu'on fait avec lui eſt téméraire. Laiſſons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, ſans pouvoir atteindre à ſa perfection; & en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaiſſons-nous à la ſtérilité de notre ſiècle, qui s'épuiſant pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suiſſes penſent ſérieuſement à réformer leurs loix. Ce Code Carolin m'eſt connu; j'ai fourré le nez dans ces anciennes législations, lorſque j'ai cru néceſſaire de réformer les loix des habitans des bords de la Baltique. Ces loix étoient des loix de

ſang, ainſi qu'on nommait celles de Dracon ; & à meſure que les peuples ſe civiliſent, il faut adoucir leurs loïx. Nous l'avons fait & nous nous en ſommes bien trouvés. J'ai cru, en ſuivant les ſentimens des plus ſages législateurs, qu'il valait mieux empêcher & prévenir les crimes que de les punir ; cela m'a réuſſi, & pour vous en donner une idée nette, il faut vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille ames. Si la France a vingt millions d'habitans, cela fait à peu-près le quart ; depuis donc que nos loix ont été modérées, nous n'avons, année commune, que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort ; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que perſonne ne peut être arrêté ſans ma ſignature, ni perſonne juſticié, à moins que je n'aie ratifié la ſentence. Parmi ces délinquans, la plupart ſont des filles qui ont tué leurs enfans ; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en uſent ſi cruellement envers leur poſtérité, ce ne ſont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui ſont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuſes de ſe défaire de leur fruit. Les maîtres ſont obligés de dénoncer leurs ſervantes dès qu'elles ſont enceintes ; autrefois on avait aſſujetti ces pauvres filles à faire dans les égliſes des pénitences publiques,

je les en ai dispensées ; il y a des maisons dans chaque province où elles peuvent accoucher, & où l'on se charge d'élever leurs enfans. Nonobstant toutes ces facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur esprit le préjugé dénaturé qui les porte à se défaire de leurs enfans ; je suis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épousaient des créatures qui étaient mères sans être mariées ; je ne sais si peut-être cela ne me réussira pas. Pour la question, nous l'avons entiérement abolie, & il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus usage ; mais dans des états républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui sont des crimes de haute trahison ; comme, par exemple, s'il se trouvait à Genève des citoyens assez pervers pour former un complot avec le roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Supposé qu'on découvrît un des coupables, & qu'il fallût s'éclaircir nécessairement de ses complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas, je crois que le bien public voudrait qu'on donnât la question au délinquant. Dans les matières civiles il faut suivre la maxime qui veut qu'on sauve un coupable, plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude sur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté que l'exécuter ? La vérité est au fond d'un puits ; il faut du temps

pour l'en tirer, & elle eſt ſouvent tardive à paraître ; mais en ſuſpendant ſon jugement juſqu'à ce qu'on ſoit entiérement éclairci du fait, on ne perd rien, & l'on aſſure la tranquillité de ſa conſcience, ce à quoi chaque honnête homme doit penſer. Pardon de mon bavardage de légiſte. C'eſt vous qui m'avez mis ſur cette matière ; je ne l'aurais pas haſardé de moi-même. Ces ſortes de matières ſont mes occupations journalières ; je me ſuis fait des principes d'après leſquels j'agis, & je vous les expoſe.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la Henriade ; je crois adreſſer ma lettre à feu le préſident de Lamoignon ; mais vous réuniſſez toutes ces connaiſſances ; ainſi nulle matière ne vous eſt étrangère. Si vous voulez encore du Cujas & du Barthole des Obotrites, vous n'avez qu'à parler ; je vous donnerai toutes les notions que vous déſirez. C'eſt en faiſant des vœux pour la conſervation du patriarche de la tolérance, que le ſolitaire de Sans-Souci eſpère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCLXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 novembre 1777.

MOnsieur Bitaubé doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent: chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre siècle. Le comte de Falkenstein a senti la même attraction; mais dans sa course, l'astre de Thérèse lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, ou marmiton dans les offices d'Apollon; & muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade: & celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai: j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les Œuvres de Voltaire étaient trop mauſſadement logées auparavant; un laboratoire chymique qui se trouvait au rez-de-chaussée menaçait d'incendier toute notre collection. Alexandre-le-Grand plaça bien les Œuvres d'Homère dans la cassette la plus précieuse qu'il avait trouvée parmi

les dépouilles de Darius : pour moi qui ne suis ni Alexandre, ni grand, ni qui n'ai dépouillé personne, j'ai fait, selon mes petites facultés, construire le plus bel étui possible pour y placer les Œuvres de l'Homère de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothèque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez composé sur les loix, vous me ferez plaisir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos loix, & du nombre des punitions qui se font annuellement. Je dois cependant y ajouter nécessairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des loix. La police est ce que les moralistes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, si l'on n'assassine point, c'est qu'on est sûr d'être incontinent découvert & saisi. Cela retient les scélérats timides. Ceux qui sont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offre des asiles en assez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne restitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philosophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponse que j'ai reçue de M. le duc de Wirtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances ; & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Au-

triche ſont ſurchargées de dettes, il veut ranger le duché de Wirtemberg dans la même cathégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puiſſances faſſe banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayiez à craindre pour votre capital, vu que les États de Wirtemberg ont garanti les dettes de ſon alteſſe ſéréniſſime, & qu'au demeurant il vous reſte libre de vous adreſſer aux parlemens de Lorraine & d'Alſace. J'avais bien prévu que ſon alteſſe ſéréniſſime ſerait récalcitrante ſur le fait des rembourſemens, & je vous aſſure de plus que ce ſoi-diſant pupille n'a jamais écouté mes avis ni ſuivi des conſeils.

Que ces misères ne troublent point la ſérénité de vos jours ; tranquille, du palais des ſages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts & les faibleſſes du genre-humain, les égaremens des uns, & les folies des autres : heureux dans la poſſeſſion de vous-même, vous vous conſerverez pour ceux qui ſavent vous admirer, au nombre deſquels, & en première ligne, vous compterez comme je l'eſpère, le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 novembre 1777.

J'Attends votre ouvrage instructif sur les abus de la législation, & avec impatience, persuadé que j'y trouverai l'utile & l'agréable. Il paraît que l'Europe est à présent en train de s'éclairer sur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philosophie. Pour vos Velches, sur lesquels vous glosez, je croirais qu'en les prenant en masse, ils sont à peu-près semblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque chose de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme est une espèce assez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou sa méchanceté foncière renverserait toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienséance. Souvenez-vous que si vos Français vont de l'échafaud au spectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catulle assistaient au spectacle barbare des combats de gladiateurs, & qu'ensuite ils allaient entendre les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. L'habi-

tude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces ; & des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, & constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous ? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, & qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (*a*) : mais, comme ces animaux sont très-rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, & puis encore incrédule. En voici les raisons.

(*a*) Allusion à une armée levée par le pape & les jésuites contre Henri IV ; elle amena des chèvres à sa suite, & fit connaître en France cette turpitude jusques-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, ſi ce n'eſt parmi les jéſuites ; nous n'avions perſonne capable de tenir les claſſes ; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puriſtes ; le reſte des moines eſt d'une ignorance craſſe : il fallait donc conſerver les jéſuites ou laiſſer périr toutes les écoles : il fallait donc que l'ordre ſubſiſtât pour fournir des profeſſeurs à meſure qu'il venait à en manquer ; & la fondation pouvait fournir la dépenſe à ces frais. Elle n'aurait pas été ſuffiſante pour payer des profeſſeurs laïcs. De plus, c'était à l'univerſité des jéſuites que ſe formaient les théologiens deſtinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été ſupprimé, l'univerſité ne ſubſiſterait plus, & l'on aurait été néceſſité d'envoyer les Siléſiens étudier la théologie en Bohème ; ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raiſons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai ſi bien combattu pour lui que je l'ai ſoutenu, à quelques modifications près, tel qu'il ſe trouve à préſent : ſans général, ſans troiſième vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé ſur un général qui en avait été dans ſa jeuneſſe : ce M. de Saint-Germain avait de grands & de beaux deſſeins très-avantageux à vos Velches ; mais tout le monde l'a traverſé, parce que les réformes qu'il ſe pro-

posait de faire, auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour supprimer la maison du roi ; on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ses forces sans payer un sou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conserver dix mille fainéans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste ? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. Tournemine votre nourrice (vous avez sucé chez lui le doux lait des muses), & réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, & qui, le siècle passé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je sais très-bien qu'ils ont cabalé & se sont mêlés d'affaires ; mais c'est la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il souffert ? Je ne m'en prends pas au père Le Tellier, mais à Louis XIV.

Mais tout cela m'embarrasse moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il soit heureux, & qu'il n'oublie pas les absens. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXI.

De M. de Voltaire.

Ce 25 novembre 1777.

GRand homme en tout, & ſans rival
Depuis Paris juſqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine & grecque !
Vous placez leur bibliothèque
Vis-à-vis de votre arſenal.
Vous avez paſſé votre vie
Entre le dieu des grenadiers
Et le dieu de la poéſie :
Tous deux épris de jalouſie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en ſage ;
Vous les careſſez tour-à-tour ;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

J'apprends, Sire, que M. d'Alembert vous a propoſé un des martyrs de la philoſophie pour un de vos bibliothécaires. C'eſt ce de Lisle (*a*), dont V. M. a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme Morival par un ſanhédrin de barbares imbécilles. Ce de Lisle eſt aſſez ſavant pour un bel eſprit ; il eſt très-laborieux ; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fauſſe. Je le crois très-

(*a*) Auteur de la Philoſophie de la Nature, 6 vol.

digne de servir V. M. dans toutes les parties de la littérature ; votre vocation est de réparer nos sottises & nos injustices.

J'ai mis aux chariots de poste des exemplaires du *Prix de la justice & de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué si généreusement, ils arriveront quand il plaira à Dieu.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'aversion que jamais pour l'Extrême-Onction & pour ceux qui la donnent. En attendant je suis à vos pieds, & je vous invoque comme mon consolateur dans cette vie & dans l'autre.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCCLXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 décembre 1777.

IL est agréable d'avoir le monument de toutes les pensées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire & l'Arioste. Il semble qu'en tout pays les cervelles se dessèchent & ne produisent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages historiques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, si l'on pouvait, de l'esprit de parti, des fausses anecdotes & des mensonges.

Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit; & quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques & fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau; je ne dis rien de meſſieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laiſſe avec leurs points ſans étendue & leurs lignes ſans profondeur, ainſi que meſſieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, & qui ne ſont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chymiſtes qui, au-lieu de créer de l'or, le diſſipent en fumée par leurs opérations?

Il ne reſte donc pour notre utilité & pour notre conſolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juſte titre *les lettres humaines*; & c'eſt à elles que je m'en tiens. Le reſte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, & dont ils trouvent là les originaux : & voilà à quoi cette bibliothèque eſt deſtinée. Mais les Œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4to y eſt étalée dans toute ſa pompe.

Vous me propoſez un M. de Liſle pour bibliothécaire : mais je dois vous apprendre que

nous en avons déjà trois ; & que, selon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de Wirtemberg, je suis bien loin de vouloir excuser ses mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter ; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de son droit. Et j'espère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire, vainqueur du Duc.*

Je suis sur le point d'aller à Berlin, donner le carnaval aux autres sans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de Montmorency-Laval, très-aimable garçon que j'ai vu en Silésie. Je me dispute avec lui : il veut apprendre l'allemand ; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, & qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, & n'est certainement pas ennemi des Prussiens.

Puisse la nature fortifier les fibres du vieux patriarche ! je ne m'intéresse qu'à son corps ; car son esprit est immortel. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 6 janvier 1778.

SIRE, GRAND HOMME,

QUe vous m'inſtruiſez, que vous me conſolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière! V. M. ou plutôt votre humanité a bien raiſon; le fatras métaphyſique, théologique, fanatique, eſt ſans doute ce que nous avons de plus mépriſable, & cependant on écrira ſur ces chimères abſurdes tant qu'il y aura des univerſités, des eſprits faux, & de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède & Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choſes très-difficiles, très-inconnues & très-utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne ſavent que diviſer A—B, plus C par X moins Z, & qui paſſent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiſtoire, ce n'eſt après tout qu'une gazette; la plus vraie eſt remplie de fauſſetés; & elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature; c'eſt donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand Condé dans ſa retraite

de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand Fréderic à Sans-Souci.

Quand j'ai propoſé à V. M. le ſieur de Lisle pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux & exact, très-capable de faire des extraits & de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, & j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés, & peut-être avant ma mort me payera-t-il le reſte, c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de Montmorency-Laval ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite & à gauche, & pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des Montmorency; ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de Bernis, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été auſſi malheureuſe que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne sais si les chariots de poste ont apporté à V. M. le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture & contre la Caroline de Charles-Quint : nous allons tâcher d'être humains chez nos Suisses, ce sera à votre exemple ; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur & de votre gloire.

LETTRE CCCCLXXIV.

Du Roi.

Ce 25 janvier 1778.

J'Ai reçu la brochure d'un sage, d'un philosophe, d'un citoyen zélé qui éclaire modestement le gouvernement sur les défauts des loix de sa patrie, & qui démontre la nécessité de les réformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle & de droite raison il n'y a qu'un sentiment, qui est celui de la vérité, lequel vous avez lumineusement démontré. Pourquoi ne le suivra-t-on pas ? A cause qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à cause de l'ancienneté des abus, & peut-être encore pour

ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philoſophe a ſu ſe faire en uſant du grand nombre de talens dont la nature prodigue envers lui l'avait doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité. Copernic, ne vous en déplaiſe, y tiendra auſſi ſon petit coin en qualité de Pruſſien; il pourra trouver place entre Archimède & Newton. Quant à votre Newton, je vous confeſſe que je n'entends rien à ſon vide ni à ſon attraction; il a démontré avec plus d'exactitude que ſes devanciers le mouvement des corps céleſtes, j'en conviens; mais vous m'avouerez pourtant que c'eſt une abſurdité en forme que de ſoutenir l'exiſtence du rien. Ne ſortons pas des bornes que nous donnent le peu de connaiſſances que nous avons de la matière. A mon ſens, la doctrine du vide, & des eſprits qui exiſtent ſans organes, ſont le comble de l'égarement de l'eſprit humain. Si un pauvre ignorant de ma claſſe s'aviſait de dire: Entre ce globe & celui de Saturne, ce qui n'a point d'exiſtence exiſte, on lui rirait au nez; mais le ſieur Iſaac qui dit la même choſe, a hériſſé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont ſuivi; ils aiment mieux l'en croire ſur ſa parole & admettre des contre-vérités, que de ſe perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral & du calcul infinitéſimal. Les

Anglais ont construit des vaisseaux sur la coupe la plus avantageuse que Newton avait indiquée, & leurs amiraux m'ont assuré que ces vaisseaux étaient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui sont fabriqués selon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet-d'eau dans mon jardin ; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un bassin, d'où elle devait retomber par des canaux, afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométriquement, & il n'a pu élever une goutte d'eau à 50 pas du bassin. Vanité des vanités, vanité de la géométrie.

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu systématique de Lisle que notre pays ; s'il s'y pend, il sera regardé dans peu comme le plus bel esprit de Stockholm ; il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torno, de Kimigroad métaphysiciens, & adoucir les mœurs sauvages des habitans des rivages polaires. Descartes a long-temps habité ce royaume ; pourquoi de Lisle ne s'y fixerait-il pas ? Je crois de plus que les glaces septentrionales pourront calmer l'ardeur d'un sang provençal qui l'expose souvent à des attaques de fièvre-chaude. Ce conseil physico-politique & la religion universelle pourront très-bien s'amalgamer avec le système des tourbillons.

Voici la première fois que mon soi-disant élève se conduit bien ; c'est une belle chose de payer

payer quand on doit, une plus belle encore eſt de ne point uſurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'électeur de Bavière pourrait donner lieu à tels procédés qui pourront cauſer de violentes convulſions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Weſtphalie n'a été autant relu, étudié & commenté qu'il l'eſt à préſent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimats nous cache l'avenir, & l'incertitude des événemens redouble la curioſité du public. Ces grandes diſtractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney ; d'impitoyables gazetiers avoient annoncé votre mort ; tout ce qui tient à la république des lettres, & moi indigne, nous avons été frappés de terreur ; mais vous avez ſurpaſſé le héros du chriſtianiſme, il reſſuſcita le troiſième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez pour continuer votre brillante carrière, pour ma ſatisfaction & pour celle de tous les êtres qui penſent. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXV.

De M. de Voltaire.

Paris, ce premier avril 1778.

SIRE,

LE gentilhomme Français qui rendra cette lettre à V. M., & qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'est que j'ai été occupé à éviter deux choses qui me poursuivaient dans Paris, les sifflets & la mort.

Il est plaisant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aie échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'est que de vous être consacré : je me suis renommé de vous, & j'ai été sauvé.

J'ai vu avec surprise & avec une satisfaction bien douce, à la représentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, Constantin & Théodose comme les modèles des princes & même des saints, a applaudi avec des transports inouis à des vers qui disent que Constantin & Théodose n'ont été que des tyrans superstitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philosophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne désespérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur Julien : &

assurément si les Parisiens se souviennent qu'il a rendu chez eux la justice comme Caton, & qu'il a combattu pour eux comme César, ils lui doivent une éternelle reconnaissance.

Il est donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, & que ceux qui se croient payés pour les aveugler ne sont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux ! Grâces en soient rendues à V. M. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouissez de vos établissemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la superstition, ainsi que le soutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puisse Frédéric-le-Grand être Frédéric immortel !

Daignez agréer le profond respect & l'inviolable attachement de Voltaire.

FRAGMENT

D'UNE CORRESPONDANCE

ENTRE

FRÉDERIC-GUILLAUME II,

ROI DE PRUSSE ACTUEL,

ET M. DE VOLTAIRE.

Frédéric-Guillaume II, Roi actuel de Prusse, ayant été en proie à la médisance d'un Écrivain célèbre, le comte de Mirabeau, qui lui écrivit une Lettre à son avènement au Trône, où se trouvent des fausſetés indécentes, entr'autres sur l'éducation qu'il prétend que ce Prince n'a point reçue; nous avons été charmé que nos recherches nous aient mis à même de rendre palpable le mensonge de M. de Mirabeau. Nous avons trouvé dans les papiers de M. de Voltaire le Fragment suivant de leur Correspondance, qui prouvera victorieusement qu'un Prince qui écrit & pense comme on va le voir, a été pour le moins aussi bien élevé que le comte de Mirabeau.

FRAGMENT

D'une Correſpondance entre FRÉDERIC-GUILLAUME II, *Roi de Pruſſe actuel, & Mr.* DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal de Pruſſe Frédéric-Guillaume.

Potsdam, ce 12 novembre 1770.

JE vous admire, Monſieur, depuis que je vous lis; mais je ne ſongeais pas à vous le dire: vous êtes trop accoutumé à ce ſentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins réſiſter à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure: j'ai vu, avec un extrême plaiſir, que la même plume qui travaille depuis ſi long-temps à frapper la ſuperſtition, & à ramener la tolérance, s'occupe auſſi à renverſer le funeſte principe du *Syſtême de la Nature*.

Perſonne n'eſt plus capable que vous, Monſieur, de réfuter ce malheureux livre avec ſuccès, de démêler le faux & le monſtrueux, d'avec les excellentes choſes qu'il renferme; & de montrer combien l'idée d'un Dieu inſel-

ligent & bon, eſt néceſſaire au bien général de la ſociété, & au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans pluſieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puiſque je me ſuis permis le plaiſir de m'entretenir avec vous, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande, pour ma ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force & la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il donc conſervé auſſi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens de métaphyſique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, & qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette ſouvent, Monſieur, en vous liſant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre converſation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Pruſſe, mon père, vous eſtimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ſes ſentimens. J'embraſſerai avec plaiſir les occaſions de vous en donner des preuves & de vous convaincre combien ſincérement je ſuis,

Monſieur,

Votre très-affectionné ami,

FRÉDÉRIC GUILLAUME,

Prince Royal de Pruſſe.

LETTRE II.

De M. de Voltaire au Prince Royal de Pruſſe.

Ferney, ce 28 novembre 1770.

MONSEIGNEUR,

LA famille royale de Pruſſe a grande raiſon de ne pas vouloir que ſon ame ſoit anéantie. Elle a plus de droit que perſonne à l'immortalité.

Il eſt vrai qu'on ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que le Maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penſer & de connaître la vertu. Il n'eſt pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'eſt pas démontré davantage. Il ſe peut, ſans doute, que Dieu ait accordé la penſée à une monade qu'il fera penſer après nous; rien n'eſt contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr eſt de ne jamais rien faire contre ſa conſcience. Avec ce ſecret, on jouit de la vie, & on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des premiers principes. Il eſt bien extravagant de définir Dieu, les anges, les eſprits, & de ſavoir préciſément pourquoi

Dieu a formé le monde, quand on ne ſait pas pourquoi on remue ſon bras à ſa volonté.

Le doute n'eſt pas un état bien agréable, mais l'aſſurance eſt un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Syſtême de la Nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'eſt l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, ſans avoir ſeulement tenté d'en prouver l'impoſſibilité. Il y a quelqu'éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, & nulle preuve. L'ouvrage eſt pernicieux pour les princes & pour les peuples:

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il exiſte, qu'il y a une intelligence ſuprême, un pouvoir immenſe, un ordre admirable, & tout nous inſtruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde, fesons de notre mieux; voilà ce que je penſe, & ce que j'ai toujours penſé parmi toutes les misères & toutes les ſottiſes attachées à ſoixante & dix-ſept ans de vie.

V. A. R. a devant elle la plus belle carrière. Je lui ſouhaite, & j'oſe lui prédire un bonheur digne d'elle & de ſes ſentimens. Je vous ai vu enfant, Monſeigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole: je tremblais pour votre vie, Monſeigneur, vous

père m'honorait de ſes bontés ; vous daignez me combler de la même grâce, c'eſt l'honneur de ma vieilleſſe, & la conſolation des maux ſous leſquels elle eſt prête à ſuccomber.

Je ſuis avec un profond reſpect, Monſeigneur, de V. A. R., &c.

LETTRE III.

De M. de Voltaire, au Prince Royal de Pruſſe.

Ferney, ce 11 janvier 1771.

MONSEIGNEUR,

J'Ai été tout prêt d'aller ſavoir des nouvelles poſitives de cet autre monde qui a ſi ſouvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge & mes maladies me jettent ſouvent ſur les frontières de ce vaſte pays inconnu, où tout le monde va, & dont perſonne ne revient. C'eſt ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur & du plaiſir de répondre à votre dernière lettre (*a*). Il eſt beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces penſées philoſophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes ; mais auſſi il faut que ceux qui ſont nés pour les gouverner en ſachent plus qu'eux. Il eſt juſte que le berger ſoit plus inſtruit que le troupeau.

(*a*) On n'a point trouvé cette lettre.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je sais sur ces importantes questions dont V. A. R. m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée ; & vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé : *Questions sur l'Encyclopédie*, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à V. A R. ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé ; l'état où je suis en retarde l'impression ; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le système des athées m'a toujours paru très-extravagant. Spinosa lui-même admettait une intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette intelligence a de la justice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point ; & s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe, on peut marcher en sûreté, & laisser dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des loix aux hommes & non pas de la théologie ; & avec les loix & les armes sagement employées dans la vie présente, un grand prince peut attendre à son aise la vie future.

Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal de Pruſſe, Fréderic-Guillaume.

Potsdam, ce 10 mars 1771.

VOus avez très-bien fait, Monſieur, de ne pas vous preſſer d'aller apprendre des nouvelles poſitives de l'autre monde; vous êtes trop utile dans celui-ci, & j'eſpère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes queſtions ſur l'ame. Je ſerais bien fâché que vous allaſſiez chercher la réponſe ſi loin; & ma curioſité n'en ſerait probablement pas mieux ſatisfaite. Quelque favoriſé du Ciel que vous ſoyez ſur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilège de revenir inſtruire vos admirateurs. Si cependant la choſe n'était pas impoſſible, ne craignez pas que votre apparition m'effraie. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je ſuis très-content de ce que vous ſavez actuellement de notre ame: elle peut ſurvivre au corps; il eſt vraiſemblable qu'elle lui ſurvivra.

Pour avoir l'eſprit en repos ſur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le ſerai toujours: j'en ferai toute ma vie honneur à vos ſages exhortations; & j'attendrai patiemment que la toile ſe lève pour voir dans l'éternité.

Je ne saurais assez vous dire, Monsieur, combien je suis content de vos réponses sur *le Système de la Nature*. Je savais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages, que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait seul mériterait la statue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, & la justice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans son livre, tout en terrassant son système.

Je vous rends mille grâces, Monsieur, du précieux présent que vous me destinez. Je lis actuellement, avec un plaisir infini, les premiers volumes de vos Questions; je vous avoue que quelqu'estime que j'aie pour la grande Encyclopédie, la vôtre me plaît incomparablement mieux: un format commode, un style égal & toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, & par-tout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé; c'est celui d'*auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de César, ou la sagesse de Marc-Aurèle, ou le génie de Féderic, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre Julien sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages

ſont admirer ; mais je vous avoue que la ſatyre des Céſars ſi vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaiſanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos momens ſont trop précieux au public.

Vous êtes aſſez heureux, Monſieur, pour que je ne puiſſe vous être bon à rien. S'il ſe préſentait néanmoins quelqu'occaſion de vous faire plaiſir, diſpoſez, je vous prie, de votre très-affectionné ami,

FRÉDERIC-GUILLAUME,
Prince Royal de Pruſſe.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XVII.

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Sixième Édition.

CORRESPONDANCE
AVEC
M. D'ALEMBERT.

TOME I.

A POSTDAM,
AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

1805.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIÈRE.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 11 mars 1760.

SIRE,

J'Ai trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me faſſe un crime de la reconnoiſſance ; mais dût-il m'en arriver des malheurs, que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un ſentiment plus fort que moi. Je ſupplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles & très-reſpectueux remerciemens pour la belle Épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour-propre, Sire, en eſt ſi flatté, & à ſi juſte titre, que mes éloges doivent être ſuſpects ; cependant, ma vanité miſe à part, il ne me paroît pas poſſible d'exprimer avec plus de force & de nobleſſe des vérités importantes au genre-humain, & malheureuſement trop peu

connues de ceux qui devroient en être les plus puiſſans défenſeurs (*a*).

Les circonſtances préſentes, & mon reſpect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puiſſions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, & pour le bien de la philoſophie, qui a ſi grand beſoin de vous, jouir bientôt de cette paix ſi déſirée ! elle me procurera le ſeul bonheur que je ſouhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, & mon attachement inviolable. Cette proſe, Sire, ne vaut pas les vers de V. M. ; mais les ſentimens qu'elle exprime ſont ſimples & vrais comme elle. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE II.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 22 décembre 1760.

SIRE,

J'Ai reſpecté, comme je le devois, les grandes & glorieuſes occupations de V. M. durant cette campagne ; & c'eſt par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnoiſſance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porce-

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VII, pag. 258.

laine qu'elle a bien voulu me donner ; je l'ai reçue, Sire, le 15 août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, se souviendront aussi long-temps que moi. L'usage le plus digne que je pusse faire d'un pareil présent, ce seroit de l'employer, Sire, à écrire l'histoire de V. M. ; mais cet ouvrage est réservé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puissé-je, Sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'aspire, celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds respects, mon admiration, ma reconnoissance éternelle, & l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 23 décembre 1761.

SIRE,

J'Ai respecté, suivant la loi que je me suis toujours imposée, les occupations de V. M. durant cette campagne ; elles ont d'ailleurs été si brillantes, que je me serois fait un scrupule de les troubler, quelque pressé que je fusse d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante Épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser (*a*).

(*a*) Elle se trouve ci-devant tome VIII, pag. 58.

A préſent, Sire, que le maréchal Daun vient de terminer ſes glorieuſes expéditions, ce ſeroit à moi indigne à lui ſuccéder ; car le ſort de V. M. eſt d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puiſque la fière & redoutable maiſon d'Autriche a la modeſtie de ſe tenir pour battue, l'humble géométrie ne ſera pas plus difficile ; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter MM. de Bamberg & de Wurzbourg, c'eſt-à-dire de payer, & de ſe taire.

Je n'ai preſque plus d'eſpérance de revoir V. M. ; je ne ſais plus quand finira cette guerre affreuſe & deſtructive ; je ſais ſeulement, & toute l'Europe le ſait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne reſpire enfin après tant de malheurs ; mais puiſque vos ennemis ne ſont point encore las de faire égorger & périr de misère un ſi grand nombre d'hommes, il me ſera du moins permis, à préſent que la maiſon d'Autriche n'eſt plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux ; de ſouhaiter à V. M. tous les ſuccès & toute la gloire que méritent ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſes talens & ſes travaux ; de ſouhaiter ſur-tout que ſa tranquillité & celle de ſes peuples ſoient bientôt aſſurées par une paix durable & glorieuſe, quand même, au grand ſcandale de la géométrie, le traité devroit être en vers.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 7 mars 1763.

SIRE,

IL m'eſt donc permis de reſpirer enfin, après tant de tourmens & d'inquiétude, & de laiſſer agir en liberté des ſentimens ſi long-temps renfermés & contraints au fond de mon ame. Il m'eſt permis de féliciter V M. ſur ſes ſuccès & ſur ſa gloire, ſans craindre d'offenſer perſonne, ſans trouble pour le préſent, & ſans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis ſix ans les mouvemens qui l'ont agitée ; la joie que m'ont cauſé ſes victoires (excepté celle de Rosbach, dont V. M. elle-même m'auroit défendu de me réjouir), & l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ſes malheurs ; intérêt d'autant plus grand, que je ſentois ce que ces malheurs pouvoient coûter un jour à mon pays, & que je plaignois la France, ſans oſer même le lui dire ! Je ne ſais ſi nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les Jéſuites ; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les ſeconds, & nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne* ; mais enfin ma patrie

reſpire, V. M. eſt tranquille & au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à perſonne. Puiſſiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix & de cette gloire ſi juſtement acquiſes ! Puiſſiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre & dans la paix, grand dans la proſpérité & encore plus dans l'infortune, au-deſſus de l'éloge & de la calomnie !

Avec quel empreſſement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici foiblement, & ce que mon cœur ſent bien mieux ! Quelle ſatisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnoiſſance, mon profond reſpect, & mon attachement inviolable ! Mais, Sire, je ſens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à eſſuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converſer de philoſophie & de littérature. J'attendrai donc ſon loiſir & ſes ordres pour aller paſſer quelque temps auprès d'elle. C'eſt-là, c'eſt dans ſes entretiens que je puiſerai les lumières néceſſaires pour étendre ces *Élémens de philoſophie* auxquels elle a la bonté de s'intéreſſer. Ce travail exige de l'encouragement, & c'eſt auprès de vous ſeul que la philoſophie peut en trouver ; car elle n'eſt pas ſi heureuſe que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ſes ennemis. Ne croyez point,

Sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous ; & que deviendroit-elle, si elle perdoit un appui tel que le vôtre ! La géométrie suivra son exemple ; elle signera sa paix comme les Autrichiens, & avec plus de plaisir qu'eux ; elle se gardera bien sur-tout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus ; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, & sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'instruire & s'éclairer auprès de vous ; elle ira porter à V. M., sans avoir à craindre le reproche de flatterie, les vœux, l'amour & le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, & qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef & leur modèle.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE V.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 avril 1763.

SIRE,

JE me rendrai avec empressement à Wésel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage ; & je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas si, comme V. M. le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent ;*

la philoſophie, Sire, reſpecte qui elle doit, eſtime qui elle peut, & s'en tient là; mais quand elle pouſſeroit la liberté plus loin, quand elle oſeroit quelquefois rire en ſilence aux dépens des maîtres de ce monde, le philoſophe Molière diroit à V. M. qu'il y a rois & rois, *comme fagots & fagots*; & j'ajouterai avec plus de reſpect, & autant de vérité, que la philoſophie me paroîtroit bien peu *philoſophe*, ſi elle avoit la bêtiſe de ſe moquer d'un roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre-humain la centième partie du bien que V. M. a déja fait en ſix ſemaines de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, & de votre bienfaiſance avec attendriſſement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots ſur *les ſottiſes des poëtes*, que le poëte philoſophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, ſoit mis par la poſtérité ſur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Verſailles. Il étoit aſſez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poéſie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier enſemble; permettez-moi cependant d'avouer, que ſi dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le ſecours de la fable, ce ne ſera pas quand ils auront à parler de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 septembre 1764.

SIRE,

L'Ouvrage de philoſophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de ſa part une lettre bien ſupérieure à mon ouvrage, pleine d'une philoſophie qui me remplit d'admiration, & d'une bonté qui me pénètre de reconnoiſſance. Quelle lettre, Sire! & qu'elle eſt bien digne du héros & du ſage qui l'a écrite, ſi on en excepte ce qu'elle renferme de trop flatteur pour moi! elle mériteroit d'être ſignée d'autant de noms de philoſophes, que les archiducs Autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom ſeul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée & du Portique, & vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

Je me félicite, Sire, de penſer comme V. M. ſur la vanité & la futilité de la métaphyſique; un vrai philoſophe, ce me ſemble, ne doit traiter de cette ſcience que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre; principalement ſur ces grandes queſtions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraiſemblablement ſi peu, par la raiſon même qu'elles nous tourmentent ſi fort en pure perte.

Il n'en eſt pas ainſi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en eſt plus terre à terre; c'eſt une eſpèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous conſoler & nous amuſer dans les ténèbres. Les queſtions que V. M. a la bonté de me faire ſur l'emploi de l'analyſe & de la métaphyſique dans cette ſcience, demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle déſire; j'ai déjà jeté ſur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plus tôt qu'il me ſera poſſible, ſi elles ne me paroiſſent pas trop peu dignes de lui être préſentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer, quoiqu'indigne, & avec qui je n'ai rien de commun que de n'oſer manger des fèves (à la vérité par de meilleures raiſons que lui), ce Pythagore auroit tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ſes écrits, Numa, Alexandre & Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapſodies vivront plus long-temps que les journaux immortels de ſes campagnes; j'ai lu, je ne ſais en quel endroit, que Céſar annonçoit la même choſe à un philoſophe de ſon temps, dont il n'eſt rien venu juſqu'à nous, tandis que les *Commentaires de Céſar*, reſpectés par dix-huit ſiècles, ſont encore lus & admirés de nos jours. Il eſt étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philoſophes, mépriſés ou perſécutés chez

eux, ne cherchent pas d'asyle auprès d'un prince fait pour les consoler, pour les protéger, & pour les instruire. V. M. en demande la raison; c'est que dans le pays que ces philosophes habitent, le climat console de la Sorbonne, & le physique du moral; c'est que ces philosophes ont une santé foible & des amis; c'est qu'ils pensent pour leur patrie comme la femme du *Médecin malgré lui*, qui aime son mari quoiqu'elle en soit battue, & qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui: *Je veux qu'il me batte.*

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer sur ma santé. Elle se rétablit peu-à-peu, & j'espère qu'elle se conservera par un régime exact, le seul remède auquel j'aie confiance. Toutes les recettes dont j'ai usé d'ailleurs, quoique réputées *stomachiques* ou *stomachales* (car leur nom n'est pas plus assuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien; mon estomac est de la nature des pédans; il se révolte contre tout ce qui lui est nouveau, médicamens & nourriture. Si j'avois néanmoins le malheur de ne pouvoir me passer de remèdes, j'essayerois des eaux minérales que V. M. me conseille; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire se pourra; je la regarde comme la sœur presque jumelle de la métaphysique par son incertitude; & il me semble qu'elle

a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

V. M. me permettra-t-elle de profiter de cette occaſion, pour lui offrir mes vœux ſincères à l'occaſion du mariage prochain de Monſeigneur le Prince de Pruſſe?

D'une tige en héros féconde
Puiſſent naître à jamais des fils & des neveux
Qui faſſent le bonheur du monde.

Ces fils & ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à ſuivre.

Si V. M, qui ne veut point de miniſtre pour ſon profeſſeur de belles-lettres, avoit moins de répugnance pour la meſſe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la meſſe (ſuppoſé qu'il la diſe) que pour ſon plaiſir, & qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien poſſible de ſa capacité, de ſon caractère & de ſes mœurs En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui propoſerai la place, avec les avantages conſidérables qui y ſont attachés, & je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux ſi le ſuccès répond à mon zèle! Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE VII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 novembre 1764.
(Anniverſaire de la bataille de Torgau.)

SIRE,

J'Ai lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, l'ouvrage ſur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis; j'y ai trouvé cet eſprit de juſteſſe & de lumière qui caractériſe ſes écrits comme ſa converſation. Il me ſemble néanmoins que V. M. pourroit modifier à quelques égards la ſupériorité qu'elle donne à Bayle & à Gaſſendi ſur Deſcartes & ſur Leibnitz; je penſe bien comme elle, qu'on ne rend pas aſſez de juſtice à Gaſſendi, qui étoit un eſprit très-éclairé, très-cultivé & très-ſage; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *ſans reſtriction* à Deſcartes & à Leibnitz; parce que ni Gaſſendi ni Bayle n'ont fait dans les ſciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractériſent *l'homme de génie*; au-lieu que Deſcartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, & Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a ſans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raiſonné que Bayle & Gaſſendi, en les enviſageant ſeulement comme métaphyſiciens; & en cela je ſuis abſolument de ſon avis:

les deux premiers étoient des esprits créateurs, les deux autres des esprits *excellens*; mais il n'est pas facile, ce me semble, de régler le rang entre ces deux espèces d'esprits; & je craindrois d'ailleurs que V. M. ne s'attirât de nouveau la France & l'Allemagne sur les bras, si elle paroissoit trop rabaisser les héros de ces deux nations en philosophie. A l'égard de Malebranche, je l'abandonne à V. M.; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle & à Gassendi comme philosophe; il me semble même que c'étoit moins un grand philosophe qu'un excellent écrivain en philosophie. Il a bien démêlé les erreurs des sens & de l'imagination, mais il y en a substitué d'autres; je n'ai jamais vu en lui qu'un assez bon *démolisseur*, mais un mauvais architecte.

J'abandonne aussi à V. M. les avocats, les prédicateurs, & tout ce qui leur ressemble; le bavardage du barreau me paroît insupportable, & les déclamations de la chaire bien ridicules. V. M. sera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclaircissemens qu'elle m'a demandés, & que je compte avoir l'honneur de lui envoyer incessamment. J'ai fait mon possible pour répondre à ses désirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne sera pas sa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'est pas la première fois qu'il est question du satellite de Vénus, dont V. M. me fait

l'honneur de me parler ; & sûrement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645, un mathématicien Napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé quatre fois ce satellite. En 1672 & en 1686, Cassini assura aussi l'avoir vu ; M. Short, de la société royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage ; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs astronomes ont cru l'appercevoir : d'autres ont assuré en même temps qu'ils n'y voyoient rien ; V. M. a ignoré cette découverte ou cette vision, parce qu'elle avoit alors affaire à d'autres satellites & à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète ; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre ; & je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine, celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste ; mais ce dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avoit dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des

hérétiques. M. l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui pour y suppléer par un autre sujet, & pour répondre aux désirs de V. M. ; il ne veut envoyer qu'un maître excellent & digne de la place importante que V. M. lui destine : s'il n'étoit question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasseroit pas ; mais V. M. ne veut pas & ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer ; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer : ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques mots substitués à d'autres, & à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me semble, rendront l'ouvrage plus serré, sans lui rien ôter de sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque par-tout les pensées & les expressions ; je n'ai peut-être été que trop sacrilège en touchant au reste.

V. M. me compare aux rois de Perse, qui cherchent pour se faire valoir à se dérober aux regards humains ; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce sujet ; mais je l'assurerai avec la sincérité qu'elle me connoît, que si les princes ressembloient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir & d'approcher, la philosophie entendroit bien mal ses intérêts en se cachant.

Je ſuis avec l'admiration, la reconnoiſſance, l'attachement inviolable & le profond reſpect qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE VIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 1 mars 1765.

SIRE,

MOnſieur Helvétius doit partir inceſſamment pour aller mettre aux pieds de V. M. ſon admiration & ſon profond reſpect : c'eſt un hommage, Sire, que tous les philoſophes vous doivent, & qu'un philoſophe comme lui eſt bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'oſe eſpérer que V. M., en connoiſſant ſa perſonne, ajoutera encore à l'idée avantageuſe qu'elle avoit déja de ſes talens & de ſes vertus ; l'accueil qu'il recevra d'elle le conſolera des perſécutions que lui ont ſuſcité des fanatiques, qui ſont à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, & qui ont trouvé plus court & plus facile de brûler ſon livre que d'y répondre.

Je ne ſuis pas, Sire, dans le cas de dire à M. Helvétius ce qu'Ovide diſoit à ſes vers : *Vous irez ſans moi, & je ne vous porte point envie ;* car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté ; mais ma

ſanté long-temps dérangée, & encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, & je me plains d'elle avec plus de raiſon, que Louis XIV dans l'Épître de Boileau ne *ſe plaint de ſa grandeur*, qui l'empêche de paſſer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui eſt la plus fâcheuſe diète à laquelle il m'aît condamné; je ſuis dans une eſpèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la Sorbonne, ne doit pas être éternel, & il faudra bien que le mien finiſſe.

On m'aſſure que V. M. ſe porte bien, qu'elle fait des choſes admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'eſt là ma ſeule conſolation; après le bonheur de voir V. M., celui que je déſire le plus eſt de pouvoir mériter ſon ſuffrage & ſon eſtime.

Je ne connois de M. Lambert qu'un ſeul ouvrage, qui eſt bon, mais qui ne me paroît comparable à aucun de ceux de M. Euler; & ſi ce dernier eſt à genoux devant M. Lambert, comme V. M. me fait l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de M. Euler ce qu'on a dit de La Fontaine, *qu'il fut aſſez bête pour croire qu'Eſope & Phèdre avoient plus d'eſprit que lui.* Ce n'eſt pas que je prétende rien ôter au mérite de M. Lambert, qui doit être très-réel, puiſque toute l'académie en juge ainſi; mais il y a dans les ſciences plus d'une place honorable, comme il y a, ſi on en croit l'Évangile,

plusieurs demeures dans la maison du Père céleste; & M. Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On assure d'ailleurs qu'il a fait plusieurs excellens ouvrages qui ne me sont point parvenus. Je le trouverois encore assez bien partagé, quand il seroit à M. Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Descartes & Newton sont à Bayle, suivant V. M., ou que Bayle est à Descartes & Newton, selon un géomètre de votre connoissance; ou pour employer une comparaison qui ne souffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle & Gustave-Adolphe sont à un monarque que je n'ose nommer.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. Mr. Thiebault, le professeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, & qui doit actuellement avoir reçu ses ordres. Elle aura sûrement lieu d'en être contente à tous égards. Je souhaiterois qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, & dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'étoit pas trop aisée à dire. C'est une histoire philosophique du désastre que vient d'éprouver en France la vénérable société de Jesus. J'aurois écrit avec plus d'intérêt & de satisfaction l'histoire de V. M.; ses victoires, ses loix, ses ouvrages, sont un peu plus dignes de la postérité que

l'émigration d'une horde de fanatiques, expulsés par d'autres ; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre ; c'eſt aux dieux ſeuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec des ſentimens encore plus chers à mon cœur, &c.

LETTRE IX.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 mars 1765.

JE vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoïdes & des humeurs goutteuſes m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage ſur les hautes ſciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné deſcendre des régions éthérées pour vous rabaiſſer juſqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuſcrit mon guid'âne, & je me rengorge de comprendre quelque choſe aux myſtères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous ſuis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'appercevoir que c'eſt un garçon ſage, & qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ſes

talens. Je vous envoie en même temps les réglemens de mon académie. Comme le plan en eſt nouveau, je vous prie de m'en dire votre ſentiment avec ſincérité.

Nous attendons ici M. Helvétius : ſelon ſon livre, le plus beau jour de notre connoiſſance ſera le premier ; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que ſon ouvrage, qui, quoique rempli d'eſprit, ne m'a ni perſuadé, ni convaincu. A propos de l'hiſtoire de vos jéſuites, dont je vous remercie d'avance, le pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur inſtitut ; auſſi-tôt j'en ai fait défendre l'inſinuation dans mes Etats. O que Calvin me voudroit de bien, s'il pouvoit être informé de cette anecdote ! Mais ce n'eſt pas pour l'amour de Calvin, c'eſt pour ne point autoriſer encore plus dans le pays une vermine malfaiſante, qui tôt ou tard ſubira le ſort qu'elle a eu en France & en Portugal.

Je vis à préſent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuſe à corriger des vers que j'ai fait dans des temps de troubles : mais meſurer des ſyllabes & clouer une rime au bout, eſt une bien futile occupation en comparaiſon de celles de certains grands génies, qui meſurent la vaſte étendue de l'eſpace. Que voulez-vous ? Je vous dirai comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. Je ſuis vieux, j'ai des infirmités, & les vers me font

plaisir. Ma philosophie me dit qu'il y a tant de désagrémens dans le monde & si peu de plaisirs, qu'il faut saisir ces derniers où on les trouve ; le grand point est d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées ; mais on ne l'est guère quand l'estomac digère mal.

Je vous plains sincérement de souffrir & de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je soupçonne qu'il y a quelqu'opilation dans les viscères du bas-ventre, & j'opine pour les eaux minérales & apéritives. L'estomac est dans le cas des philosophes, on l'accuse souvent de la faute des autres. Il faut que vous fassiez examiner vos urines, & que vous vous tâtiez sous les côtes, pour vous assurer que le foie est en bon état ; il faut que les médecins observent si le fiel & la bile font leur devoir, en concourant à la digestion. Il faut que sur les symptômes, ils s'assurent si votre mésentère est en bon état, ou si le sang est trop épaissi ; car tous ces détails sont nécessaires pour fonder la méthode selon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, & ne vous en désaccoutumez pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous seul qui souteniez en ce moment la gloire de votre patrie ; & comme vous aimez cette ingrate, conservez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre

de Voltaire ? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre ſon Dictionnaire philoſophique qu'on imprime en Hollande ; mais nous ſavons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monſtre dans le Gevaudan ? Vous verrez que c'eſt le marquis avec ſa capote, qu'on aura pris pour un monſtre (*a*). On dit qu'il dévore des enfans & qu'il eſt fort leſte à ſauter de branche en branche, cela ne lui reſſemble pas ; ſi le monſtre dormoit, ce ne pourroit être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a paſſé vingt ans en Sibérie ; par tout ce qu'il nous en a conté, il n'a donné envie à perſonne d'y aller, & je crois que vous n'avez pas mal calculé en refuſant de vous approcher de ce voiſinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre ſanté ; perſonne n'y prend plus de part que moi. Sur ce, &c.

(*a*) Cette plaiſanterie concerne le marquis d'Argens qui voyageoit alors.

LETTRE X.

Du Roi.

Ce 20 août 1765.

J'Ai été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire eſſuyer, & l'injuſtice avec laquelle on vous a privé d'une penſion qui vous revenoit de droit. Je me ſuis flatté que vous ſeriez aſſez ſenſible à cet affront pour ne pas vous expoſer à en ſouffrir d'autres. Nous autres militaires, ne ſommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde eſt ſans doute un préjugé; mais il eſt établi, & c'eſt par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirois bien davantage, ſi je croyois vous perſuader: toutes mes raiſons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti eſt pris & que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raiſons me paroiſſent auſſi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entoure à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter ſi ſans ſavoir k k plus b, on peut ne pas déraiſonner.

Voici donc ce que je vous répondrois, ſi cette ſcène ſe paſſoit en converſation. Que depuis long-temps les climats ſont conſidérés comme aſſez ſemblables, ſi on en excepte la

ligne & le pôle : que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui se distinguent à la vérité par un air mal-sain, comme Mantoue, Pest en Hongrie, Ostende en Flandre ; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais passé pour mal-sain ; il est même si favorable aux Français, que plusieurs réfugiés de cette nation sont morts après avoir passé quatre-vingt-dix ans ; de sorte que le climat peut servir d'excuse honnête, mais non pas de raison. Votre second argument a quelque chose de plus plausible ; il est dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, & je ne puis pas vous garantir le contraire ; mais qui vous dit que je ne saurois mettre votre fortune à l'abri des caprices de la postérité? Cela se peut, & cela est très-faisable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieuse, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choses. Vous me demandez mon sentiment sur votre histoire des jésuites? Je vous avoue qu'il y reste quelque chose à désirer (*a*). Je m'attendois à voir en

(*a*) Cet ouvrage est intitulé simplement : *Sur la destruction des Jésuites en France*, 1 vol. in-12.

abrégé l'hiſtoire de l'établiſſement de cet ordre, & ſur-tout les règles de leur inſtitut; je croyois y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a préſidé à ſon établiſſement & à ſon extinction, les noms des plus célèbres de leur corps; comment la doctrine du régicide a pris naiſſance chez eux, les meurtres ſacrés dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les janſéniſtes, leur conduite en Portugal, & enfin ce qui a donné lieu à leur banniſſement de France. Le plan que vous vous êtes propoſé eſt différent de celui-ci. Vous avez heurté les jéſuites & les janſéniſtes en même temps; ils ont crié & ils ont cru devoir intéreſſer le trône dans cette querelle. Le miniſtère peut avoir de l'humeur de ce que vous avez découvert ſes vues cachées; car M. de Choiſeul ayant eu la hardieſſe d'attaquer les jéſuites & de les chaſſer de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occaſion, pour détruire les autres *cuculati*; mais peut-être s'en cache-t-il & ne veut-il pas qu'on avertiſſe la milice tonſurée de l'étendue de ſes vues. Voilà ce que je penſe ſur toute cette affaire.

Je ſuis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour; & il ſe peut bien que je raiſonne en l'air ſur les vues de vos miniſtres, que je ne connois ni ne veux connoître. Je ſuis à préſent diſciple de Thalès & de Buffon; dans

le bain je considère l'eau comme le principe de toutes choses, & si l'eau m'a fait mal penser, prenez-vous-en à cet élément; celle de la Seine est si mauvaise, que vous devriez la prendre en aversion; beaucoup de médecins la croient très-malfaisante pour l'estomac, au-lieu que notre eau de Berlin est très-pure & bienfaisante. Je n'en dirai pas davantage, & je me contente, en vous assurant de mon estime, de prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

LETTRE XI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 28 octobre 1765.

SIRE,

TAndis que V. M. se plongeoit dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avoit mis un pied dans la barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchois sans regret au terme des maux de la vie, & j'avois déjà prié M. Watelet d'assurer V. M. que je mourois plein de reconnoissance, de respect & d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne vouloit pas encore de moi; je ne sais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait; mais je me traîne encore, ce me

ſemble, à une aſſez petite diſtance du rivage dont il me repouſſe; ma ſanté eſt plus languiſſante que jamais; j'ai des maux de tête preſque continuels, & le ſommeil qui m'avoit quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la triſteſſe que mon état me cauſe, ſe joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien perſuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'aſſurant que l'affoibliſſement de ma ſanté & de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, eſt la ſeule cauſe qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je ſuis né. J'ajoute que ſi quelque choſe pouvoit me dédommager de ce que je perds en reſtant en France, du bonheur & de la paix dont je jouirois auprès de V. M., c'eſt l'intérêt que mes amis & le public même m'ont marqué, lorſque j'étois entre la vie & la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'eſtime des honnêtes gens ne tenoit pas à une miſérable penſion qu'on continue à me refuſer, & à laquelle je ne penſe plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V M. a porté de mon ouvrage ſur les jéſuites, qu'elle y auroit déſiré plus de détails; mais des différens détails où j'aurois pu entrer à ce ſujet, quelques-uns,

uns, ce me semble, sont assez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur institut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auroient été dangereux à développer, par exemple, les ressorts secrets qui ont accéléré la destruction de cette société dangereuse. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre sur les détails de la première espèce; & j'ai été forcé de passer légérement sur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., savent entendre à demi-mot. Il m'a paru plus utile, sur-tout pour le bien de la France, de faire ce que personne n'avoit encore osé, de rendre également odieux & ridicules les deux partis, & sur-tout les jansénistes, que la destruction des jésuites avoit déjà rendus insolens, & qu'elle rendroit dangereux, si la raison ne se pressoit de les remettre à leur place.

On m'assure que V. M. se porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réussi, & que tandis qu'elle croyoit ne philosopher qu'avec Thalès, Hippocrate étoit de la conversation pour le bien de vos sujets. Le rétablissement de votre santé, Sire, me console du dépérissement de la mienne; un héros, un roi philosophe est bien plus nécessaire au monde que moi; puisse-t-il au moins m'être permis par ma frêle & languissante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. les sentimens que

je lui dois, que ſes vertus, ſes grandes actions & ſes bienfaits ont gravés dans mon cœur, & qui ne finiront qu'avec ma vie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XII.

Du Roi.

Ce 23 novembre 1765.

JE vois par votre lettre que votre eſprit eſt auſſi malade que votre corps ; ce qui cauſe une double ſouffrance. Je ne me mêle de guérir ni l'un ni l'autre, parce que les géomètres ont un tempérament à eux, & une façon de penſer bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avois à parler à quelque littérateur, je lui dirois, qu'en aucun pays les penſions n'ont décidé du mérite ; qu'Ovide, tout exilé qu'il étoit, balance à préſent & ſurpaſſe en réputation le tyran qui l'opprima ; que ſi les richeſſes donnoient des talens, perſonne n'en auroit plus que C. P. & leurs ſemblables ; & qu'ainſi ce littérateur feroit bien de croire que le mérite, le talent & la réputation qui les ſuit, tiennent à l'homme & non aux décorations. Mon littérateur ſe conſoleroit, il ſe feroit admirer comme auparavant, & il ſeroit heureux. Ce raiſonnement n'étant pas ſoutenu de *kk* plus *b*, ne peut ſe préſenter en cet état vis-à-vis des

hautes sciences ; toutefois il est fondé sur un calcul très-juste, sur un parallèle des dons de la nature & de ceux de la fortune, sur une idée nette de ce qui doit attirer l'estime des hommes & de ce qui la mérite le plus, sur une comparaison qui doit consoler un grand homme de l'injustice qu'il souffre en se rappellant que d'autres grands hommes ont été encore plus infortunés. J'avoue que j'aurois dû citer préférablement à Ovide, Galilée & Socrate ; mais comme il n'est question que de jésuites & non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les sculpteurs d'orner d'images vos autels, & qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé.

Si j'avois à traiter ce sujet avec quelque militaire, je lui dirois : Souvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paroître plus de courage, que lorsque proscrit & abordé sur les rivages Africains, il répondit à un officier du préteur qui lui faisoit dire de se retirer : *Dis-lui que tu as vu Cajus Marius assis sur les ruines de Carthage.* C'est dans le malheur qu'il faut du courage. J'endoctrinerois mon militaire de toute la morale stoïque : mais qu'est-ce que la morale ? La mode malheureusement en est passée. Notre siècle a la rage des courbes, & tous

ces calculs ingénieusement imaginés, ne valent pas à mon sens des principes de conduite qui réprîment les passions effrénées, & par lesquels les hommes peuvent jouir du foible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirois point sur cet article, si je voulois répéter ce qu'on a dit : toutefois je suis persuadé que vous prendrez votre parti sur ce qui vient de vous arriver, & que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de soupçonner qu'ils vous tuent par leurs persécutions. Je serai charmé de vous revoir en quelqu'occasion que ce soit, & j'espère que le temps, ce grand maître, passera son éponge sur le passé, & vous fera recouvrer votre santé, votre gaieté & votre repos Sur ce, &c.

LETTRE XIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 19 mai 1766.

SIRE,

JE ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que M. de la Grange a reçu ses offres avec autant de respect que de reconnoissance ; qu'il se tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, & d'être à portée de les mériter encore davantage par ses travaux ; qu'il a demandé au roi de Sardaigne son

ſouverain, la permiſſion d'accepter ces offres; que le roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner inceſſamment ſa réponſe, & a bien voulu lui faire eſpérer que ſa demande ne ſeroit point rejetée. Je crois donc, Sire, que M de la Grange ne tardera pas à venir remplacer M. Euler; & j'oſe aſſurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens & le travail, & que d'ailleurs par ſon caractère & ſa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre diviſion ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, & auſſi eſtimable par ſes ſentimens que par ſon génie ſupérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réuſſir dans cette négociation, & procurer à V. M. & à ſon académie un ſi excellent ſujet. Cet événement répand dans mon ame une ſatisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, & je ſuis ſûr que mon eſtomac s'en reſſentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une choſe agréable à V. M., honorable pour ſes Etats, avantageuſe pour ſon académie, & d'avoir par-là donné à V. M de nouvelles marques des ſentimens de reconnoiſſance, d'attachement inviolable, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 26 mai 1766.

SIRE,

TOutes les lettres que je reçois de M. de la Grange m'assurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables & avantageuses que V. M. veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de V. M., ce n'est ni sa faute ni la mienne; c'est celle des ministres du roi de Sardaigne, qui n'osant pas lui refuser absolument son congé, cherchent à le lui différer, dans l'espérance qu'il changera d'avis; mais il me mande que son parti est pris & inébranlable. Je ne doute point que si V. M. juge à propos de faire demander au roi de Sardaigne même le congé de M. de la Grange, il ne l'obtienne sur le champ, & ne se mette incessamment en route; en ce cas, V. M. voudroit bien donner ses ordres pour les frais de son voyage. Il est bien singulier que M. Euler, comblé de biens par V. M., lui & sa famille, ait obtenu son congé si aisément après 26 ans de séjour, & que M. de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'assurer la fortune dans son pays, soit obligé de solliciter comme une

grâce la permiſſion d'aller jouir ailleurs de la juſtice qu'un grand roi lui rend.

V. M. déſire un aſtronome ; je crois que M. de Caſtillon y ſeroit très-propre, d'autant qu'il pourroit former M. ſon fils au même travail, & le mettre en état de lui ſuccéder, ſi le cas l'exigeoit. Mais il ſeroit néceſſaire que V. M. donnât ſes ordres pour remettre l'obſervatoire en état ; car il en avoit grand beſoin, au moins quand je l'ai vu il y a environ trois ans. Mais je m'apperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parois faire le rôle de préſident de l'académie, qui n'en ſauroit avoir de plus digne & de plus éclairé que ſon protecteur même, & qui n'a beſoin, pour obtenir ce qui eſt juſte, que de le propoſer à ce grand roi.

Mgr. le prince de Brunſwick eſt ici, eſtimé, aimé & recherché de tout le monde. Il a été aux académies ; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en ſa préſence à l'académie des ſciences ; il fut hier à l'académie françoiſe, & je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empreſſe tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, & de l'aſſurer de mon reſpectueux attachement pour ſon auguſte maiſon, & pour un oncle plus auguſte encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

P. S. J'aurois une grâce, Sire, à demander à V. M., ce seroit de permettre que M. de la Grange passât par Paris pour aller à Berlin; il est vrai que son voyage en seroit un peu plus long; mais indépendamment du plaisir que j'aurois à le voir, je pourrois le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, & qu'il remplira certainement avec succès.

LETTRE XV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 11 juillet 1766.

SIRE,

MOnsieur de la Grange a dû écrire il y a déja quelque temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde reconnoissance, & la disposition où il est d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du roi de Sardaigne soit si lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serois cependant d'autant plus charmé de voir M. de la Grange à Berlin, qu'il y remplaceroit très-bien M. Euler, & qu'il seroit beaucoup plus utile à l'académie

que moi. Ce n'eſt point fauſſe modeſtie, c'eſt la pure vérité qui me fait parler ainſi; M. de la Grange eſt jeune, & je ſuis preſque vieux; ſon ardeur eſt naiſſante, & la mienne décline; il ſe lève enfin, & je ſuis prêt à me coucher.

On dit que V. M. déſire auſſi un aſtronome. Si elle n'en a beſoin que d'un, & qu'elle n'ait pas d'autres vues ſur M. de Caſtillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'aſtronomie & de l'optique. Il me ſemble au reſte que l'obſervatoire de l'académie auroit beſoin de réparations & d'améliorations, du moins s'il eſt encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en ſoit, j'attends les ordres ultérieurs de V. M. au ſujet de l'aſtronome, ſi elle en a quelques-uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend juſtice à mon zèle, & au déſir que j'ai d'être utile à l'académie. C'eſt pour cette raiſon que je propoſe M. de Caſtillon. Mgr. le prince héréditaire de Brunſwick eſt parti avec l'eſtime générale & l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître; je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu; il en étoit aſſurément bien digne Nous avons ici un prince de Deux-Ponts, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'eſt tant diſtinguée dans la

dernière guerre, & qui dispute cet honneur aux Suédois.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique imprimé à Berne (ce lieu d'impression est bien choisi, & me rappelle une chanson qui commençoit ainsi : *Bernons Bernis, puisqu'il nous berne*). Cet ouvrage est très-édifiant, & la préface sur-tout bien digne d'être lue; elle me paroît de main de maître, & quel que soit l'auteur, il mérite bien des remerciemens de la part de la raison.

Je suis avec le plus profond respect, & avec tous les sentimens de reconnoissance & d'attachement inviolable que je conserverai jusqu'au tombeau, &c.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de M. Bitaubé, qui me paroît pénétré de reconnoissance des bontés de V. M., & bien résolu de faire tous ses efforts pour les mériter de plus en plus.

LETTRE XVI.

Du Roi.

Ce 26 juillet 1766.

LE ſieur de la Grange doit arriver à Berlin ; il a obtenu le congé qu'il ſollicitoit, & je dois à vos ſoins & à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ſes deux yeux ; ce qui plaira ſur-tout fort à la claſſe des anatomiſtes. La modeſtie avec laquelle vous vous comparez au ſieur de la Grange, élève votre mérite au-lieu de le rabaiſſer, & ne me fera pas prendre le change ſur ma façon de penſer & ſur l'eſtime que j'ai pour vous. Notre académie eſt aſſez fournie à préſent de ſujets. Nous avons le ſieur Caſtillon & ſon fils qui obſervent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à ſon obſervatoire. M. Euler, qui aime à la folie la grande & la petite ourſe, s'eſt approché du nord pour les obſerver plus à ſon aiſe. Un vaiſſeau qui portoit ſes x, z, & ſon kk a fait naufrage ; tout a été perdu, & c'eſt dommage, parce qu'il y auroit eu de quoi remplir ſix volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, & l'Europe ſera vraiſemblablement privée de l'agréable amuſement que cette lecture lui auroit

donné. Tandis que M. Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le ſud ; il trouve que la nation Françoiſe eſt la plus civile & la plus galante de l'Europe ; & pour vous parler en votre ſtyle, ce prince trouve que votre politeſſe redouble pour les étrangers en raiſon inverſe du quarré des maux qu'on vous a fait.

Vous me parlez d'un Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de l'Égliſe, que je ne connois point. Je lis rarement des préfaces ; cependant j'ai oui dire que l'auteur de celle-là étoit auſſi effronté qu'inſolent, & qu'il a eu l'impudence de prouver par un factum que Jean le Blanc n'étoit que Jean Farine (*a*).

On dit qu'on eſt toujours en train de brûler les livres en France. C'eſt une reſſource en cas de grand hiver ; ſi le bois manque, les livres ne manqueront pas ; pourvu qu'on ne brûle que l'écriture & non les auteurs ; ce qui deviendroit trop ſérieux, & je me mettrois de mauvaiſe humeur, ſi l'on dreſſoit des bûchers pour de certains philoſophes auxquels je m'intéreſſerai toujours. Sur ce, &c.

(*a*) Le Roi a ſans doute ſes raiſons pour méconnoître ici cet ouvrage, dont la préface eſt certainement de lui. Voyez-en la preuve ci-devant, tome XV, pag. 165 & ſuivantes, Lettres 310 & 311.

LETTRE XVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 ſeptembre 1766.

SIRE,

MOnſieur de la Grange eſt arrivé ici le 2 de ce mois, ſuivant la permiſſion que V. M. lui a donnée de paſſer par Paris; je l'ai vu tous les jours, & je l'ai trouvé plein de reconnoiſſance des bontés de V. M, & bien empreſſé de répondre aux juſtes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non-ſeulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe poſsède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philoſophe, dans tous les ſens poſſibles de ce mot; ſupérieur aux préjugés & aux ſuperſtitions des hommes, ſans ambition, ſans intrigue, n'aimant que le travail & la paix, du caractère le plus doux & le plus ſociable. Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qui lui ſera ſûrement facile d'obtenir. M. Euler étoit directeur de la claſſe de mathématiques; il paroîtroit aſſez naturel que M. de la Grange ſuccédât à cette place, puiſque V. M. l'appelle pour remplacer M. Euler, qu'il eſt certainement bien en état de remplacer. Cependant, ſi V. M. a d'autres vues par rapport à cette place

de directeur, M. de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'insistera point sur cet objet; il prie seulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant son arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, & qui est pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que M. de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par essuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des sciences & des lettres que V. M. protège, de ne pas laisser le plus petit sujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, & qui voudroient bien qu'elles ne trouvassent pas dans les États d'un grand Roi, l'honneur & l'asyle qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que M. de la Grange sera à Berlin vers le 15 d'octobre; son arrivée ne sera point retardée par un voyage très-court, que des raisons d'amitié vraiment respectables l'obligent à faire à Londres, parce que M. de la Grange prendra le temps de ce voyage sur celui qu'il me destinoit, & que V. M. lui avoit permis de me donner; & parce que d'ailleurs, le trajet de Londres à Berlin par mer sera beaucoup plus court, moins embarrassant & moins dispendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, & l'ignorance de la langue auroient rendu long & difficile.

M. de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent ſujet dont il croit que V. M. pourroit faire aiſément l'acquiſition pour ſon ſervice militaire, & même, comme par ſurcroît, pour ſon académie. Il ſe nomme M. le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition & de beaucoup de mérite, ſur-tout dans la partie de l'artillerie & du génie ; M. de la Grange eſt perſuadé qu'il ſeroit propre à former en ce genre une excellente école. Il eſt actuellement ſur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il eſt peu ſatisfait de ſon traitement ; il ſera de retour au mois de novembre. V. M. pourroit s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers Piémontois qui ſont à ſon ſervice ; car M. de la Grange ne voudroit pas lui écrire directement pour cet objet, par des raiſons que V. M. comprendra facilement ; mais il me paroît perſuadé que V. M. feroit en M. de Foncenex une excellente acquiſition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter, d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement & de mon zèle, en procurant à ſon académie un ſujet qui y ſera bien plus utile que moi, & qui eſt deſtiné à lui faire le plus grand honneur par ſes travaux & ſes talens. Mon peu de ſanté a preſqu'éteint le peu d'ardeur & de génie que la nature m'avoit donné, & il faut que je ſonge à faire retraite ; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce

ſont les ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, d'attachement inviolable & de profond reſpect, avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 ſeptembre 1766.

SIRE,

CE ſera M. de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre ; j'ai tout lieu de croire, par la connoiſſance que j'ai de ſon heureux génie, de ſon ardeur pour le travail, & de la douceur de ſon caractère, que V. M. me ſaura quelque gré d'avoir procuré à ſon académie un ſavant de ſon mérite ; je ne crains point d'aſſurer que ſa réputation, déjà très-grande, ira toujours croiſſant, & que les ſciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état auſſi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre ſous la protection de V. M. ce digne & reſpectable philoſophe ; je n'ai de regrets que de ne pouvoir l'accompagner ; mais, Sire, une ſanté très-foible, & qui a beſoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être ſe raffermira-t-elle, & je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laiſſera pour aller mettre encore une fois

aux

aux pieds de V. M. les sentimens de respect & de reconnoissance que je conserverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part, il y a peu de jours, d'un vrai jugement de Salomon rendu par V. M. ; c'est la punition à laquelle elle dit qu'elle auroit condamné les malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une procession, & pour avoir chanté des chansons. V. M. auroit avec justice trop mauvaise opinion de la nation Françoise, si je ne l'assurois pas que ce jugement, aussi atroce qu'absurde, a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité & le sens commun. La philosophie, Sire, a grand besoin de la protection, aussi éclairée que puissante, que V. M. lui accorde ; l'acharnement contre elle est plus grand que jamais de la part des prêtres & des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils se font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les sages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, sont encore, s'il est possible, plus abrutis que le clergé, de l'esprit intolérant & persécuteur qui les domine. Ce ne sont ni des magistrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques jansénistes, qui nous feroient gémir, s'ils le pouvoient, sous le despotisme des absurdités théologiques, & dans

les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la superstition & l'oppression. Je crois, Sire, que le seul parti à prendre pour un philosophe que sa situation empêche de s'expatrier, est de céder en partie & de résister en partie à cet abominable torrent ; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire toute entière; ce quart sera toujours dit, & fructifiera sans nuire à l'auteur ; dans des temps plus heureux, les trois autres quarts seront dits à leur tour, ou successivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de parlemens ni de prêtres, ou si les parlemens deviennent justes, & les prêtres sages.

Cette lettre, Sire, sera remise à V. M. assez long-temps après sa date, parce que M. de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me suis privé à regret de quelques jours qu'il me destinoit encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point son arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin sera beaucoup plus courte & moins embarrassante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 novembre 1766.

SIRE,

LA lettre (*a*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a comblé de la plus vive satisfaction; je vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec M. de la Grange, & qu'elle a trouvé que ce grand géomètre étoit encore, comme j'avois eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, & d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, & qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi-bien que par ses talens. Il me paroît, Sire, pénétré de reconnoissance de la manière dont V. M. l'a reçu, & enchanté de la conversation qu'elle a bien voulu avoir avec lui; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, & dont il est infiniment flatté; M. de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, Sire, qu'un vieil

(*a*) On n'a pu retrouver cette lettre.

officier réformé en géométrie ; ma tête n'eſt preſque plus capable du genre d'application que ce travail exige, & ma ſanté, quoique paſſable, ne ſe ſoutient un peu que par le repos & le régime. Je ne ſuis pas ſans eſpérance de revoir un jour V. M., & de mettre de nouveau à ſes pieds les ſentimens ſi juſtes dont je ſuis pénétré pour elle. V. M. prétend que ſi je ne me hâte pas, je la trouverai radotante : je ſuis bien ſûr qu'elle n'eſt pas faite pour radoter jamais ; mais ſi par malheur cela arrivoit, je ne ſerois pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affoibliſſe, elle ne ſera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, & j'ai fait admirer à nos philoſophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire ſur les abus & les atrocités abſurdes de la juriſprudence criminelle françoiſe, ſur le fanatiſme égal, quoiqu'oppoſé, de notre parlement & de nos prêtres, & ſur le parti que doit prendre un homme raiſonnable au milieu de tant de cervelles échauffées & dérangées. C'eſt auſſi, Sire, celui que je prends ; mépriſer les fous, & honorer les ſages, voilà ma deviſe, & à peu-près tout ce que je puis faire pour la raiſon, à laquelle je ne puis plus guère être utile que par mes vœux en ſa faveur. Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus ſincères, & les plus conſtans, ſont ceux que je fais pour V. M. ; leur vivacité

est égale à celle des sentimens de respect, d'admiration & de reconnoissance éternelle avec lesquels je suis, &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. Mr. de Castillon; il désireroit obtenir la pension attachée à la place d'astronome dont il fait les fonctions, & je crois que sa demande est juste. V. M. sait que je ne l'ai jamais trompée; c'est ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

LETTRE XX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 décembre 1766.

SIRE,

VOtre Majesté recevra incessamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours, une très-foible & très-mince production de son admirateur; c'est un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés & la même indulgence dont elle a bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne contient guère que des choses déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop blesser les charlatans en tout

genre qui veulent dominer sur les esprits ; j'y ai inséré, avec les additions qui m'ont paru nécessaires pour le public, & les modifications que certaines matières exigeoient, la plus grande partie des éclaircissemens que j'ai eu l'honneur de présenter à V. M. sur mes *Élémens de Philosophie*. Il est pourtant certains articles que j'ai cru devoir supprimer, parce que je fais élever, non comme M. Chicaneau, dans la crainte de Dieu & des sergens, mais dans la crainte de Dieu & des prêtres, & des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ses heures perdues, ou plutôt dans ses instans de délassement (car elle n'a point d'heures à perdre), jeter les yeux sur ce volume, & m'éclairer de ses réflexions & de ses vues ; elle trouvera en moi la docilité qu'un philosophe doit à celui qu'il regarde comme son chef & son modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéressant à mes yeux, c'est l'occasion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profession, les sentimens éternels d'admiration & de respect dont je suis pénétré pour le héros de ce siècle ; sentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans son illustre maison ; je la prie d'être assurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, si la destinée

vous l'accorde, n'aura pas besoin d'aller chercher bien loin de grands exemples; il les trouvera près de lui, il lira la vie de son grand oncle, & désespérera de l'égaler.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 6 février 1767.

SIRE,

VOtre Majesté me rend, je crois, assez de justice pour être persuadée que je ne prendrai jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéresser les sciences & la littérature : cependant je n'ai pu refuser à M. le prince de Salm, qui m'honore de ses bontés, de faire parvenir à V. M. cette lettre de sa part. Vous jugerez, Sire, si la demande qu'il fait à V. M. est juste, & si elle doit lui accorder son appui en cette occasion; tout ce que je me permettrai de dire, c'est que M. le prince de Salm me paroît digne des bontés de V. M. par ses qualités personnelles & par les sentimens de respect & d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce siècle; il joint à ces sentimens celui d'une éternelle reconnoissance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'assez violens mémoires contre l'*Infame*; si cela continue, elle sera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche sans miséricorde; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* ***, a peur, dès que le coup est lâché, que la justice ne le lui rende au centuple, & passe sa vie, comme S. Pierre, à renier & à se repentir.

A propos de S. Pierre, on dit que son patrimoine pourroit être bientôt à vendre. V. M. devroit l'acheter; je serois bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgences, que je me flatte qu'elle ne me refuseroit pas. La vérité est que le vicaire de J. C. est, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le Saint-Père a fait fermer l'opéra, pour appaiser la colère de Dieu, & que les anciens Romains, qui ne demandoient que du *pain & des spectacles*, trouveroient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

M. de Stainville, qui traitoit si mal la nation Françoise aux eaux de Spa, comme je l'ai su il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal sa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle vouloit lui donner pour enfans ceux d'un histrion. Si tous les maris qui sont dans le même cas faisoient autant de train, nos femmes du bel air seroient en effet hors du commerce.

Le père de M. de la Grange eſt inquiet de ne point recevoir de ſes nouvelles ; il craint que leurs lettres réciproques ne ſoient interceptées à Turin ; je prie V. M. d'interpoſer ſa protection auprès du roi de Sardaigne, pour qu'il ſoit permis à un fils d'écrire à ſon père ; car je ne puis croire que M. de la Grange ait pris V. M. pour Jeſus-Chriſt, & qu'il *ait renoncé à ſon père & à ſa mère* pour le ſuivre, ſuivant la morale de l'Évangile.

M. de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des ſciences le jour où Mgr. le prince héréditaire de Brunſwick a aſſiſté à la ſéance ; il roule ſur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma foible ſanté me le permet, car j'aurois encore plus de beſoin d'un bref de *ſommeil* & de *digeſtion*, que d'un bref d'indulgences ; j'ai bien de la peine à être paſſablement avec ces deux divinités-là ; je dis *divinités*, parce que le ſommeil & la digeſtion me paroiſſent les deux vraies divinités bienfaiſantes de ce monde. Auſſi ſuis-je bien réſolu, ſuivant le ſage conſeil de V. M., de ne rien faire qui puiſſe les troubler ; la nature phyſique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, ſans que j'aie encore la ſottiſe d'y joindre les cauſes morales qui acheveroient de tout gâter.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu le cinquième volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre ;

je la supplie de vouloir bien m'en dire son avis avec sa bonté ordinaire; Voltaire m'en paroît content; mais de quoi il est bien plus charmé, & avec bien plus de raison, ce sont des lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle sans cesse, & m'en paroît transporté.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 février 1767.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur, il y a peu de jours, d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, & d'avoir abusé de ses bontés. Cette lettre, Sire, sera plus courte; car je ne voudrois pas retomber trop souvent dans la même faute. Je me bornerai à présenter à V. M. la lettre & l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des hommes de lettres que j'aime & que j'estime le plus, M. Marmontel, mon confrère à l'académie françoise, & un des membres les plus distingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paroît digne d'être lu & jugé par un héros; il contient des maximes importantes, que V. M. met depuis long-temps en pratique; & la récompense la plus flatteuse que l'auteur

puiſſe déſirer de ſon travail, c'eſt que V. M. l'honore de ſon ſuffrage, & qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 avril 1767.

SIRE,

C'Eſt avec la plus grande circonſpection que j'oſe parler à V. M. d'une affaire qui n'eſt nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien préſenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un François, qu'on dit être plus malheureux que coupable, & à qui il paroît que ſes juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avoit bien voulu abréger de moitié le temps de ſa priſon; cependant le terme eſt expiré & il y eſt encore, à ce qu'il croit, contre vos ordres. Je ſuis bien aſſuré qu'il obtiendra juſtice, s'il la mérite, & je prie très-humblement V. M. de vouloir bien donner ordre que je ſois inſtruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puiſſe en rendre compte aux perſonnes qui m'ont recommandé cette affaire.

V. M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'eſt pas du même avis que moi ſur certains

endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poésie & la musique. J'ose me flatter pourtant que si j'avois l'honneur d'avoir sur ces objets un entretien avec elle, elle demeureroit persuadée que je pense comme elle dans le fond, & que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je serois porté à croire que j'ai tort, si nous différions dans l'essentiel. Par exemple, je me serois joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti sur la prétendue peinture de la poussière; il s'en faut bien que je croie la musique capable de tout peindre; je crois seulement & j'ai dit qu'elle peut, par ses sons, nous mettre quelquefois dans une situation semblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, & par-là nous rappeller l'idée de ces objets.

M. Marmontel sera sûrement très-flatté des observations que V. M. lui envoie sur sa Poétique; il répondra sûrement à V. M. avec plus de satisfaction qu'il ne fera à la Sorbonne sur son Bélisaire. Le pauvre garçon est actuellement aux prises avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, & les autres Fréderic des siècles passés, qui avoient sur celui de notre siècle le désavantage de n'être pas baptisés, pourroient bien, nonobstant le défaut de ce passe-port, être en paradis avec Caton, Socrate, Aristide, & quelques maraudis de cette espèce que le paganisme a produits: je veux mourir,

Sire, ſi je ſais où ſont tous ces honnêtes gens ; mais je les crois en enfer, s'ils ſont en même lieu que les docteurs ; les raiſonnemens qu'ils entendent, doivent être un ſupplice pour eux.

J'ai lu & relu mille fois, Sire, avec la plus tendre & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance ce que V M. a bien voulu ajouter de ſa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. Elle a bien raiſon de dire qu'on ne conçoit rien aux ſottiſes contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles & importantes querelles de nos pédans en robe avec nos pédans en ſoutane. Pendant que cette vermine ſe déchire, toute l'Europe a les yeux ſur V. M. ; on parle de la Pologne, de Dantzick, des diſſidens, dont je crois que V. M. ne ſe ſoucie guère ; que ſais-je enfin ce qu'on ne dit pas ? Mais de quoi vais-je me mêler ? Il me ſemble déja entendre V. M., qui me répond comme Achille à Agamemnon :

Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des dieux.

Je n'avois pas attendu les ordres de V. M. pour aſſurer le maſſif abbé d'Olivet qu'elle connoiſſoit les *e* muets, & que *crép* étoit ſûrement un mot germaniſé. Il y a des fautes un peu plus eſſentielles que celle-là dans la *Proſodie* de ce gros ex-jéſuite, car il a l'honneur de l'être ; & je ne conſeillerois pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ſes règles.

Monseigneur le prince héréditaire de Brunswick, qui est ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à son premier voyage, & je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raisonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort justes à son égard. J'ai eu la satisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce prince les sentimens dont je suis pénétré pour V. M., & il pourra l'assurer de la vénération que tous les gens-de-lettres estimables ont pour elle.

Que V. M., Sire, fasse la guerre ou la paix; ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elle se porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, & qu'elle veuille bien se souvenir quelquefois de la reconnoissance éternelle, de l'attachement inviolable, & du profond respect avec lequel je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XXIV.

Du Roi.

Ce 5 mai 1767.

IL m'est impossible de vous répondre au sujet de ce prisonnier auquel vous vous intéressez, parce que son crime & son nom même me sont inconnus. On a demandé des éclaircissemens aux tribunaux d'Embden & de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour savoir de

quoi cet homme eſt accuſé. Quoi qu'il en ſoit, j'oſe me flatter que les collèges de juſtice de mon pays, ne portent pas l'oubli des formalités & la précipitation des jugemens au même point que vos cours de juſtice de France; & je ne penſe pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne ſe ſoit paſſé des choſes qui ne ſont point parvenues juſqu'à moi.

Vous me preſſez de vous dire ce que je penſe des additions que vous avez faites à vos Eſſais de littérature. Il me ſemble vous avoir écrit que je m'étois inſtruit dans cette partie de l'ouvrage où vous daignez abaiſſer la ſublime géométrie au niveau de mon ignorance; que j'approuvois beaucoup la ſageſſe & la circonſpection avec leſquelles vous avez traité la partie métaphyſique, matière délicate & ſcabreuſe, & qu'il me ſembloit que c'étoit la ſeule manière de l'expoſer, ſans ſoulever contre ſoi un eſſaim de docteurs armés d'anathêmes & d'imprécations. La partie qui regarde les beaux-arts eſt plus libre; il eſt permis de dire ſur le ſujet de l'hiſtoire, de la poéſie & de la muſique tout ce que l'on veut, ſans craindre l'inquiſition: & comme les goûts ſont différens, il ſeroit difficile de trouver deux perſonnes, dont les ſentimens fuſſent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me ſuis fait une habitude d'étudier l'hiſtoire en la prenant à ſes commencemens, & en la ſuivant juſqu'à nos jours, par la raiſon

qu'on établit des principes avant d'en tirer des conséquences. J'aime dans la poésie tout ce qui parle au cœur & à l'imagination, la politique & la fable, & je serois fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, si féconde en images. Ce n'est pas à dire qu'on abuse d'images usées; mais que de ressources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes sous lesquelles les anciens enveloppoient leurs connoissances physiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des dieux du paganisme, seroit-ce à des gens-de-lettres du dix-huitième siècle à faire main basse sur ce que des siècles où fleurissoient les arts & le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot, le premier devoir du poëte est de plaire; il faut qu'il lui soit libre d'employer tel secours qu'il veut, pourvu qu'il y réussisse.

Je n'ose pas dire que j'ai trouvé quelques sophismes en dialectique dans les pensées d'un grand géomètre sur la musique; mais je pense qu'il y a quelqu'abus de mots dont la définition, peut-être différente, m'empêche d'être du sentiment de ce grand homme. Il convient que la musique ne peut articuler que les sentimens de l'ame, que par conséquent tout ce qui peut être du ressort des autres sens, ne l'est pas de l'acoustique; cependant il exige du compositeur qu'il rende le lever du soleil: ne seroit-ce pas qu'il veut que le musicien exprime cette

joie

joie douce & tranquille qu'inſpire le lever de l'aurore? Cela ſe peut ; mais de monter des cordes les plus baſſes de l'inſtrument aux plus aiguës, & d'en redeſcendre au gré du géomètre, cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le ſpectacle d'une belle matinée & les ſons articulés. Tenons-nous-en donc en muſique à l'expreſſion des affections de l'ame, & gardons-nous de rendre les cris des grenouilles, le croaſſement des corbeaux & cent autres ſujets dont l'imitation eſt vicieuſe en muſique comme en poéſie : toutes les choſes de ce monde, ainſi que les arts qui ſervent à nos plaiſirs, ont leurs bornes circonſcrites ; ſi nous les étendons au-delà de leur ſphère, nous les dénaturons au-lieu de les perfectionner. Je ne ſuis qu'un *dilettante*, & je ne décide point ſur des matières qu'à peine il m'eſt permis d'effleurer ; mais vous avez voulu que je vous diſe ce que je penſe ; le voilà. Pour M. l'abbé d'Olivet, dont je ſuis le très-humble ſerviteur, bien loin de lui vouloir du mal de ſon *crêp* ou *crêpe*, je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité ; depuis, je me crois un auteur fameux, & je prends les airs de ſuffiſance d'un poëte dont il eſt fait mention dans l'académie françoiſe. Je recommande mes ſoléciſmes & mes barbariſmes à ſon indulgence ; car dans ce pays-ci, on craint plus les cenſures grammaticales que celles de la Sorbonne & du pape même.

Vivent les philoſophes ! voilà les jéſuites chaſſés de l'Eſpagne. Le trône de la ſuperſtition eſt ſapé & s'écroulera dans le ſiècle futur; toutefois prenez garde qu'il ne vous écraſe en tombant ; car la chûte de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins & les perſécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous ſouhaite un bonheur conſtant & inaltérable. Sur ce, &c.

LETTRE XXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 juillet 1767.

SIRE,

J'Oſe me flatter que V. M. eſt aſſez perſuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma ſenſibilité ſur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéreſſe V. M. a des droits ſur mon cœur, & ce qui peut augmenter ou altérer ſon bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à ſa gloire.

Je ſuis auſſi flatté que reconnoiſſant de tout ce que V. M. veut bien me dire ſur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer ; je la prie de recevoir mes très-humbles remerciemens, & des éloges qu'elle a la bonté de me donner, & des critiques qu'elle veut bien y joindre. Il me ſemble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je penſe

ſur la poéſie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui ſe borne à des mots & à des images uſées, celle qui ne contient point des choſes, & aſſurément V. M. eſt moins faite que perſonne pour prendre la défenſe de cette poéſie, qui ne reſſemble guère à la ſienne. A l'égard de la muſique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeller les objets qui ne ſont pas de ſon reſſort, en réveillant en nous par les ſons, des ſentimens ſemblables à ceux que ces objets nous procurent: j'avoue que je vais un peu plus loin; & je ne crois pas mon opinion tout-à-fait ſans fondement; mais l'objet eſt ſi métaphyſique, & par conſéquent ſi contentieux, que je ne ſuis point ſurpris qu'un des plus grands muſiciens de l'Europe penſe autrement, & que je ne me crois, ſur ce point-là ſur-tout, aucunement infaillible.

Je ne ſais ſi l'expulſion des jéſuites d'Eſpagne ſera un grand bien pour la raiſon, tant que l'inquiſition & les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois auſſi que ſi V. M. expulſe jamais les jéſuites de Siléſie, elle n'héſitera pas d'en dire la raiſon à toute l'Europe, & qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans ſon cœur* les motifs de cette proſcription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enſeigne au malheureux jeune-homme, condamné par noſſeigneurs du parlement de Paris,

dans le siècle de Fréderic, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chansons grivoises, & pour avoir oublié de saluer une procession. Je remercie V. M. de cette bonne œuvre, au nom de la philosophie & de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des associés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ses bontés un homme de mérite, bon géomètre & bon philosophe, M. l'abbé Bossut, correspondant de notre académie des sciences de Paris, dont il seroit membre depuis long-temps s'il ne demeuroit pas en province; il a remporté deux ou trois prix à notre académie, & j'ose assurer V. M. qu'il ne déparera pas la liste de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers, qui est à la vérité bien grand dans un sens, mais assez court dans un autre.

Ma santé est toujours flottante, comme l'est actuellement la société jésuitique espagnole; je suis parvenu à force de régime à rétablir mon estomac; mais ma tête est presqu'absolument incapable d'application. Je ne prendrois pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, si elle n'avoit la bonté de me les demander. Puisse la destinée ajouter aux fibres de V. M. la force & le ressort qu'elle ôte aux miennes! Je serai tout consolé.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 décembre 1767.

SIRE,

IL y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante sur la poésie & la musique ; lettre pleine de raison, de sel & d'esprit, & que le plus éclairé & en même temps le plus gai des philosophes seroit très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis plusieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme disent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre ; mais la plume m'est tombée trois fois des mains ; j'ai senti qu'on ne répliquoit point par une froide discussion à des raisonnemens très-fins & très-justes, soutenus par de bonnes plaisanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adversaire tel que V. M., il faudroit du moins que j'eusse toute entière à ma disposition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée ; mais les approches de la mauvaise saison ont encore affoibli le peu qui m'en restoit, & pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille ; j'espère du moins que si la destinée m'enlève le peu d'esprit qui me reste, elle me laissera toujours un cœur capable de

ſentir les bontés dont V. M. m'honore, & qui conſervera toujours pour elle la plus vive & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance.

Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers de ſon académie, je prends la liberté de lui propoſer d'avance M. l'abbé Boſſut, dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans une lettre déjà précédente; c'eſt un très-bon géomètre, qui a remporté pluſieurs prix à l'académie des ſciences de Paris, & ailleurs; j'attendrai les ordres de V. M. pour le propoſer à l'académie, & je ne ferai ſur cela que ce qu'elle voudra bien me preſcrire. Je compte que V. M. eſt toujours ſatisfaite de M. de la Grange, & je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquiſition.

Puiſque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéreſſe les membres de cet illuſtre corps, je prends la liberté de recommander une ſeconde fois à ſes bontés le profeſſeur de Caſtillon; il déſireroit que V. M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'aſtronome, pour pouvoir ſe faire aider dans les calculs & les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendroit pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens & le logement d'obſervateur à monſieur ſon fils, qui eſt très-capable de remplir cette place. Il me paroît que M.

de Castillon s'occupe beaucoup & avec succès de ce qui concerne l'astronomie & l'optique, mais qu'il auroit besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empêche de se procurer.

Je désirerois beaucoup, si les précieux momens de V. M. le permettoient, savoir ce qu'elle pense de la Grammaire en deux volumes de M. Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adresser; cet ouvrage est, ce me semble, savant & profond, mais un peu trop scolastique. V. M. doit aussi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le sujet est intéressant. Si elle daignoit me faire part de ses réflexions sur ces deux ouvrages, je les ferois passer aux auteurs, qui certainement en feroient leur profit.

Voilà donc les jésuites chassés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, & qu'ainsi tous les Etats de la maison de Bourbon feront maison nette; il me semble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereuse le parti le plus sage & le plus juste, celui de ne point lui faire de mal, & d'empêcher qu'elle n'en fasse; mais ce parti, Sire, n'est pas fait pour tout le monde; il est plus aisé d'opprimer que de contenir, & d'exercer un acte de violence qu'un acte de justice. Cependant la cour de Rome perd insensiblement ses meilleures troupes, &.*.** ses enfans per-

dus ; il me ſemble qu'elle replie ſes quartiers inſenſiblement, & qu'elle finira par ſuivre ſon armée, & par s'en aller comme elle ; *Bien mal acquis s'en va de même*, diſoit le feu pape Bénoît XIV, qui voyoit bien, comme on dit, le fond du ſac. En attendant, la Sorbonne, qui joue de ſon reſte ſans doute, vient de donner une belle cenſure de Bélisaire ; cette cenſure eſt un chef-d'œuvre de bêtiſe & d'abſurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en font dans la honte, tout théologiens qu'ils ſont. Mais il ne m'importe guère ce que les pédans font, diſent & écrivent, pourvu que V. M. ſoit heureuſe, qu'elle ſe porte bien, & qu'elle veuille bien quelquefois ſe ſouvenir du très-profond reſpect, & de l'attachement inviolable avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVII.

Du Roi.

Ce 7 janvier 1768.

JE vous ſuis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma perſonne, & j'y répondrois tout de ſuite, ſi je n'étois retenu par la diète de Ratisbonne, dont les graves délibérations roulent à préſent ſur les complimens de la nouvelle année ; la pluralité des voix incline

à les supprimer. Vous savez qu'un certain fiscal Anis m'a fort persécuté dans son temps ; & comme je crains la censure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'est que j'aime à égayer les matières qui en sont susceptibles & qu'il me passe journellement par les mains tant de choses graves ou ennuyeuses, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occasion, par d'autres qui délassent l'esprit : & pourquoi toujours traiter la philosophie avec une mine refrognée ? J'aime à dérider le front des philosophes, & à badiner sur les opinions, qui, si on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes sur les autres. Le sage l'a dit : Vanité des grandeurs, vanité de la philosophie, & tout est vanité.

Ne pensez pas cependant que je ne sais que rire ; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'assemblée d'une académie à laquelle vous vous intéressez, au sujet du discours que je vous envoie, selon l'usage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je crois que le fils de Castillon est tout installé sur la tour de l'observatoire, & que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que selon ses ordres. J'avois fait mon accord qu'il adouciroit nos hivers & réchaufferoit nos printemps : jusqu'ici il n'a pas tenu parole ; mais comme sa domination n'a commencé que depuis peu, il y a appa-

rence qu'elle n'eſt pas encore aſſez affermie pour que les planètes lui obéiſſent.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les *Canadiens* & *Coſroès*. Les jeunes gens qui en ſont les auteurs ne font pas mal les vers; s'ils pèchent, c'eſt qu'ils n'ourdiſſent pas aſſez finement la trame de tout l'ouvrage, & que les ſituations ne ſont pas aſſez préparées, ni amenées aſſez naturellement: c'eſt qu'ils manquent de cenſeurs éclairés qui les conduiſent dans une route où il eſt facile de s'égarer ſans guide; mais ſi le public les dégoûte, il étouffe des talens naiſſans qui pourroient ſe développer.

Pour les talens des jéſuites, ils ne ſe développeront plus: les voilà chaſſés de la moitié de l'Europe & du Paraguay même; les poſſeſſions qui leur reſtent ailleurs, me ſemblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, ſi l'impératrice-reine vient à mourir; pour moi je les tolérerai tant qu'ils ſeront tranquilles & qu'ils ne voudront égorger perſonne. Le fanatiſme de nos pères eſt mort avec eux; la raiſon a fait tomber le brouillard dont les ſectes offuſquoient les yeux de l'Europe. Ceux qui ſont aveugles & cruels, peuvent encore perſécuter; ceux qui ſont éclairés & humains, doivent être tolérans. Que cette odieuſe perſécution ſoit un crime de moins pour notre ſiècle, c'eſt ce qu'on doit attendre des progrès journaliers que fait la philoſophie; il ſeroit à ſouhaiter

qu'elle influât autant sur les mœurs que la philosophie des anciens. Je pardonne aux stoïciens tous les écarts de leurs raisonnemens métaphysiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première secte pour moi sera constamment celle qui influera le plus sur les mœurs, & qui rendra la société plus sûre, plus douce & plus vertueuse. Voilà ma façon de penser ; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes & l'avantage des sociétés.

N'est-il pas vrai que l'électricité & tous les prodiges qu'elle découvre jusqu'à présent, n'ont servi qu'à exciter notre curiosité ? N'est-il pas vrai que l'attraction & la gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination ? N'est-il pas vrai que toutes les opérations chymiques se trouvent dans le même cas ? Mais en vole-t-on moins sur les grands chemins ? Vos traitans en sont-ils devenus moins avides ? Rend-on plus scrupuleusement les dépôts ? Calomnie-t-on moins ? l'envie est-elle étouffée ? la dureté de cœur en est-elle amollie ? Qu'importe donc à la société ces découvertes des modernes, si la philosophie néglige la partie de la morale & des mœurs, en quoi les anciens mettoient toute leur force ? Je ne saurois mieux adresser ces réflexions que j'ai depuis long-temps sur le cœur, qu'à un homme qui de nos jours est l'atlas de la philosophie moderne, qui par son exemple & ses écrits pourroit remettre en vi-

gueur la discipline des Grecs & des Romains, & rendre à la philosophie son ancien lustre. Sur ce, &c.

LETTRE XXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 janvier 1763.

SIRE,

JE viens de recevoir & de lire avec la plus grande sensibilité l'Éloge que V. M. a fait du jeune & digne prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un honneur égal à l'esprit & aux sentimens du héros qui en est l'auteur ; c'est la vertu & l'éloquence qui pleurent la vertu & les talens, moissonnés à leur aurore ; on ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celle de V. M. en lisant un ouvrage si touchant & si pathétique (*a*). Le seul endroit peut-être que j'aurois désiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant & le plus pathétique de tous, c'est celui où V. M. parle de sa fin prochaine ; je sais, Sire, qu'un héros tel que vous envisage ce dernier moment avec tranquillité ; mais il me semble que V. M. devroit dérober cette affligeante image aux regards

(*a*) C'est l'Éloge d'un Prince Henri de Prusse ; il se trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo, Amsterdam 1790.

de ceux qui lui ſont tendrement & reſpectueuſement attachés. Heureuſement pour leur ſenſibilité, ce triſte moment, Sire, eſt pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paroît à V. M. : ils ſe flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins. En liſant cette triſte & éloquente péroraiſon, j'adreſſois du fond de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'Ode XVII du ſecond livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de ſuſpendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine cauſoit à ce favori d'Auguſte ; avec cette différence, Sire, que V. M. eſt bien plus précieuſe au monde que Mécène, qu'il craignoit la mort & que vous l'avez mille fois bravée, & que mes ſentimens ſont bien plus profonds & plus juſtes que ceux d'Horace.

Quelqu'éloquente, Sire, que ſoit la peinture dont j'oſe me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle & pour moi la gaieté ſi philoſophique avec laquelle elle ſait traiter les ſujets même de philoſophie, ſans y répandre moins de juſteſſe & de profondeur. Elle auroit, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre, ſur la proceſſion que notre ſaint-père le pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer & perſécuter les diſſidens en Pologne. C'eſt afficher bien adroitement l'eſprit de cette religion, & donner beau jeu à ſes ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie tranſcendante : j'avoue qu'elle n'eſt ſouvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de ſavans oiſifs ; mais elle a ſouvent été utile ; ne fût-ce que dans le ſyſtême du monde, dont elle explique ſi bien les phénomènes. Je conviens cependant avec V. M. que la morale eſt encore plus intéreſſante, & qu'elle mérite ſurtout l'étude des philoſophes ; le malheur eſt qu'on l'a par-tout mêlée avec la religion, & que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que M. de Caſtillon le fils n'a point la place d'aſtronome, qui a été donnée à M. Bernoulli. Ce dernier eſt ſans doute un très-bon ſujet ; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M. ; ſi elle daignoit le donner pour aide à monſieur ſon père dans l'aſtronomie, & y joindre une penſion dont il auroit beſoin, cette famille eſtimable lui auroit une éternelle obligation.

Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un ſi triſte objet, & ſur-tout une péroraiſon auſſi douloureuſe pour vos fidèles ſerviteurs ! C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, &c.

LETTRE XXIX.

Du Roi.

Ce 24 mars 1763.

VOus avez reçu un Éloge moins fait pour l'oſtentation que pour la vérité. Je vous aſſure que le talent de l'orateur n'y étoit pour rien, & que le témoignage unanime de l'auditoire a bien juſtifié l'auteur de cette accuſation ; mais je paſſe ſur un ſujet trop triſte pour que j'y inſiſte plus long-temps ; & je félicite les philoſophes des ſottiſes récentes du grand Lama. Vos vœux n'auroient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il ſe conduiſît plus mal ; il reſſemble à un vieux danſeur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe & ſe caſſe le cou. Les foudres des excommunications ſont depuis long-temps rouillées dans le Vatican ; falloit-il les tirer de cet arſenal, pour les lancer d'un bras impuiſſant, & dans quel temps ? où le maître eſt auſſi décrédité que le vicaire, où la raiſon rejette hautement tout verbiage myſtique & inintelligible, où le peuple eſt moins abſurde que les hommes en place ne l'étoient autrefois, où des ſouverains aboliſſent de leur propre autorité l'ordre des jéſuites, qui ſervoient de gardes du corps à la papauté. Vous verrez que le pape

ſera auſſi maltraité à Paris que les philoſophes, & que le père éternel de Verſailles trouvera très-mauvais la galanterie que le ſaint-ſiège a faite à ſon petit-fils. Que ces prophéties s'accompliſſent ou non, il en réſulte pour moi la conſolation d'avoir un confrère de plus excommunié; cela eſt d'autant plus agréable, que cet événement ſe trouve le premier en ce genre qui arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut ſauver une fille de théâtre pour ſes charités; il paroît que les cenſures de la Sorbonne ne l'ont pas encore ſu corriger du vice horrible de la tolérance; comme il veut ſauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un généreux effort en faveur du duc de Parme & pour moi, de ſorte qu'avec Marmontel, le duc de Parme, la danſeuſe & moi, nous irons droit en paradis, malgré la Sorbonne & le pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition de vos Œuvres, & je m'en réjouis, parce que perſonne n'écrit d'un ſtyle auſſi clair & auſſi net que le vôtre ſur des matières abſtraites de la géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres de la Suiſſe annoncent qu'il travaille à un ouvrage deſtiné pour l'impératrice de Ruſſie; je ne ſais ce que ce peut être. Il pourra compoſer un code de nouvelles loix pour les Polonois, Tartares ou Perſans. Pour moi, j'ai eu différentes

différentes indiſpoſitions de ſuite qui m'ont fort incommodé ; mais qui n'en a pas ? on dit que c'eſt pour exercer notre patience. Je voudrois que votre ſanté ne fût pas dans le cas d'expoſer plus long-temps votre patience à s'impatienter, & que votre corps auſſi ſain que votre ame & votre eſprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée uſe, & ſi ce peut être une conſolation pour vous, comptez qu'il y a ici des perſonnes qui s'intéreſſent ſincérement à votre conſervation, ainſi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce, &c.

LETTRE XXX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 avril 1768.

SIRE,

J'Ai déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remerciemens du bel Éloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, & de lui dire combien cet ouvrage m'avoit paru éloquent & pathétique. Toutes les ames ſenſibles qui l'ont lu, en ont été auſſi touchées que moi, & font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguſte orateur, de ceux qu'elle a refuſés à ſon illuſtre neveu, ſi dignement célébré par elle.

Si quelque choſe, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce ſont les excellentes

réflexions dont V. M. veut bien me faire part au ſujet de l'excommunication du duc de Parme ; la comparaiſon qu'elle fait du grand Lama, *à un vieux danſeur de corde qui, dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe & ſe caſſe le cou*, eſt auſſi juſte & auſſi philoſophique que piquante : on la répète de bouche en bouche, & cette ſeule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conſeil d'Eſpagne & du parlement de Paris au ſujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui ſont aſſez indifférens, pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la ſuite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne ſais s'il eſt excommunié, mais il ne ſe tient pas pour tel ; car il vient de faire ſes pâques en grand gala en ſon égliſe ſeigneuriale de Ferney, & après la cérémonie, il a fait à ſes payſans un très-beau ſermon contre *le vol* ; il ſe prétend ruiné & vient en conſéquence de faire maiſon nette, même de ſa nièce qu'il a renvoyée à Paris ; il eſt reſté ſeul avec un jéſuite, nommé le P. Adam, qui n'eſt pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde ; il prétend que S. A. S. Mgr. le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup & le paie fort mal, & il diroit volontiers de ce prince

ce qu'en disoit en ma présence à V. M. un peintre italien qui avoit travaillé pour lui sans être payé : *Oh ! c'est un homme qui n'aime point la* virtou.

V. M. me flatte infiniment en désirant un nouveau volume de mes Œuvres ; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne sais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre ; je vais la laisser reposer pendant un an : pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui sont faits depuis plus de deux ans, & qui n'intéressent guère V. M., ni moi non plus.

Madame la comtesse de Boufflers-Rouverel, femme de beaucoup d'esprit & de mérite, & que feu madame de Pompadour, d'heureuse mémoire, haïssoit fort à cause de son admiration pour V. M., me charge de mettre à ses pieds M. le comte de Boufflers son fils, jeune-homme bien élevé, instruit & sage, qui doit arriver incessamment à Berlin, & que le ministre d'Angleterre doit présenter à V. M. ; ce jeune seigneur mérite d'être distingué, par sa conduite & par ses connoissances, de notre jeune noblesse Françoise.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours & l'exercice rendront à V. M. une santé parfaite ; je ne suis point étonné qu'elle ait souffert du rude hiver que nous venons d'éprou-

ver, & j'eſpère qu'elle ſe trouve mieux à préſent. Puiſſe la deſtinée la conſerver long-temps pour le bien de ſes États, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur & l'avantage des lettres & de la philoſophie!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXI.

Du Roi.

Ce 7 mai 1763.

UN Dieu favorable aux philoſophes a envoyé un eſprit de vertige & de démence (au-lieu du Saint-Eſprit) au ſaint-père, qui lui inſpire de puiſſantes erreurs & des entrepriſes extravagantes. On dit que le bras levé, il va lancer ſes foudres ſur le très-chrétien, le très-catholique & le très-fidèle. Vous l'allez voir adopter le défenſeur de la foi & le très-hérétique philoſophe de Sans-Souci, pour n'être pas iſolé & dépourvu de cortège. La poſtérité ſera ſurpriſe d'apprendre quels géans le pape a bien oſé excommunier. Tout ce que mériteroit le pape, ſeroit que ces ſacrées majeſtés lui jetaſſent des pommes au viſage. Ce qu'il leur refuſe ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton eſt plus ſucculent que toute chair virginalement divine. Je ne ſais ce qui réſultera de cette affaire. C'eſt à ce vieux dan-

ſeur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il ſe tirera du pas dans lequel il s'eſt engagé.

Quoi qu'il en ſoit, cela ſera ſans contredit favorable à la philoſophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le ſyſtême des inſpirations, & d'un autre, à quelle ſageſſe mènent les raiſonnemens exacts & rigoureux de la philoſophie: ici, l'orgueil & l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à ſes pieds; là, une raiſon éclairée qui protège & défend le pouvoir légitime des ſouverains: d'une part, les ſuites turbulentes d'une religion extravagante; de l'autre, ceux qui la décrient & qui s'élèvent contre des abus monſtrueux. Enfin, il n'y aura plus moyen de ſoutenir une thèſe qui manifeſte elle-même ſa dangereuſe abſurdité. Cependant, direz-vous, on perſécute Marmontel & les encyclopédiſtes. A cela je réponds, qu'il y a par-tout des brigues, des cabales, des inimitiés perſonnelles, des jalouſies, & des querelles de parti qui s'arment de prétextes frivoles pour contenter leur haine & leur vengeance particulière; mais le roi très-chrétien excommunié, il ſe fera philoſophe, vous deviendrez ſon premier aumônier, Diderot confeſſera Choiſeul, & Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des bénéfices, vous donnerez un archevêché à Voltaire, un évêché à Jean-Jacques, une abbaye à d'Argens, & les affaires n'en iront que mieux.

Il y a eu grand bruit à Ferney; on ne sait pas ce qui peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chassé Agar de sa maison, il a pris le divin déjeûner, s'en est fait donner le certificat & l'a envoyé à Versailles; signe certain de quelque persécution nouvelle. Mais comme tout le monde sait jusqu'où il porte la ferveur de la foi, il échappera sans doute aux calomnies de ses envieux.

Je voudrois que votre santé se rétablît & que votre courage triomphât des tracasseries comme votre raison des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut plus maltraité que vous ne l'êtes, que Descartes fut banni de sa patrie, que Bayle fut obligé de la quitter, que Michel Servet fût brûlé, & que les cendres de ceux qui l'ont été pour une aussi belle cause formeroient des montagnes comme le Mont-Martre, si l'on pouvoit les rassembler. Adieu. Je vous recommande la paix de l'ame comme le premier mobile de la santé du corps. En philosophant il est bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier soi-même. Veillez donc à votre conservation, à laquelle je m'intéresse plus que personne. Sur ce, &c.

LETTRE XXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 20 juin 1768.

SIRE,

J'En demande pardon à V. M.; je reconnois toute sa supériorité en politique comme en tout le reste; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuse philosophie, dans toutes les sottises qu'il plaît au Saint-Esprit d'inspirer au grand Lama. Je m'attends seulement que le très-saint-père recevra de ses très-chers enfans, les princes catholiques, quelques coups de pied dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M.; mais je n'espère pas qu'aucun philosophe devienne ni grand aumônier, ni confesseur. En attendant la fortune que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés & persécutés; ils souffriroient patiemment le premier, si on vouloit bien leur faire grâce du second; & en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diroient volontiers comme Sosie dans Amphitrion :

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en soit, le fils aîné de l'Église

vient, avec tout le respect possible, de se saisir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris possession en robes rouges & avec beaucoup de politesse; nous faisons la guerre au pape *l'épée au côté* & *la plume à la main*; mais en récompense nous sommes prêts à jeter les philosophes dans le feu au premier signal.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma santé; le coffre de la machine est un peu meilleur en ce moment, mais la tête est toujours incapable d'application, par le peu de sommeil. J'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, & de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ses pieds. M. Mettra, qui part pour Berlin, & qu'il ne m'est pas permis d'accompagner par le régime auquel je suis forcé de m'assujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprète de mes sentimens & de mes regrets.

Oui, sans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de sa maison; il est livré pour toute société à un fort honnête jésuite, qui s'appelle le père *Adam*, & qui n'est pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jésuite pour lui dire la Messe & pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philosophe, & ne finisse par lui *dame*r

le pion, & peut-être le faire *échec & mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ſes pâques; heureuſement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, & le curé pour lequel il y avoit une excellente brioche, a plaidé la cauſe de ſon paroiſſien, & a ſoutenu qu'il n'avoit point prétendu jouer la comédie, & qu'il étoit dans les plus ſaintes diſpoſitions du monde. Pour lui, il me ſemble qu'il n'y a pas fait tant de façons, & qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ſes médecins veulent tâter le pouls pour ſavoir ſi on lui donnera à manger : *Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?*

Je ſens que j'abuſe du temps & des bontés de V. M. en l'entretenant de ces misères; je lui en demande pardon, je la ſupplie de ſe conſerver pour le bonheur de ſes ſujets, pour l'exemple de l'Europe, & pour le bien de la philoſophie & des lettres. J'eſpère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de ſa ſanté, & voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnoiſſance, l'admiration & le très-profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

P. S. Je viens de lire une *profeſſion de foi des théiſtes*, qui me paroît adreſſée à V. M. C'eſt un fruit des pâques de Ferney.

LETTRE XXXIII.

Du Roi.

Ce 4 août 1768.

JE vois que votre attachement à la philoſophie eſt ſupérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de caſuiſte, chargé de faire les équations algébriques des péchés du ſouverain & des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philoſophique au faſte des grandeurs; & plus ſage que Platon, aucun Denys ne vous fera abandonner la méditation, pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'eſt ce repos qu'Épicure recommande tant à ſes diſciples (& dont on fait peu de cas dans votre patrie), & que ce philoſophe conſidéroit comme le ſouverain bien. Il y a ici un certain marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pouſſe au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvoit vivre ſans que ſon ſang circulât, il préféreroit cette façon d'être à celle dont il exiſte actuellement. Pour moi qui aime à faire plaiſir à tout le monde, je me garde bien de le contredire; j'ai même cru, comme Jean-Jacques a réuſſi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferois pas mal de me ranger du nombre des auteurs, qui parant leurs ouvrages de belles

phraſes, ont renoncé à la ſotte manie d'avoir le ſens commun. Je vous envoie la belle diſſertation que j'ai compoſée à la louange de la pareſſe. Vous y trouverez une érudition légère & une profondeur ſuperficielle qui doivent dans le ſiècle où nous vivons, faire la fortune de cet ouvrage : il m'a reconcilié avec le marquis, & je ne doute pas que vos fainéans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, perſuadé que c'eſt la ſeule voie qui reſte ouverte pour parvenir à une réputation ſolidement établie.

Voici en attendant quelques ſujets ſur leſquels j'ai des matériaux tout préparés : Que la ſociété des jéſuites eſt utile aux États : Qu'il faut expulſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques, à l'exemple des Empereurs Romains, qui chaſsèrent de Rome les aſtrologues & les médecins : Qu'il y a plus de grands génies en tout genre dans notre ſiècle que dans le ſiècle paſſé : Que la ſuperſtition éclaire les ames : Que les États dans leſquels les ſujets ſont les plus pauvres, ſont les plus heureux, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout : Que les poëtes ſont des empoiſonneurs : Que des loix contradictoires ſont utiles aux États, parce qu'elles exercent la ſagacité des juges : Que la frivolité vaut mieux que le bon ſens, parce

qu'elle eſt légère & que le bon ſens eſt lourd : Qu'il faut agir & enſuite réfléchir, parce que c'eſt comme cela qu'on fait par-tout. Enfin, je ne finirois point, ſi je vous communiquois tous les thèmes que je tiens en réſerve. Je voudrois, au-lieu de ces belles choſes, avoir le ſecret de rendre la force à vos nerfs & de rajuſter l'étui de votre ame, pour qu'elle s'y trouvât plus à ſon aiſe, & que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philoſopher plus tranquillement. Sur ce, &c.

LETTRE XXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 ſeptembre 1768.

SIRE,

QUelqu'éloge que V. M. faſſe de la pareſſe dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'eſt point cette vertu (puiſqu'il lui plaît de l'appeller ainſi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remerciemens. Un ſentiment plus triſte & plus profond m'occupoit, & faiſoit taire tous les autres ; il ſe répandoit des bruits fâcheux & très inquiétans ſur la ſanté de V. M. ; j'attendois avec impatience M. Mettra pour en ſavoir des nouvelles ſûres, & pour calmer l'inquiétude où j'étois ; il eſt enfin

arrivé, m'a tranquillisé pleinement, & m'a mis en état de renouveller à V. M. l'assurance des sentimens de reconnoissance, d'attachement & de respect dont je suis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'esprit & de gaieté cette paresse qu'elle pratique si peu, j'aurai l'honneur d'assurer que depuis long-temps les indigestions & les insomnies m'ont persuadé de la vérité de sa thèse, & convaincu que Jean-Jacques Rousseau a raison, quand il assure que l'*homme qui médite est un animal dépravé*. Je crois le marquis aussi pénétré que moi de cet axiome, & je ne lui connois d'activité que dans un seul point, c'est dans son inviolable & respectueux attachement pour V. M.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Europe pour voir que l'espèce humaine est condamnée à ne sortir de son indolence naturelle que pour se tourmenter elle-même & les autres. Je n'en voudrois pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Russie pour *soutenir* sans doute *la religion catholique*. Notre saint-père le Pape ne se seroit pas attendu à cet allié-là.

Je désire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres sujets qu'elle se propose ; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chasser les philosophes des gouvernemens monarchiques ; & que les États où le peuple est le plus pauvre sont les plus heu-*

reux, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout. C'eſt une vérité dont on tâche de le perſuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux les pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé juſqu'à ce point ſur ſes vrais intérêts!

Conſervez, Sire, votre ſanté précieuſe à des ſujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles inſtructions; conſervez-la pour la philoſophie, pour les lettres, & pour le bonheur de celui qui ſera toute ſa vie avec le plus profond reſpect & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.

LETTRE XXXV.

Du Roi.

Ce 4 octobre 1768.

JE ne penſois pas devenir chef de ſecte en vous envoyant ce badinage ſur la pareſſe, & je me targue étrangement d'avoir des philoſophes pour diſciples; je n'attribue cependant pas cette converſion à la force de mes argumens. Il faut être juſte, & convenir qu'après avoir pouſſé le courſier de ſon imagination dans toutes les carrières métaphyſiques, qu'après avoir vu le bout de toutes choſes, ou pour mieux dire les bornes que l'eſprit humain ne ſauroit franchir, on peut après ces vains eſſais, ſe permettre la pareſſe d'eſprit ſur les ſecrets

de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il eſt encore vrai que la vie humaine eſt un jeu d'enfant, où des poliſſons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruiſent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets & plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la ſociété, où des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades & ne leur laiſſent que les os. Si ces écervelés ſe trouvoient nés pareſſeux, je crois que la ſociété n'y perdroit rien. Je ne range pas cependant le grand Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore aſſez bien appris ſon catéchiſme, pour ferrailler en faveur du ſuiſſe du paradis; il ſe borne à couvrir ſes frontières contre les incurſions des Heydamaques, & il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement avec les Vénitiens, un rebelle qui a ſoulevé cette province contre lui.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paroîtront pas de ſi-tôt; je deſtine celui que j'appelle la maſſue du deſpotiſme qui aſſomme la raiſon, pour votre patrie; je le ferai paroître en même temps que je poſtulerai une place à l'académie françoiſe; & comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philoſophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas & les d'Olivet auroient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la

pauvreté, prouvé par la politique & par la religion, il doit paroître à Vienne, à moins que M. van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage perſuadera, je me l'aſſure, aux fidèles ſujets de ſa majeſté l'impératrice-reine, que l'argent d'un État n'eſt que pour le ſouverain, que tant que les peuples ſont pauvres ils ſont vertueux; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers conſuls; & qu'enfin riche, on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puiſſances du ſud ont formé; il ſera le ſceau de la réconciliation de la Pruſſe & de l'Autriche, & les traitans me canoniſeront. Vous voyez que mes deſſeins ne ſe bornent pas à des bagatelles, & que mes ouvrages me rapporteront plus que le Dictionnaire de Bayle n'a valu à ſes éditeurs, & que peut-être je m'élèverai à côté de Henri VIII, auquel ſon galimatias théologique valut le titre ineſtimable de défenſeur de la foi.

La goutte, mes voyages & mes occupations ont un peu rallenti ces travaux importans. Ma ſanté, à laquelle vous vous intéreſſez ſi affectueuſement, s'eſt aſſez bien remiſe. La nature m'a condamné à ramaſſer pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produiſent la goutte: ce n'eſt pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal; il faut que la patience

patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils ſont pêtris du même limon; il faut qu'on ſe familiariſe avec l'idée de ſa deſtruction & qu'on ſe prépare à rentrer dans le ſein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon marquis d'Argens, pour me prouver qu'il n'eſt point pareſſeux, il entreprend le voyage d'Aix; car vous ſaurez que les Provençaux ſont comme les Juifs; de la boue de Jéruſalem pour les uns, & les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur ſemblent les chef-d'œuvres du Très-Haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre ſable, & je crois qu'on peut être bon patriote, ſans s'aveugler de préjugés pour ſa patrie. A propos, les Suiſſes ont fait un deſſein de Voltaire pénitent, allant à confeſſe, qui eſt la plus plaiſante idée que meſſieurs les treize cantons aient enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le Roſaire en main, eſcorté de ſes garde-chaſſes, ſuivi de ſon père Adam, de ſa cuiſinière & de ſon cocher; un ſinge porte le crucifix devant lui & l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui, en faiſant des pétarades, fait tomber de deſſous ſa queue toutes ſes brochures, & ſur-tout le petit poëme contre vos amis les Genevois. Rangeons cela ſur la liſte des ſottiſes paiſibles, & ſouhaitons qu'il ne s'en faſſe point d'autres.

Puiſſiez-vous vivre en paix, recouvrer entiérement votre ſanté, & vous bien perſuader que perſonne ne s'y intéreſſe plus que moi pour l'honneur des lettres, du bon ſens & de la philoſophie ! Sur ce, &c.

LETTRE XXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 19 décembre 1763.

SIRE,

JE crains d'importuner trop ſouvent V. M. ; c'eſt pour cette raiſon que je n'oſe rendre mes lettres plus fréquentes. Je reſpecte ſur-tout en ce moment ſes occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, ſi elles n'étoient pas auſſi ſérieuſes, pourroient amuſer un moment la philoſophie. Il eſt aſſez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour ſoutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du midi, écornent tout en douceur le patrimoine de S. Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le ſaint-père n'envoie au grand-viſir une épée bénite comme au maréchal Daun. On aſſure que pluſieurs de nos François, & juſqu'à des chevaliers de Malte, vont ſervir dans l'armée Turque contre ces vilains ſchiſmatiques de Ruſſie ; & qu'on

diſe après cela que l'eſprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemarck, que nous avons eu ici pendant ſix ſemaines, en eſt parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, haraſſé de fêtes dont on l'a écraſé, de ſoupers où il n'a ni mangé ni cauſé, & de bals où il a danſé en bâillant à ſe tordre la bouche. Je ne doute point qu'à ſon arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les ſoupers & les bals à perpétuité. Il eſt venu à l'académie des ſciences, & j'ai fait à cette occaſion un petit diſcours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confrères & le public m'en ont paru contens; mais je déſirerois encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre ſuffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philoſophie avec la dignité qui lui convient; cela étoit d'autant plus néceſſaire, qu'on avoit aſſuré le roi de Danemarck que les philoſophes étoient *mauvaiſe compagnie*. Cette mauvaiſe compagnie, Sire, eſt bien conſolée & bien honorée d'avoir V. M. à ſa tête.

On dit que le pareſſeux marquis eſt reſté en Bourgogne; il y fera venir ſans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puiſſe aller les prendre ſur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'*A*, *b*, *c*; c'eſt un tiſſu de dialogues ſur tout ce qui a été, eſt, & ſera. Dans le der-

nier dialogue, l'auteur ſoupçonne qu'il pourroit bien y avoir un Dieu, & qu'en même temps le monde eſt éternel ; il parle de tout cela en homme qui ne ſait pas trop bien ce qui en eſt. Je crois qu'il diroit volontiers comme ce capitaine Suiſſe à un déſerteur qu'on alloit pendre, & qui lui demandoit s'il y avoit un autre monde : *Par la mort-dieu, je donnerois bien cent écus pour le ſavoir.*

Mais c'eſt trop entretenir V. M. de balivernes. Je finis en lui ſouhaitant une année auſſi glorieuſe & auſſi heureuſe que toutes les précédentes, & en la priant de continuer ſes bontés à un philoſophe pénétré de reconnoiſſance, d'attachement, & du plus profond reſpect pour ſa perſonne. C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXXVII.

Du Roi.

Ce 16 janvier 1769.

JE vous aurois répondu plus tôt, ſi je ne m'étois vu accablé d'affaires de différens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluſe dans votre lettre, & de ce que vous me dites ſur le renouvellement de l'année. Je puis vous aſſurer ſans compliment que je ſuis très-content de votre harangue ; c'eſt un écrit plein de dignité ; vous

y louez le roi de Danemarck ſans le flatter ; & vous épuiſez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque choſe d'avantageux. Le ſtyle en eſt ſimple & noble ; la ſeule image que vous employez, eſt pour le czar Pierre I ; elle eſt forte & placée en ſon lieu pittoreſque. J'ai lu d'autres diſcours, même des vers faits pour ce ſujet ; ſans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte ſur tous ces autres ouvrages qui me ſont parvenus.

Nous n'aurons plus déſormais de nouvelles de France du roi de Danemarck, car le voilà parti ; mais l'obſervatoire de Paris en débite une, qui, ſi elle ſe confirme, donnera de la tablature aux ſavans & de la matière aux aſtrologues. On nous mande qu'un ſatellite ancien de Saturne s'eſt perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il eſt devenu. Saturne l'a-t-il avalé ? ce ſatellite eſt-il diſgracié ? ou ſe ſeroit-il caché ſous quelque nuage pour ſe moquer des aſtronomes ? Meſſieurs les aſtrologues, ſans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chûte de quelque favori d'un grand prince, ou ils ſoutiendront que le règne de Saturne va revenir ſur terre, & que ce ſatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner (comme Somonocodon) ; qu'on le verra paroître à la tête de l'armée Turque ou de l'armée Ruſſe, pour

établir ſon règne. Pour moi, je me contenterai de crier par-tout : Si vous l'attrapez, ne le pendez pas, Meſſieurs. Vos aſtronomes de Verſailles diront que le ſatellite deſcend ſur terre pour ſubjuguer la Corſe, dont les généraux & les armées de Louis XV ne peuvent venir à bout. Enfin il réſulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la beſogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je ſuis, j'ai lu l'*A*, *b*, *c* de Voltaire, & je vous réponds qu'il ne connoît ni n'entend l'*A*, *b*, *c* de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus ; cela eſt pédant, parce que cela eſt profond. Le jugement qu'il porte de Monteſquieu eſt mieux tapé que le reſte. Je crains qu'il n'ait raiſon. Le reſte de l'ouvrage contient des facéties & des légéretés répandues à ſa manière. Il croit le monde éternel, & il en apporte les plus foibles raiſons : il voudroit bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'eſt qu'il veut que les rois, au-lieu de mettre leurs armées aux priſes, ſe battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurois envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vide ſon différend avec Fréron ; je voudrois les voir s'eſcrimer en champelos ; cela vaudroit à tout prendre mieux que les injures qu'ils ſe diſent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire.

Pour le cher Isaac (a), il s'est mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix ; je ne sais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra ; peut-être se fera-t-il historiographe du satellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire & les aventures.

Écrivez-moi quand l'envie vous en prendra ; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponses ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-dieu, nous donnent de l'occupation : quand la maison de notre voisin brûle, notre premier soin doit être de préserver la nôtre de l'incendie qui la menace, &c.

LETTRE XXXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 avril 1769.

SIRE,

J'Ai cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle étoit en ce moment plus accablée d'affaires que jamais, & qu'il lui restoit bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison, Sire, jointe à mon peu de santé, a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des

(a) Le marquis d'Argens.

miennes ; d'autant que ce qui m'intéreſſe le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, eſt de ſavoir des nouvelles de ſa ſanté, & que ſon miniſtre, M. le baron de Goltz, m'a aſſuré qu'elle étoit très-bonne. Puiſſe-t-elle ſe maintenir en cet état pour le bonheur de ſes ſujets, & pour ma conſolation dans l'affoibliſſement de la mienne !

J'ai été fort touché de l'accident arrivé à madame la princeſſe de Naſſau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je déſirerois bien vivement que V. M., ſi heureuſe par ſes ſuccès, & par ſa gloire, (ſi pourtant la gloire peut rendre heureux!) le fût encore dans ſa famille. Mais la triſte condition humaine ne comporte pas une félicité entière, & encore moins durable ; & le plus fortuné des hommes eſt celui qui a le moins de raiſons d'être dégoûté de la vie.

Les aſtronomes de l'académie ont dû raſſurer V. M. ſur le prétendu dérangement de Saturne & l'eſcapade de ſon ſatellite. Les planètes, Sire, ſont plus ſages que nous ; elles reſtent à leur place ; ce ſont les hommes qui ont la rage de ne pas reſter à la leur, & qui ſe tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corſe & en Ruſſie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! Puiſſent ſur-tout la France & les États de V. M. en être préſervés ! J'apprends

par les nouvelles publiques que les armées Tartares ont déjà dévasté beaucoup de pays ; les malheurs de l'humanité m'attristent, quelque loin de moi qu'ils se passent.

Voilà donc l'empereur à Rome, & les cardinaux occupés à faire un vice-dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défense de la religion catholique en Pologne. Je ne sais quel pilote on choisira pour la barque de S. Pierre ; il me semble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paroît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverser. On dit pourtant qu'il vouloit encore cette année-ci manger son Dieu comme la précédente ; mais on dit que son curé n'a pas voulu même l'entendre en confession.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puisse intéresser V. M. que le poëme *des Saisons* de M. de Saint-Lambert. Je ne sais ce qu'elle en pensera, mais il me semble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raison en poésie, de l'harmonie & des images, de la philosophie & de la sensibilité.

V. M. ignore sans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapsodies & des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ses États, une gazette sous le titre de *Courrier du Bas-Rhin*, dans laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, & en particulier contre moi. M. de Catt est au fait de cette impos-

ture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une admiration égale à ma reconnoiſſance, &c.

LETTRE XXXIX.

Du Roi.

Ce 22 avril 1769.

NE penſez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates & des autres peuples orientaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philoſophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de Corſe, & malgré le trouble que vous autres écervelés de François excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de perſonne, parce que nous ſommes amis de tout le monde, & je crois que les frontières Gauloiſes du pays des Velches n'ont rien à appréhender des courſes des Tartares & des Coſaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI: *Mon mal eſt une coïonnerie qui conduit du tombeau;* c'eſt l'âge, c'eſt la vieilleſſe qui mine petit à petit, & qui conſumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille & Therſite,

Virgile & Mévius, Newton & Wiberius, où tous les hommes ſont égaux.

Je ſuis bien aiſe que vous me raſſuriez ſur les affaires du ciel qui ſont de votre département : je voudrois que celles de la terre & de la mer allaſſent également bien ; mais en vivant dans le monde on apprend à ſe contenter de peu, & c'eſt une conſolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout ſe bouleverſe ſur ce petit globe, qu'au moins le ciel va bien. Quant à notre petit tas de boue, vous voyez que les ſouverains voyagent pour s'inſtruire. Vous avez joui à Paris de la viſion béatifique du roi de Danemarck ; il eſt juſte que Rome jouiſſe de celle de l'empereur, qui vaut un peu mieux que ce roi du nord. C'eſt le premier empereur, depuis le temps du bas Empire, que cette capitale du monde ait reçu dans ſes murs ſans une ſuite de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné de ſages inſtructions aux cardinaux aſſemblés au conclave ; il eſt à ſouhaiter qu'ils les ſuivent ; mais il eſt apparent que le Saint-Eſprit voyageant à ſon tour, aura paſſé par Madrid & Verſailles pour inſtruire les électeurs ſur le choix du ſucceſſeur de Céphas ; il eſt encore très-plauſible que ce nouveau pontife ne ſera introniſé qu'à condition qu'il ſupprime totalement l'ordre des jéſuites. Pour moi, je fais gloire d'en conſerver les débris en Siléſie & de ne point aggra-

ver leur malheur, tout hérétique que je suis. Quiconque à l'avenir voudra voir un Ignatien, sera obligé de se rendre en Silésie, seule province où il retrouvera des reliques de cet ordre, qui naguère disposoit presque despotiquement des cours de l'Europe. Vous vous ressentirez avec le temps en France de l'expulsion de cet ordre, & l'éducation de la jeunesse en souffrira les premières années. Cela vous vient d'autant plus mal-à-propos, que votre littérature est sur son déclin, & que de cent ouvrages qui paroissent, c'est beaucoup d'en trouver un passable.

Je ne connois point ce poëme de Saint-Lambert dont vous me parlez; mais je l'attends avec cette prévention à laquelle votre suffrage me dispose. Je ne connois ni la gazette du Bas-Rhin, ni celle de Hollande, encore moins celle de Paris. Je sais qu'un François, votre compatriote, barbouille régulièrement par semaine deux feuilles de papier à Clèves; je sais qu'on achète ses feuilles &

*Qu'*un sot trouve toujours un plus sot *pour le lire;*

mais j'ai bien de la peine à me persuader qu'un écrivain de cette trempe puisse porter préjudice à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert, si vous étiez roi d'Angleterre, vous essuyeriez bien d'autres brocards que vos très-fidèles sujets vous fourniroient pour exercer votre patience. Si vous saviez quel nombre d'écrits infames,

vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce misérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine & de l'envie de mes ennemis, & je me suis rappellé cette belle Ode d'Horace : » Le sage demeure inébranlable aux » coups de la fortune. Que le ciel tombe, il » ne s'en émeut pas ; que la terre se refuse » sous ses pieds, il n'en est point troublé ; que » tous les élémens se confondent, il oppose à » tous ces phénomènes un front calme & serein ; » fort de sa vertu, rien ne l'altère, rien ne » l'agite : il voit du même œil l'infortune & » la prospérité ; il rit des clameurs du peuple, » des impostures de ses envieux, des persécu- » tions de ses ennemis, & se réfugiant dans » lui-même, il y retrouve le calme & cette » douce sérénité que donnent le mérite & l'in- » nocence ».

Voilà, mon cher, les conseils qu'un poëte suranné peut donner à un philosophe : cependant on s'informera touchant vos plaintes, & l'on tâchera de vous donner satisfaction ; c'est le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce, &c.

LETTRE XL.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 juin 1769.

SIRE,

VOtre Majeſté me raſſure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'aſſurant que les coups de poing que ſe donnent les Ruſſes & les Turcs, ne s'étendront pas juſqu'à vos États, ni juſqu'à la France. Je ne ſais d'ailleurs ce que V. M. penſe de cette ſavante & glorieuſe guerre; il me paroît qu'elle reſſemble juſqu'ici à la joûte d'Arlequin & de Scapin, qui ſe menacent avec grand bruit, ſe donnent quelques coups de bâton, & s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaiſant, c'eſt de voir l'imbécille & ſublime Porte protectrice du papiſme des Sarmates. Cette ſottiſe ne ſeroit que plaiſante, ſi elle ne faiſoit pas répandre tant de ſang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la ſociété de JÉSUS, & que ſaint François d'Aſſiſe pourroit bien tuer ſaint Ignace. Il me ſemble que le ſaint-père, tout cordelier qu'il eſt, fera une grande ſottiſe de caſſer ainſi ſon régiment des gardes par complaiſance pour les princes catholiques; il me ſemble que ce traité

reſſemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livraſſent leurs chiens ; on ſait comment celles-ci s'en trouvèrent. Quoi qu'il en ſoit, il ſera ſingulier, Sire, que tandis que leurs majeſtés très-chrétienne, très-catholique, très-apoſtolique & très-fidelle, détruiront les grenadiers du ſaint-ſiège, votre très-hérétique Majeſté ſoit la ſeule qui les conſerve. Il eſt vrai qu'après avoir réſiſté à cent mille Autrichiens, cent mille Ruſſes & cent mille François, il faudroit qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles ſont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudroit mieux que la deſtruction des jéſuites, comme V. M. le ſait bien, s'eſt trouvé ſi bien de ſa communion paſcale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci, reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, & depuis porte-Dieu, qui voudroit le faire brûler. Il m'aſſure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, & qu'il ne veut point être expoſé au ſort du chevalier de La Barre ; je lui réponds, pour ranimer ſa foi, que ſelon ſaint Auguſtin, dans ſon Homélie ſur la décollation de ſaint Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée ; parce que l'Évangile dit, que

pour entrer dans ce royaume, il faut *ſe faire petit*, opération que la décollation produit néceſſairement.

Je prie V. M. d'être perſuadée que je ne l'aurois point importunée de mes plaintes au ſujet des calomnies imprimées contre moi dans ſes États, ſi ces calomnies n'avoient regardé l'honnêteté des mœurs, & ſi je ne ſavois qu'elles avoient fait quelqu'impreſſion à Berlin même. Les princes, Sire, & ſur-tout les princes tels que vous, ont raiſon de mépriſer les calomnies de toute eſpèce, parce que leurs actions, expoſées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particulier obſcur n'a pas cette reſſource.

J'allai voir, il y a deux jours, chez le ſculpteur Couſtou, le Mars & la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux ſtatues ſont très-belles; la Vénus eſt entiérement achevée, & le Mars le ſera inceſſamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adreſſant un ouvrage *ſur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, & que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de la Grange a été malade; V. M. devroit lui ordonner de ſe ménager ſur le travail. C'eſt un homme d'un rare mérite, dont la conſervation importe à l'académie, & qui eſt bien digne, Sire, des bontés

de

de V. M. par ſes talens, par ſa modeſtie, & par la ſageſſe de ſa conduite. Je ſais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'eſt d'éprouver la caducité avant le temps. Puiſſe la ſanté de V. M. n'être pas plus caduque que ſa gloire! Je ſuis, &c.

LETTRE XLI.

Du Roi.

Ce 2 juillet 1769.

VOus avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, ſur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de ſabre. Aucune des hordes qui combattent ſous eux n'a lu, je vous aſſure, ni les inſtitutions de Jean Calvin, ni la ſomme de ſaint Thomas. Le Ciel va décider entre le Coran & la proceſſion du Saint-Eſprit du ſaint-père. Je parierois pourtant pour les ſectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à préſent entre ces nations théologiennes, doit être conſidéré comme un prélude de ce qui arrivera lorſque la campagne ſera ouverte. Le grand-viſir, à la tête des catholiques orthodoxes, va paſſer le Danube; le prince Gallitzin avec ſes hérétiques va s'avancer pour le combattre au paſſage du Nieſter. Cela prépare une belle fête pour le diable; car la Sorbonne & l'enfer,

ou l'enfer & la Sorbonne damnent également Mahométans & Grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire & pour ſes adhérens ? J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'eſt bien permis d'être ſpectateur de ceux que ſa majeſté impériale de Conſtantinople & ſa majeſté impériale de toutes les Ruſſies y feront voyager.

Pour vous autres François, vous n'y allez pas de main-morte en Corſe ; vous dépeuplez honnêtement cette isle ; mais le ſort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde eſt différent de celui des Ruſſes & des Turcs ; car quiconque eſt tué ayant combattu pour Paoli & pour la liberté de ſa patrie, eſt martyr & gibier de paradis. Votre Choiſeul a pris cette Corſe, comme un chat tire des marrons du feu ; mais comme il eſt adroit, il ne ſe brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on aſſure, pour Avignon, & pour le comtat Venaiſin ; il proteſte au pape que *hoc regnum ſuum non eſt mundi*, & ce pauvre druide ultramontain ſera obligé de ſe le perſuader s'il peut. Le Saint-Eſprit l'a élu conditionnellement ; que voulez-vous qu'il faſſe ? Il a perdu ſon crédit idéal, fondé ſur la ſtupidité générale des nations ; il ſupprimera les jéſuites, comme autrefois un de ces prédéceſſeurs abolit l'ordre des templiers, & les potentats orthodoxes & le vicaire de Céphas Bargonne ſe partageront leurs dépouilles, tandis

qu'un pauvre petit prince hérétique & tolérant ouvrira un asile aux persécutés. Quel tableau un peintre habile ne feroit-il pas de ces événemens? Il vous dessineroit d'un côté le moufti rétablissant des évêques Polonois dans leurs cathédrales; de l'autre, des papes Russes combattant pour les enfans de Calvin; dans le lointain, un prince protestant protégeant les jésuites opprimés par de très-catholiques & de très-chrétiens monarques; & dans un nuage élevé, saint Ambroise, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue & ne comprenant rien à cet étrange spectacle. Si ce tableau s'achève, il sera destiné à orner le grand sallon des petites-maisons de l'Europe.

Mais trève de plaisanterie. L'édifice de l'église Romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétusté. Les besoins des princes qui se sont endettés, leur font désirer les richesses que des fraudes pieuses ont accumulés dans les monastères; affamés de ces biens, ils pensent à se les approprier. C'est-là toute leur politique. Mais ils ne voient pas qu'en détruisant ces trompettes de la superstition & du fanatisme, ils sapent la base de l'édifice, que l'erreur se dissipera, que le zèle s'attiédira, & que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, méprisable par lui-même, ne peut jouir dans l'État d'autre considération que de celle que lui donne le préjugé de son saint ministère. La

superstition le nourrit, la bigotterie l'honore, & le fanatisme le canonise. Toutes les villes les plus remplies de couvens sont celles où il règne le plus de superstition & d'intolérance. Détruisez ces réservoirs de l'erreur, & vous boucherez les sources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'Oie, & qui dans le besoin en produisent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop méprisés du peuple, n'ont pas assez d'empire sur lui pour exciter fortement ses passions, & les curés, si exacts à recueillir leurs dîmes, sont assez tranquilles & bons citoyens d'ailleurs, pour ne point troubler l'ordre de la société : il se trouvera donc que les puissances, fortement affectées de l'accessoire qui irrite leur cupidité, ne savent ni ne sauront où leur démarche les doit conduire : elles pensent agir en politiques & elles agissent en philosophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur applanir ce chemin ; il a été le précurseur de cette révolution, en y préparant les esprits, en jetant à pleines mains le ridicule sur les *cuculati* & sur quelque chose de mieux : il a dégrossi le bloc auquel travaillent ces ministres, & qui deviendra une belle statue d'Uranie, sans qu'ils sachent comment. Après d'aussi belles choses, je suis un peu fâché que ce même Voltaire fasse si platement ses pâques, & donne une farce aussi triviale au public ;

qu'il faſſe imprimer ſa confeſſion de foi, à laquelle perſonne n'ajoute foi, & qu'il ſouille la mâle parure de la philoſophie par les accoutremens de l'hypocriſie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis : c'eſt un crime irrémiſſible. On dit qu'il s'eſt brouillé avec ſon évêque, que celui-là s'eſt plaint en cour, & que le roi très-chrétien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philoſophe, & qu'il s'eſt prêté à ces momeries de pâques & de l'autel; pour ne pas pouſſer à bout la patience des puiſſans dont il n'a pas mal abuſé. Cet homme auroit eu trop d'avantages ſur ſes contemporains, s'ils n'étoient pas rachetés par quelques foibleſſes : il eſt haineux comme le dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, il puniroit juſqu'au quatrième degré la génération de des Fontaines, des Rouſſeau, des Fréron, des Pompignan, &c.; cela n'eſt pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philoſophes,

Calmes du haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Vous êtes ſourds aux cris d'impuiſſans ennemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croaſſe dans la fange.

C'eſt ce qui doit arriver à tous ceux qui ſavent dédaigner de ridicules accuſations; car qui croira ſur la parole du gazetier du Bas-

Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le perſifflant? Ce genre de mort a été ignoré juſqu'à nos jours & le ſera éternellement. Les calomnies fines ſont dangereuſes; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre Berlinois ſe porte à merveille : il vit plus dans la planète de Vénus que ſur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, & de ſon paſſage par le diſque du ſoleil, a été pendant deux nuits de ſuite ſur pied pour obſerver ce phénomène : cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes; mais ils n'y entendent pas plus de fineſſe.

Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, leſquels ne me ſont point parvenus juſqu'à préſent. Je connois les *Synonymes François*, je les ai depuis long-temps. Ce livre eſt d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue : je ſoupçonne que c'eſt une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je ſuis aſſez dégoûté des nouveaux livres qui paroiſſent à préſent en France; on y voit tant de ſuperfluités, beaucoup de paradoxes, de raiſonnemens lâches & inconſéquens, & avec ces défauts, ſi peu de génie, qu'il y auroit de quoi ſe dégoûter des lettres, ſi le ſiècle précédent ne nous avoit

pas fourni des chef-d'œuvres en tout genre. L'heureuse fécondité de ce siècle nous dédommage de la stérilité du nôtre. Je suis venu au monde à la fin de cette époque où l'esprit humain brilloit dans toute sa splendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, sont passés; il ne reste désormais en France que vous & que Voltaire qui soutenez comme des colonnes fortes & puissantes les restes d'un édifice qui va s'écrouler. J'espère donc que nous sortirons du monde en même temps, & que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la description, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, & dont nous serons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes; mais jusqu'au moment du départ jouissez d'une santé parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, & conservez votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce sont les vœux de tous les philosophes pour leur cher Athénagoras. Sur ce, &c.

LETTRE XLII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 7 août 1769.

SIRE,

ME voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, sur la parole de V. M., au sujet des deux seules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour souverain, & celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette assurance, que les catholiques Romains, dits Mahométans, & les schismatiques soi-disant tolérans, s'égorgent à leur plaisir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, sans inquiétude sur le succès de leurs armes & sur les grands événemens qui, je crois, n'en résulteront pas. Si le Coran est vainqueur, nous en serons quittes pour croire à la jument Borac.

Je ne sais pas si les Corses que nous avons envoyés dans l'autre monde, y feront mieux que dans celui-ci ; mais il me semble que Sertorius Paoli a fait une assez plate fin. On l'accuse d'être *un peu* poltron ; il y a *un peu* paru par sa conduite, & il faut avouer que c'est un défaut *un peu* essentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On assure que le pape cordelier se fait beau-

coup *tirer la manche* pour abolir les jéſuites ; je n'en ſuis pas trop étonné ; propoſer à un pape de détruire cette brave milice, c'eſt comme ſi on propoſoit à V. M. de licencier ſon régiment des gardes. Cependant on eſt, je crois, bien ſurpris en Eſpagne, en Portugal & à Naples, que le ſucceſſeur de S. Pierre diſpute à V. M. le droit de conſerver les enfans d'Ignace. Cela paroît auſſi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux Miſſels qu'on jeta autrefois au feu pour ſavoir lequel des deux étoit le meilleur, & qui furent brûlés tous deux, au grand ébahiſſement des ſpectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'eſt que le général des jéſuites, dans une requête préſentée au feu pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non ſuſpecte* en faveur de ſon ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jéſuites ſont les janiſſaires du ſaint-ſiège, néceſſaires comme eux au ſoutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire ſera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre ; il étoit, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par ſon prédéceſſeur. Il m'écrit qu'il a eu grande peur d'être *martyr*, & que c'eſt pour cela qu'il s'eſt *confeſſé* ; afin de reſter tout au plus *confeſſeur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée : *Paix perpétuelle*, qui eſt une violente déclaration de guerre, ou conti-

nuation de guerre contre ce que vous savez. Il dit que son évêque d'Annecy, qui s'intitule prince de Genève, est cousin-germain de son maçon, & que c'est un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paroît, Sire, tout aussi impossible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appellé radoteur; mais j'ose assurer V. M. que ses Berlinois ont eu la bonté de le croire, & je n'en suis pas étonné, depuis que je sais de V. M. qu'ils ont été sur pied pendant *deux nuits* pour voir passer Vénus sur le soleil.

Heureusement, Sire, votre académie des sciences ne ressemble pas au reste de la nation; ses mémoires sont un excellent ouvrage, & prouvent que c'est une des sociétés savantes les mieux composées de l'Europe. Je ne parle pas seulement de M. de la Grange, dont le mérite est bien connu de V. M.; je parle entr'autres de Mrs. Lambert & Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, & qui me paroissent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Josaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne sais pas d'où procède le Saint-Esprit, mais je voudrois bien savoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde,

la digeſtion & le ſommeil. J'irois les chercher quelque part qu'elles fuſſent.

Je ſupplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment ſur le mariage de Mgr. le prince de Pruſſe. Je me flatte qu'elle eſt bien perſuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne ſon illuſtre maiſon & ſon auguſte perſonne. C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XLIII.

Du Roi.

Ce 14 ſeptembre 1769.

JE profite du départ du ſieur Grimm pour vous faire parvenir cette lettre & pour vous apprendre que juſqu'à préſent il ſemble que la fortune, le haſard ou la Providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle des nations belligérantes ſe déclareroit la victoire. Mr. S. Nicolas, qui navige ſur une meule de moulin, & qui a une bonne tête comme l'on ſait, a perſuadé au prince Gallitzin de ſe retirer auprès de Kaminieck.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content des mémoires de notre académie. Les trois ſujets dont vous parlez ſont ſans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens

en tout genre ſe font rares ; on a bien de la peine à trouver des hommes ſupérieurs comme on les déſireroit, & dans nos temps de ſtérilité, on ſeroit embarraſſé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Joſaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici ; il n'y a point de milieu entre l'un & l'autre ; cependant j'aimerois mieux que ce fût ici en chair & en os, plutôt que je ne ſais comment, en guiſe de fantôme ; car ſans langue & ſans voix notre converſation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge M. Grimm de vous rendre toute la part & tout l'intérêt que je prends à votre perſonne. Vous connoiſſez d'ailleurs l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XLIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 octobre 1769.

SIRE,

MOnſieur Grimm, qui n'eſt de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, & dont je la prie de recevoir mes très-humbles remerciemens. Il eſt revenu, Sire, pénétré des ſentimens de reſpect, d'admiration & d'attachement que V. M. inſpire à tous ceux qui ont l'honneur

de l'approcher. Mais ce qui m'intéreſſe encore davantage, car je reſſemble à Barthoiomée qui alloit *droit au ſolide*, M. Grimm m'a donné les nouvelles les plus ſatisfaiſantes de la ſanté de V. M., & de ſa gaieté, qui en eſt elle-même une preuve.

Les trois ſujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs. de la Grange, Béguelin & Lambert, ſont en effet les meilleurs de l'académie, & très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'eſpère que le jeune M. Bernoulli marchera ſur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une diſſertation de M. Cochius, qui a remporté le prix de métaphyſique; elle m'a paru bien faite & pleine d'une ſaine philoſophie; ſi M. Cochius n'eſt pas de l'académie, il me ſemble qu'il y ſeroit bien placé dans la claſſe de philoſophie ſpéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On aſſure, Sire, & je n'ai pas de peine à le croire, que l'empereur eſt retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'eſt bien ſûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ſes voyages. Puiſque ce prince a vu V. M. & qu'il la connoît, je ſuis bien ſûr qu'il ne lui fera pas la guerre, & voilà ſur-tout ce qui m'occupe; car la tranquillité & le bien-être de V. M. me ſont encore plus chers que ſa gloire, qui même n'a rien à perdre par ſa conduite admirable depuis ſix ans de paix. A cette condition, je

permets aux Turcs & aux Ruſſes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma ſanté eſt toujours bien incertaine ; je voudrois du moins qu'elle me laiſſât aſſez de force pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle ; car c'eſt un triſte rendez-vous que la vallée de Joſaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnoiſſance, le reſpect profond, & l'admiration avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XLV.

Du Roi.

Ce 15 novembre 1769.

JE ſuis bien aiſe d'avoir fait la connoiſſance du ſieur Grimm. C'eſt un garçon d'eſprit, qui a la tête philoſophique, & dont la mémoire eſt ornée de belles connoiſſances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous eſtime & combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma ſanté aſſez bonne, parce que le moment de convaleſcence qui ſuit un accès de goutte, eſt préciſément celui où l'on ſe trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeuneſſe & pour les vieillards eſt ſans contredit la tranquillité d'ame, qui inſpirant une joie douce, met un nouveau baume dans

le ſang & appaiſe ces mouvemens violens qui détruiſent nos foibles reſſorts. Je crois que le bon cordelier pape aura beſoin de recourir à ce remède ; du moins meſſieurs ſes enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerois autant être ſavetier que pape dans ce ſiècle-ci. Le preſtige eſt détruit, & le miſérable charlatan continue à crier ſa drogue que perſonne n'achète, tandis que des téméraires s'acharnent à renverſer ſon théâtre. Je ne ſais quel Anglois, après avoir tiré l'horoſcope de la hiérarchie, ayant calculé ſa durée, en a fixé le terme à la fin de ce ſiècle. Je ne ſerois pas fâché de voir ce ſpectacle ; toutefois il me ſemble que cela n'ira pas ſi vîte, & qu'elle ſoutiendra ſes abſurdités peut-être encore une couple de ſiècles, d'autant plus qu'elles ſont appuyées par l'enthouſiaſme de la populace.

Ce que je viens de dire fait naître la queſtion ; s'il ſe peut que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtême religieux ? Je ne le crois pas, à cauſe que ces animaux que l'école a daigné nommer raiſonnables, ont peu de raiſon en effet. Qu'eſt-ce que quelques profeſſeurs éclairés, quelques académiciens ſages, en comparaiſon d'un peuple immenſe qui forme un grand État ? La voix de ces précepteurs du genre-humain eſt peu entendue & ne s'étend pas hors d'une ſphère reſſerrée. Comment vaincre tant de préjugés ſucés avec le lait de la nourrice ? Com-

ment lutter contre la coutume, qui est la raison des fots, & comment déraciner du cœur des hommes un germe de superstition que la nature y a mis & que le sentiment de leur propre foiblesse y nourrit ? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner sur cette belle espèce à deux pieds & sans plumes, qui probablement sera toujours le jouet des frippons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, sans être bien brillante, elle va doucement son chemin. L'approbation que vous donnez à quelques-uns de ses membres, me les rend encore plus précieux. L'espérance que vous me donnez de faire un tour dans ces contrées, me fait plus de plaisir que n'en auroient les Juifs à la seconde apparition d'Élie. Je m'en tiens au présent ; je ne connois point la carte qui situe la vallée de Josaphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le langage qu'on y parle ; il est plus sûr de vous voir ici avec tous mes sens & de pouvoir vous assurer de vive voix combien je vous estime, &c.

LETTRE

LETTRE XLVI.

De M. d'Alembert,

Paris, ce premier décembre 1769.

SIRE,

JE crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe eſt agité ; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles ; mais je ne puis me refuſer la ſatisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naiſſance d'un nouveau prince dans ſon auguſte & illuſtre maiſon. J'eſpère que S. A. R. madame la princeſſe de Pruſſe lui donnera bientôt un nouveau ſujet de ſatisfaction par une naiſſance ſemblable. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, de remercier V. M. par une aſſez & trop longue lettre, des éclairciſſemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'oſois prendre cette liberté, je lui demanderois ce qu'elle augure de la préſente guerre, & du ſort de la Pologne, dont le ſouverain me paroît être le ſaint-eſprit des rois. Voltaire ne me paroît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal ; il prétend que s'ils ne ſont pas convertiſſeurs ni perſécuteurs, ils ſont abrutiſſeurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête, ce qui lui arrive ſouvent, de ſe trouver

assez mal sur mes épaules, je pense au pauvre grand-visir, à qui on vient d'abattre la sienne, & je trouve que le lot de la mienne est encore meilleur, tout mauvais qu'il est en lui-même, sur-tout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui suffit seule à tant d'objets, & qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand succès, la philosophie & la poésie. Vous les avez réconciliées ensemble; puissiez-vous réconcilier de même saint Nicolas & la jument Borac, qui dans la dernière affaire surtout me paroît n'avoir été qu'une bête. Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 18 décembre 1769.

SIRE,

IL n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., & certainement je fais scrupule de l'importuner trop souvent par mes lettres, persuadé, comme de raison, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me dispenser de lui faire mes très-humbles remerciemens sur le Prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La princesse qui en est l'objet, m'y paroît louée avec autant de galanterie que de finesse; je sais d'ail-

leurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois de son grand talent pour la musique. Si on changeoit la princesse en prince, je sais bien, Sire, à qui ces éloges pourroient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il est possible, sur des objets plus grands & plus essentiels au bonheur des hommes. La fin de ce Prologue, Sire, est une plaisanterie neuve & de très-bon goût; *avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas! Melpomène & Thalie n'ont presque plus que des bâtards; car nos comédiens même de Paris ne sont pas des enfans trop légitimes (*a*).

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de sa santé; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaisir, sur la tranquillité d'ame dont elle me paroît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'assure d'abord du bonheur de V. M., auquel je m'intéresse de préférence; elle assure ensuite par contre-coup le bonheur de vos sujets, & peut-être les dispositions pacifiques des autres princes de l'Europe. Je ne sais si le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, est aussi tranquille sur le sort de sa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle

(*a*) Ce Prologue se trouve ci-devant, tome VIII, page 95.

durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins sa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas seulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue & qui la prennent avec respect, & d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'osent la jeter au feu.

La question, *s'il se peut faire que le peuple se passe de fables dans un système religieux*, mériteroit bien, Sire, d'être proposée par une académie telle que la vôtre Je pense, pour moi, qu'il faut toujours enseigner la vérité aux hommes, & qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en proposant cette question pour le sujet du prix de métaphysique, se feroit, je crois, beaucoup d'honneur, & se distingueroit des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occasion de l'assurer de toute la reconnoissance de Mrs. de la Grange, Lambert & Béguelin, qui me paroissent bien pénétrés des bontés de V. M., & bien empressés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec sa bonté ordinaire, les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'est la trentième de son glorieux règne; puisse-t-elle être suivie de trente autres! &

puisse la destinée ajouter à ses illustres jours tout ce qu'elle paroît vouloir retrancher aux miens!

Je suis avec le plus profond respect, la plus tendre reconnoissance, & la plus vive admiration, &c.

LETTRE XLVIII.

Du Roi.

Ce 4 janvier 1770.

LE nord, Mr. Protagoras, est plus tranquille que vous ne le croyez; c'est l'orient où règnent le trouble, la guerre & la confusion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous sommes trop pesans pour tracasser comme certaine nation du sud qu'on appelle les Velches. Cette nation gentille fourre son nez par-tout, souvent où elle n'a que faire, & porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre; elle croit qu'en la communiquant, elle diminuera la portion qui lui en est échue, & qu'elle en deviendra moins agitée; mais c'est peine perdue, dit-on, & pour la rendre plus tranquille (je n'ose pas dire plus sage) il faudroit exorciser le démon qui la possède, selon ce que m'assura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretins sur mon salut. Je laisse le puîné dans la catégorie où vous le rangez avec le roi des Sar-

mates ; jamais concile ne l'a accouplé de tel compagnon ; quelque peu de crédit qu'ils aient à préſent, leur tour pourra revenir ; ſi le deſtin le veut, ils reprendront faveur & feront fortune. Ce monſieur *** eſt encore jeune ; il eſt comme le duc de Laurangais ; à force de faire des ſottiſes il deviendra ſage : ſa naiſſance n'eſt conſtatée que depuis quinze cents ans ; vous voyez qu'il eſt encore dans l'enfance. Dieu ſait combien de milliers d'années ſe ſont écoulées avant que ſon vieux papa parvint à s'accréditer & à jouir de la conſidération qu'il a préſentement. Le temps fait tout ; il produit, il exhauſſe, il abaiſſe, il relève les dieux & les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, & monſieur le chevalier trouvera à ſon tour le moment de briller.

En attendant, ma famille s'amuſe à faire des enfans : c'eſt un bon remède pour l'oiſiveté, & qui eſt en ſon lieu quand on a ſoutenu ſept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, & ſi c'étoit dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierois de faire l'horoſcope de l'embryon qui dans ſix mois pourra venir au monde ; mais je vous en diſpenſe. Pour moi, au-lieu de faire des enfans, je fais de mauvais mémoires pour l'académie, dont vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ſerez aſſez de mon opinion pour le principe : je ſuis mes idées, que je crois cal-

culées pour le bien de l'humanité & pour perſuader nos prêtres de les adopter. J'ai été obligé de les ménager ; pourvu que le bien ſe faſſe, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer ? Je ſuis grand partiſan de la morale, parce que je connois beaucoup les hommes, & que je m'apperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algébriſte, qui vit dans ſon cabinet, il ne voit que des nombres, des proportions ; mais cela ne fait pas aller le monde moral, & de bonnes mœurs valent mieux pour la ſociété que tous les calculs de Newton. J'eſpère que vous me direz franchement votre ſentiment ſur mon mémoire, bien aſſuré de mon eſtime, & que je prie Dieu de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE XLIX.

Du Roi.

Ce 8 janvier 1779.

VOus ſavez que nous autres poëtes nous ſommes accuſés d'aimer un peu trop la flatterie & l'hyperbole ; cependant le Prologue fait pour l'électrice de Saxe n'en eſt pas ſuſceptible, parce que cette princeſſe eſt douée des plus rares qualités & poſſède des talens qui ſuffiroient à la réputation d'une particulière. Cependant comme le public eſt plus malin qu'ad-

mirateur, il falloit le contenter en faisant une petite sortie sur les comédiens, qui méritoient bien d'être relevés Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons sujets; mais si vous connoissiez ceux qui représentoient cette pièce, votre troupe en comparaison vous paroîtroit divine. Si, comme le disent les philosophes, toutes les occupations des hommes sont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix & en bonne intelligence avec tous mes voisins, & je fais des vaudevilles pour m'amuser.

J'ignore ce que pense l'infaillible qui siège aux sept montagnes; mais je sais qu'il s'intéresse pour achever & perfectionner notre église catholique de Berlin, & qu'il ne me hait pas, me regardant comme un des suppôts de sa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licencier: il se contente de disputer pied à pied les restes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il se trouve dans le cas de votre contrôleur des finances; mais je parierois bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, & que vos bourses se trouveront vides avant que le règne de la superstition soit aboli.

La queſtion que vous propoſez à notre académie eſt d'une profonde philoſophie. Vous voulez que nous ſcrutions la nature & la trempe de l'eſprit humain, pour décider ſi l'homme eſt ſuſceptible d'en croire plutôt le bon ſens que ſon imagination. Selon mes foibles lumrères je pencherois pour l'imagination, parce que le ſyſtême merveilleux ſéduit, & que l'homme eſt plus raiſonneur que raiſonnable. Je m'appuie dans ce ſentiment ſur l'expérience de tous les temps & de tous les âges Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mêlange de fables abſurdes, & d'une morale néceſſaire au maintien de la ſociété Chez les Égyptiens, chez les Juifs, chez les Perſes, chez les Grecs & les Romains, c'eſt la fable qui ſert de baſe à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce ſyſtême merveilleux établi, & ſi vous ne rencontrez point la même démence dans les isles Mariannes, c'eſt que ſes habitans n'avoient du tout aucun culte. La nation qui paroît la moins imbue de ſuperſtition, eſt ſans contredit la Chinoiſe. Mais ſi les grands ſuivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impoſtures, aliment propre à la populace & adapté à ſa groſſiéreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, ſont priſes des exemples que nous fournit l'hiſtoire; il en

eſt encore d'autres qui me paroiſſent plus fortes, priſes de la condition des hommes & de l'empêchement qu'un ouvrage journalier & néceſſaire met à ce que la multitude des habitans puiſſe être éclairée pour ſe mettre au-deſſus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque ; convenons qu'elle contient dix millions d'habitans ; ſur ces dix millions décomptons d'abord les laboureurs, les manufacturiers, les artiſans, les ſoldats, il reſtera à peu-près cinquante mille perſonnes tant hommes que femmes ; de celles-là décomptons vingt-cinq mille pour le ſexe féminin, le reſte compoſera la nobleſſe & la bonne bourgeoiſie ; de ceux-là examinons combien il y aura d'eſprits inappliqués, combien d'imbécilles, combien d'ames puſillanimes, combien de débauchés, & de ce calcul il réſultera à peu-près, que ſur ce qu'on appelle une nation civiliſée contenant environ dix millions d'habitans, à peine trouverez-vous mille perſonnes lettrées, & entre celles-là encore quelle différence pour le génie ? Suppoſez donc qu'il fût poſſible que ces mille philoſophes fuſſent tous du même ſentiment & auſſi dégagés de préjugés les uns que les autres ; quels effets produiront leurs leçons ſur le public ? Si huit dixièmes de la nation, occupés pour vivre, ne liſent point ; ſi un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité, par débauche ou par ineptie ; il

réſulte delà que le peu de bon ſens dont notre eſpèce eſt capable, ne peut réſider que dans la moindre partie d'une nation, que le reſte n'en eſt pas ſuſceptible, & que les ſyſtêmes merveilleux prévaudront par conſéquent toujours ſur le grand nombre. Ces conſidérations me portent donc à croire que la crédulité, la ſuperſtition & la crainte timorée des ames foibles, l'emportera toujours dans la balance du public, que le nombre des philoſophes ſera petit dans tous les âges, & qu'une ſuperſtition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne étoit une eſpèce de théiſme dans le commencement; elle naturaliſa bientôt les idoles & les cérémonies païennes, auxquelles elle accorda l'indigénat, & à force de broderies nouvelles, elle couvrit ſi bien l'étoffe ſimple qu'elle avoit reçue dans ſon inſtitution, qu'elle devint méconnoiſſable. L'imperfection, tant en morale qu'en phyſique, eſt le caractère de ce globe que nous habitons; c'eſt peine perdue d'entreprendre de l'éclairer, & ſouvent la commiſſion eſt dangereuſe pour ceux qui s'en chargent. Il faut ſe contenter d'être ſage pour ſoi, ſi on peut l'être, & abandonner le vulgaire à l'erreur, en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la ſociété. Fontenelle diſoit très-bien, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour les communiquer au public, parce qu'il n'en valoit pas la

peine ; je penſe à peu-près de même, en faiſant des vœux pour le philoſophe Diagoras, & priant Dieu de l'avoir en ſa ſainte garde.

LETTRE L.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 janvier 1770.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, & le mémoire qui y étoit joint, ne me ſont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois ; je ne ſais par quelle fatalité ce paquet a été ſi long-temps en route, & je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me ſoupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire ; & je puis, Sire, aſſurer avec vérité à V. M. que je ſuis abſolument de ſon avis ſur les principes qui doivent ſervir de baſe à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux ſur mes *Élémens de Philoſophie*, tome IV de mes Mêlanges, p. 72 & 92, elle verra que j'y indique comme la ſource de la morale & du bonheur, *la liaiſon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliſſement de nos devoirs*, & que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout ſacrifice*

moral. Il eſt vrai, Sire, que je n'ai preſque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe ſi bien dans ſon ouvrage avec la plus ſaine & la plus éloquente philoſophie (*a*).

Un ſeul point, Sire, m'a toujours embarraſſé pour rendre abſolument univerſel & ſans reſtriction ce principe de la morale ; c'eſt de ſavoir ſi ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la ſociété, & à qui la ſociété refuſe tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuſe, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir ; ſi ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, & comment on pourroit leur perſuader que leur véritable intérêt eſt d'être vertueux, dans le cas où ils pourroient impunément ne l'être pas. Si j'avois trouvé à cette queſtion une ſolution ſatisfaiſante, il y a long-temps que j'aurois donné mon catéchiſme de morale.

Je voudrois bien être en état de répondre plus au long à V. M. ; mais depuis trois ſemaines, des vertiges fréquens m'ont cauſé une foibleſſe de tête qui m'interdit toute application, & me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis que ſon auguſte famille fait des enfans ; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détra-

(*a*) C'eſt l'Eſſai ſur l'amour-propre enviſagé comme principe de morale ; il ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo, Amſterdam 1790.

quement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affoiblira jamais en moi, Sire, ce ſont les ſentimens d'admiration, de vive reconnoiſſance & de très-profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE LI.

Du Roi.

Ce 17 février 1770.

L'Approbation que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaiſir, que votre ſuffrage a plus de poids que n'en auroient les ſuffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupiſſent dans la dernière misère, il faut premiérement convenir que la police de ſon côté, & la charité des bonnes ames du leur, viennent au ſecours des malheureux, & qu'il n'y a point d'exemple (ſauf les calamités publiques) où l'on ait vu une famille, pas même un ſeul homme, mourir exactement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune ſont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras & leur induſtrie; une maladie qui leur ſurvient, les réduit auſſi-tôt aux abois, à cauſe que leurs revenus ceſſent avec leur travail; relevant de maladie ils ſe trouvent endettés, & trop foibles pour reprendre leur ouvrage. Cette ſituation ſans doute eſt dure,

ſur-tout s'ils ſont ſurchargés d'une famille ; mais au-lieu de voler & d'aſſaſſiner ſur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compaſſion de perſonnes vertueuſes, pour ſe procurer un ſoulagement honnête dans leur misère, au-lieu de ſe précipiter dans un malheur cent fois plus affreux ? Les principes réprimans du vice que j'ai propoſés, ſont, l'amour de la conſervation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les loix puniſſent en leur ôtant la vie ; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de ſe déshonorer en ſe livrant en aveugle à ſa paſſion ; & l'amour de la belle gloire, ce puiſſant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en ſont excités, tout ce qui pourroit flétrir leur nom, & les porte à pratiquer tout ce que la vertu a de plus ſublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il eſt ſûr que l'on fera d'étonnantes guériſons. Vous voyez que dans tout ce raiſonnement je ſuppoſe pour baſe que je m'adreſſe à une nation où les loix gouvernent ; car il eſt bien vrai que ſans le principe réprimant des punitions, la force du raiſonnement ne ſeroit pas ſuffiſante pour arrêter ſeule les ſaillies féroces d'un amour-propre déſordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre ſanté que faute de matière, priant Dieu, &c.

LETTRE LII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 9 mars 1770.

SIRE,

JE suis pénétré de reconnoissance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ses importantes affaires, pour s'occuper un moment des rêveries métaphysiques d'un pauvre malade. La réponse qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui proposer sur son excellent mémoire, a certainement toute la solidité dont la matière est susceptible. Je conviens que d'une part la crainte des loix & des supplices, & de l'autre l'espérance d'être soulagé par les ames vertueuses, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui sont dans l'indigence; mais je suppose, ce qui est possible, que l'indigent soit d'une part sans espérance d'être secouru, & que de l'autre il soit assuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de son superflu, pour subvenir à sa propre subsistance, & je demande ce qu'il doit faire en ce cas, & s'il peut, ou même s'il doit se laisser mourir de faim lui & sa famille? La difficulté n'est pas la même pour celui qui possède quelque chose; il ne doit rien dérober, même en cachette, parce qu'il

a

a intérêt qu'on n'en agiſſe pas de même à ſon égard.

Je prie V. M. de me permettre auſſi quelques réflexions ſur une autre queſtion dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, & qui m'a valu de ſa part une lettre ſi belle & ſi philoſophique ; ſavoir, *ſi en matière de religion, ou même en quelque matière que ce puiſſe être, il eſt utile de tromper le peuple ?* Je conviens avec V. M. que la ſuperſtition eſt l'aliment de la multitude ; mais elle ne doit, ce me ſemble, ſe jeter ſur cet aliment, que dans le cas où on ne lui en préſentera pas un meilleur. La ſuperſtition, bien inculquée & enracinée dès l'enfance, cède ſans doute à la raiſon lorſqu'elle vient à ſe préſenter ; elle arrive trop tard, & la place eſt priſe ; mais qu'on préſente en même temps & pour la première fois, même à la multitude ignorante, des abſurdités d'un côté telles que nous en connoiſſons, & de l'autre la raiſon & le bon ſens ; V. M. penſe-t-elle que la raiſon n'eût pas la préférence ? Je dirai plus ; la raiſon, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à perſévérer pour triompher un jour, & chaſſer ſa rivale. Il me ſemble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on eſt ſûr d'y avoir la vérité ; il faut ſeulement ouvrir avec ſageſſe & avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, & petit à petit la main eſt ouverte tout-à-fait,

& la vérité en sort toute entière. Les philosophes qui ouvrent la main trop brusquement sont des fous ; on leur coupe le poing, & voilà tout ce qu'ils y gagnent : mais ceux qui la tiennent fermée absolument, ne sont pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, & la foiblesse de ma tête, toujours vide & étonnée, m'empêcheroit, quand je l'oserois, de suivre plus loin ces réflexions. Puisse la destinée, Sire, conserver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature, & qui est bien plus nécessaire que la mienne à l'humanité & à la philosophie !

Je suis avec le plus profond respect, la plus grande admiration, & la plus vive reconnoissance, &c.

LETTRE LIII.

Du Roi.

Ce 8 avril 1770.

JE souhaiterois que votre santé plus forte & plus vigoureuse vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en discutant beaucoup les matières, on les éclaircit, & que vos lumières peuvent m'instruire. S'il s'agissoit de plaisanter, je terrasserois bien vîte la difficulté que vous

me faites naître, en répondant que ce n'eſt pas à un François à la propoſer, à un François qui voit honorer chez lui les plus gros voleurs & rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos tréſoriers, &c. tous gens qui font métier de dépouiller votre roi & ſon royaume. Mais j'abandonne cette défenſe de ma cauſe, qui n'eſt pas digne de ſa gravité ni de ſon importance, & reprenant mon ſérieux & ma phyſionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me propoſez, ne peut preſque pas arriver, parce que tous les cœurs ne ſont pas également endurcis, & qu'il ſe trouve dans toutes les communautés & dans toutes les ſociétés, de bonnes ames, ſenſibles aux cris de la misère. Toutefois, ſi par impoſſible, il ſe trouvoit une famille dépourvue de toute aſſiſtance & dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerois pas à décider que le vol lui devient légitime: 1°. Parce qu'elle a éprouvé des refus, au-lieu de recevoir des ſecours. 2°. Parce que ſe laiſſer périr ſoi, ſa femme & ſes enfans, eſt un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de ſon ſuperflu. 3°. Parce que l'intention du vol eſt vertueuſe & que l'action en eſt d'une néceſſité indiſpenſable: je ſuis même perſuadé qu'il n'eſt aucun tribunal, qui ayant bien conſ-

taté la vérité du fait, n'opinât à absoudre un tel voleur. Les liens de la société sont fondés sur des services réciproques ; mais si cette société se trouve composée d'ames impitoyables, tous les engagemens sont rompus, & l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philosophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amuse de ce balbutiage. Vous me proposez ensuite en peu de mots une question à laquelle je ne pourrois répondre, selon le noble usage tudesque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas dans quelle discussion je ne pourrois me dispenser d'entrer pour détailler toute cette matière ? Je me resserrerai donc le plus que possible pour vous satisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, & que vous me demandiez *s'il est utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur & la superstition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclorre. En parcourant l'histoire, je trouve deux sortes d'impostures, les unes à la fortune desquelles la superstition a servi de marche-pied, & celles qui, à l'aide de quelques préjugés, ont pu servir à manier l'esprit du peuple pour son propre avantage. Les premiers de ces imposteurs ce sont les Bonzes, les Zoroastre, les

Numa, les Mahomet, &c. pour ceux-là je vous les abandonne. L'autre eſpèce ſont les politiques, qui, pour le plus grand bien du gouvernement, ont eu recours au ſyſtême merveilleux, afin de mener les hommes, de les rendre dociles. Je compte de ce nombre l'uſage qu'on faiſoit à Rome des augures, dont le ſecours a ſouvent été ſi utile, pour arrêter ou calmer des ſéditions populaires que des tribuns entreprenans vouloient exciter. Je ne ſaurois condamner Scipion l'Africain de ſon commerce avec une nymphe, par lequel il acquit la confiance de ſes troupes & fut en état d'exécuter de brillantes entrepriſes ; je ne blâme point Marius de ſa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menoit une biche avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même but, ſeront contraints d'avoir quelquefois recours aux illuſions, & je ne les crois pas condamnables, s'ils en impoſent au public par les raiſons que je viens d'alléguer. Il n'en eſt pas de même de la ſuperſtition groſſière. C'eſt une des mauvaiſes drogues que la nature a ſemées dans cet univers & qui tient même au caractère de l'homme; & je ſuis moralement perſuadé, que ſi l'on établiſſoit une colonie nombreuſe d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verroit naître des ſuperſtitions. Ce ſyſtême merveilleux ſemble fait pour le peuple. On abolit

une religion ridicule & l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'eſt toujours un culte qui ſuccède à quelqu'autre. Je crois qu'il eſt bon & très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatiſme, c'eſt déſarmer le monſtre le plus cruel & le plus ſanguinaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux ſi oppoſés aux deſſeins de la nature, ſi contraires à la multiplication, c'eſt véritablement ſervir ſa patrie. Mais je crois qu'il y auroit de la maladreſſe, & même du danger, à vouloir ſupprimer ces alimens de la ſuperſtition qui ſe diſtribuent publiquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourriſſe de la ſorte.

La réforme, comme vous le ſavez, fit une grande révolution; mais que de ſang, que de carnage, que de guerres, de dévaſtations pour oſer ſe paſſer de quelques articles de foi! quelle fureur s'empareroit des hommes ſi l'on vouloit les ſupprimer tous! Il ſeroit beau ſans doute de jouir du ſpectacle unique d'un peuple ſans erreur, ſans préjugé, ſans ſuperſtition, ſans fanatiſme; mais il eſt dit dans les centuries de Noſtradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un ſans vices, ſans paſſions & ſans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laiſſerez échapper des gerbes de raiſons pour l'éclairer; qu'en arrivera-t-il? Que quelques gens-de-lettres diront

que vous avez raiſon, que les Bonzes & les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouiſſe & eux & les habitans de leurs tanières; & que le monde demeurera aveugle. La philoſophie, encouragée dans ce ſiècle, s'eſt énoncée avec plus de force & de courage que jamais; quels ſont les progrès qu'elle a faits? On a chaſſé les jéſuites, direz-vous. J'en conviens; mais je vous prouverai, ſi vous le voulez, que la vanité, des vengeances ſecrètes, des cabales, & enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la perſécution de Syrven, la cruelle aventure d'Amiens, la canoniſation de ***, les ſorcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suiſſes ſur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres Hollandois contre des profeſſeurs qui enſeignoient que la vertu ſuffit aux hommes, l'eſpèce de guerre de religion qui ſe fait actuellement en Pologne. Oh! mon cher Anaxagoras, l'homme eſt un animal incorrigible, plus ſenſible que raiſonnable. Cependant je lui ai fait un catéchiſme & je vous l'envoie.

Mes pieds vont auſſi mal que votre eſtomac; j'ai la goutte, ſans laquelle je vous aurois répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en ſouffre, & vous ſavez peut-être que nous avions

ici un médecin qui ordonnoit de saigner au gros orteil, quand on avoit la tête embarrassée ; ainsi je ne saurois vous dire si mon mal git dans la tête ou dans les pieds ; mais quelque part qu'il soit, il ne m'empêche pas de vous considérer & de vous estimer. Sur ce, &c.

LETTRE LIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 avril 1770.

SIRE,

DE toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement & plus tendrement affecté que celle que je viens d'en recevoir en date du 3 de ce mois ; j'en avois, Sire, le plus grand besoin pour calmer la violente inquiétude où j'étois depuis quelques jours sur la santé de V. M., & sur les bruits très-fâcheux qui en couroient. Enfin me voilà rassuré, & quoique V. M. ne soit pas délivrée de sa goutte, je vois au moins qu'elle est sans danger.

Il vient de paroître, Sire, un traité de la goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent ; le remède qu'il propose consiste dans l'application des sangsues ; je connois à Paris plusieurs personnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait usage de

remède, & ont été du moins très-soulagées. M. Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra incessamment.

Je suis en ce moment trop occupé de la santé de V. M. pour lui parler de la mienne; ma tête est toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laisser, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. sur les différens articles de la lettre si belle & si philosophique que je viens d'en recevoir, ainsi que sur son catéchisme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de sa conservation si précieuse, non-seulement à ses peuples & à la philosophie, mais encore à l'Europe & à l'humanité.

Je suis avec le plus profond, & permettez-moi d'ajouter, le plus tendre respect, &c.

LETTRE LV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 avril 1770.

SIRE,

JE profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête sont tant soit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philoso-

phique que V. M. a bien voulu m'écrire pour répondre aux questions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je pense, Sire, comme V. M. sur le premier objet, & je me félicite de penser comme elle, non par un principe d'adulation dont je suis incapable, mais parce que les raisons apportées par V. M. pour appuyer sa réponse, me paroissent très-solides, & s'étoient déjà présentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de nécessité absolue que j'ai supposé, le vol est permis, & même est une action juste. Il ne s'agit plus que de savoir si ce cas de nécessité absolue est purement métaphysique, comme V. M. paroît le penser ; je ne voudrois pas dire que non, mais je doute, & j'ai vu souvent des gens si malheureux, si dénués de secours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne savois ce qu'ils devoient faire, de frapper à la mille-unième, ou de se procurer leur subsistance aux dépens des riches, s'ils le pouvoient avec quelque sûreté pour eux-mêmes. Il est vrai, Sire, que cette doctrine, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchisme de morale, par l'abus que la cupidité ou la paresse pourroient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'usage de tous les ordres de la société. Je ne sais même si, du moins en France, les

tribunaux ne condamneroient pas, avec beaucoup de regret ſans doute, un malheureux qui ſe ſeroit trouvé dans le cas dont il s'agit ; ils ſe trouveroient forcés à commettre cette injuſtice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abuſaſſent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme eſt, ce me ſemble, que la diſtribution des fortunes dans la ſociété eſt d'une inégalité monſtrueuſe ; qu'il eſt auſſi atroce qu'abſurde, de voir les uns regorger de ſuperflu, & les autres manquer du néceſſaire. Mais dans les grands États ſur-tout, ce mal eſt irréparable, & on peut être forcé de ſacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la ſociété ne s'arment contre les riches, comme ils ſeroient tentés & peut-être en droit de le faire.

Quant à la ſeconde queſtion, *s'il eſt utile de tromper le peuple ?* je penſe d'abord comme V. M. que ſi l'erreur & la ſuperſtition ne ſont pas encore exiſtantes dans une nation, il faut s'oppoſer à leur naiſſance par tous les moyens poſſibles ; je penſe encore avec elle, que ſi elles ſont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que *ce zèle impétueux* ne ſerviroit qu'à charger la philoſophie *d'un crime infructueux* ; mais je penſe en même temps qu'il faut, au-lieu de force, uſer de fineſſe & de patience, attaquer l'erreur indirectement & ſans

paroître y penſer, en établiſſant les vérités contraires ſur des principes ſolides, mais en ſe gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maiſon, parce que ceux qui la défendent tireroient des fenêtres une grêle de coups de fuſil; il faut petit à petit élever à côté une autre maiſon plus habitable & plus commode; inſenſiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, & la maiſon pleine de léopards ſera déſertée.

Le catéchiſme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paroît très-propre à la jeune nobleſſe à laquelle elle le deſtine (*a*). Les motifs moraux qu'on lui propoſe pour être vertueuſe, ſont en effet les vrais, & les plus propres à faire impreſſion, principalement ſur cette claſſe, qui jouiſſant dans la ſociété des principaux avantages, eſt plus intéreſſée qu'une autre à en obſerver les loix écrites & non écrites.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

(*a*) Cet ouvrage ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo, 1790, ſous le titre de *Dialogue de Morale, à l'uſage de la jeune Nobleſſe.*

LETTRE LVI.

Du Roi.

Ce 17 mai 1770.

JE vous ſuis très-obligé de la part que vous prenez à ma ſanté. L'enchaînement néceſſaire des cauſes a voulu que l'âcreté amaſſée dans mon ſang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup ſouffrir ; mais je me ſuis conformé à la volonté irrévocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, & me voilà guéri.

Durant ma convaleſcence, le premier livre qui m'eſt tombé entre les mains eſt l'*Eſſai ſur les préjugés* ; il m'a tiré de l'inertie où me tenoient mes forces perdues, & comme ſur bien des ſujets je penſe en raiſon inverſe du ſoi-diſant philoſophe qui en eſt l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organiſation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulſifs aux ſentimens de l'auteur, qui prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire. Auſſi ſouvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poëtes, ſes idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être aſſez mauvais poëte (ou empoiſonneur public), parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général (ou de bourreau merce-

naire), parce que j'ai eu l'honneur d'être une espèce de roi (ou de tyran barbare). Ces considérations assimilées à ma façon de penser & selon l'idée que je me fais des choses, m'ont déterminé à prendre la défense de mes confrères, pour empêcher que ces injures, souvent répétées par de tels auteurs, n'obtinssent, par l'habitude & à force d'y accoutumer les oreilles du public, la sanction d'une opinion reçue & indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois sont une espèce d'imbécilles, qui ne savent ni lire ni écrire ; j'ai lu comme un bénédictin, & j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé ; c'est donc à moi à plaider leur cause. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui sera notre juge ; & même, s'il le trouve à propos, il peut présenter l'ouvrage à la cour, assuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des sciences. Badinage à part, cet ouvrage est très-licencieux & très-indécent. On diroit que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, & se rue sur les passans, également satisfait, pourvu qu'il morde ; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité est faite pour l'homme (de quoi je ne suis pas d'accord), s'il faut la lui dire en toute occasion, je me suis réglé sur les préceptes de l'auteur, & je lui ai dit bien sincérement ce que je pense de son ouvrage ; il trouve en moi un disciple obéissant, qui

éclairé par ſa lumière ſe fait un devoir d'imiter ſon exemple ; & comme la vérité eſt toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce ſoi-diſant philoſophe ſe propoſe-t-il par ſon ouvrage ? De changer la religion ? Je lui ai démontré que cela étoit impoſſible. De réformer les gouvernemens ? Les injures ne les corrigeront point, elles pourront les irriter. Bouleverſer les cerveaux de quelques têtes éventées, qui déclamant contre le gouvernement, ſe feront mettre à la Baſtille ? c'eſt un but digne d'un être malfaiſant, malicieux & pervers, ce ne doit pas être celui de l'auteur. Veut-il donc devenir le martyr de la religion naturelle ? Cela eſt bien fou ; car, quand on n'eſpère rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant qu'on le peut ſon exiſtence heureuſe dans cette vie-ci, la ſeule dont on peut jouir. La mal-adreſſe de l'auteur paroît ſur-tout, en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il eſt dit dans l'Évangile : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous faſſe.* Or, ce précepte eſt le réſumé de toute la morale : il eſt donc ridicule, & c'eſt une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des ſcélérats. Il ne faut jamais confondre la loi & l'abus. La loi peut être utile & l'abus pernicieux ; & quand on marque tant d'ani-

mosité contre ce que l'on attaque, on se décrédite soi même, & l'on perd la confiance du lecteur. Voilà comme pense un amateur de la sagesse solitaire, reclus dans sa petite vigne, où il médite comme un autre sur les folies des hommes, & sur toutes les opinions bizarres & ridicules qui leur ont passé par la tête; & c'est-là où il fait des vœux à la nature, pour que l'enchaînement nécessaire des causes, maintienne long-temps votre espèce organisée à l'abri des infirmités, des souffrances & de la dissolution. Sur ce, &c.

LETTRE LVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 8 juin 1770.

SIRE,

DAns l'état de foiblesse & presque d'imbécilité où il plaît à la nature de me réduire, c'est du moins une consolation pour moi de savoir que V. M. est guérie de ses maux, & qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, est un digne & heureux fruit de sa convalescence; je ne connais point l'*Essai sur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter. Je sais pourtant que ce livre s'est montré à Paris, & même qu'il s'y est vendu très-cher. Mais il suffit

ſuffit ici qu'un livre touche à certaines matières, & qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, & pour être en conſéquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces ſortes d'ouvrages ; précautions qui font ſouvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je ſuis ſi excédé de livres & de brochures contre ce que Voltaire appelle l'*Infame*, que depuis long-temps je n'en lis plus, & que je ſuis quelquefois tenté de dire du titre de *Philoſophe*, ce que Jacques Rosbif dit de celui de *Monſieur*, dans la comédie du François à Londres : *Je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.*

La critique que fait V. M. de l'*Eſſai ſur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapſodies du même genre (*a*). On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la ſuperſtition & le deſpotiſme, ce que le P. de la Rue, jéſuite, diſoit de ſon confrère le Tellier : *Il nous mène ſi grand train qu'il nous verſera.* Il ne faut point que la philoſophie s'amuſe à dire des injures aux prêtres ; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faiſant

(*a*) Cette critique ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo. 1790, ſous le titre d'*Examen de l'Eſſai ſur les préjugés.*

concourir au bonheur des peuples ; qu'elle éclaire les ſouverains ſur leurs vrais intérêts, & les ſujets ſur leurs devoirs ; qu'elle rende l'autorité plus douce & l'obéiſſance plus fidelle. C'eſt une grande ſottiſe d'accuſer les philoſophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité ; cette égalité eſt une chimère impoſſible dans quelqu'état que ce puiſſe être. La vraie égalité des citoyens conſiſte en ce qu'ils ſoient tous également ſoumis aux loix, & également puniſſables quand ils les enfreignent : c'eſt ce qui a lieu dans tous les États bien gouvernés, où le ſupérieur n'a jamais le droit d'opprimer ſon inférieur impunément ; mais c'eſt malheureuſement ce qui n'a pas lieu par-tout ; l'auteur en a peut-être été témoin, & c'eſt peut-être ce qui a ſi violemment échauffé ſa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu-près les mêmes choſes que lui, mais je les ai vues plus de ſang-froid, & j'ai conclu que ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent, ſont ſouvent auſſi repréhenſibles les uns que les autres, & que toutes les claſſes de l'eſpèce humaine n'ont rien à ſe reprocher. Je vois, par exemple, que ſi les rois ont ſouvent fait des guerres injuſtes, les républiques, comme le remarque très-bien V. M., ont été auſſi ſouvent dans le même cas, & je regarde en particulier cette république Romaine, tant célébrée dans l'hiſtoire, comme un des plus

grands fléaux qui aient désolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, sinon que, sur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit sur ce sujet, de la nécessité des guerres, & de celle des impôts, me paroît plein de sens & de raison; mais pour l'application de ces principes, il faut un fonds d'équité, dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne sont pas toujours capables. J'aurois l'honneur d'en dire davantage à V. M., si une lettre pouvoit souffrir les détails délicats dont cette matière est susceptible; je me contente donc de prier le Saint-Esprit d'éclairer les rois & les peuples, & sur-tout de conserver long-temps V. M. pour l'exemple des uns & le bonheur des autres.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 6 juillet 1770.

SIRE,

J'Ose espérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre & respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, & qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une ſociété conſidérable de philoſophes & de gens-de-lettres, du nombre deſquels je ſuis, ont réſolu, Sire, d'ériger à M. de Voltaire une ſtatue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philoſophie & les lettres ſont le plus redevables.

Les philoſophes & les gens-de-lettres de toutes les nations, & en particulier de la nation Françoiſe, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef & leur modèle. Qu'il ſeroit donc flatteur & honorable pour nous, qu'en cette occaſion V. M. voulût bien permettre que ſon auguſte & reſpectable nom fût à la tête des nôtres! elle donneroit à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'eſtime la plus précieuſe & la plus éclatante, dont il ſeroit infiniment touché, & qui lui rendroit cher ce qui lui reſte de jours à vivre. Elle ajouteroit beaucoup, & à la gloire de ce célèbre écrivain, & à celle de la littérature françoiſe, qui en conſerveroit une reconnoiſſance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de foibleſſe où m'ont réduit mes travaux, & qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de diſtinction que j'oſe vous demander en leur faveur, ſeroit pour moi la plus douce conſolation. Elle augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, l'admiration dont je ſuis pénétré pour votre perſonne, le

ſentiment profond que je conſerverai toute ma vie de vos bontés, & la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE LIX.

Du Roi.

Ce 7 juillet 1770.

JE ſuis bien fâché de vous ſavoir toujours languiſſant. Pour l'ordinaire, la belle ſaiſon corrobore les corps & leur rend les forces que les indiſpoſitions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avois eſpéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'eſt, je penſe, au dérangement de ſaiſon de cette année, qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez, & je crois que l'uſage de quelques eaux minérales ou des bains pourroit vous rétablir entiérement; mais c'eſt à la faculté à en décider.

A peine vous avois-je envoyé mes remarques ſur cet *Eſſai des préjugés*, qu'un autre livre m'eſt tombé entre les mains; & comme j'étois en train d'examiner des ouvrages philoſophiques & d'écrire, j'ai couché ces remarques par écrit & je vous les envoie. C'eſt le *Syſtéme de la Nature*, où je me ſuis attaché à relever les contradictions les plus pal-

pables & les mauvais raiſonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y auroit encore bien des choſes à dire ſur ce ſujet & bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer ; je me ſuis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier, où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout, je crois qu'il lui ſera impoſſible de ſoutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le ſecond point, qui roule ſur le fataliſme, il lui reſte encore des réponſes, & c'eſt ſelon moi de toute la métaphyſique la queſtion la plus difficile à réſoudre. Je propoſe un tempérament, c'eſt une idée qui m'a ſéduit & qui pourroit bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté & la néceſſité ; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laiſſe cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuſer. Les deux derniers points roulent ſur la religion & le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne priſe ſur lui ; il affirme aſſez doctoralement que la ſomme des biens l'emporte ſur la ſomme des maux. C'eſt de quoi je ne ſuis point d'accord avec lui, & ce qu'il lui ſeroit impoſſible de prouver, ſi l'on vouloit pouſſer un peu vivement la diſpute ſur

ce ſujet. Enfin, en ramaſſant mes remarques, je me ſuis cru un docteur de Sorbonne, un pilier de l'Égliſe, un ſaint Auguſtin ; mais en reliſant ce que j'avois jeté ſur le papier, je me ſuis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propoſitions malſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie & dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a conſolé, c'eſt que mon adverſaire ſera pour le moins doublement cuit & rôti, ſi je le ſuis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il ſe trouve des auteurs aſſez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les expoſent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du *Syſtême de la Nature* alloit par haſard être découvert en France, le moins qui lui arriveroit ſeroit de paſſer le reſte de ſa vie dans la Baſtille, & cela pour avoir eu le plaiſir de dire tout ce qu'il penſoit. Il faut ſe contenter de penſer pour ſoi, & laiſſer un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne ſais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut ſe paſſer bien des choſes dans l'intérieur de ce royaume, dont mon éloignement m'empêche d'être inſtruit. Je ſuis perſuadé qu'il s'y commet des injuſtices & des violences contre leſquelles le gouvernement devroit ſévir ; mais comprenez donc bien que lorſque quatre, ſix mille, enfin une multitude d'hommes ſe ſont donné le mot pour en tromper un ſeul, cela

arrive infailliblement. Cela eſt arrivé en tout pays & de tout temps, & à moins que l'eſpèce humaine ne ſoit refondue par un habile chymiſte, & que quelque philoſophe ne mêle d'autres matières à cette compoſition, il en ſera toujours de même. Il faut s'aſſurer qu'un homme eſt coupable & enſuite l'accuſer : mais ſouvent on ſe précipite. Il eſt bon que les hommes aient un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, & que cette idée même s'efface de leur eſprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheureuſement eſt incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours-là, mon cher d'Alembert, & j'en conclus que ceux qui travaillent ſincérement pour le bien de la ſociété, ſont, comme votre défunt abbé de Saint-Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le haſard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, & la pratique de ces choſes qui me paſſent journellement par les mains, m'éclaire ſur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui auroit l'art de vous faire bien digérer, ſeroit plus utile au monde qu'un philoſophe qui en banniroit tous les préjugés. Je vous ſouhaiterois un tel médecin d'autant plus ſincérement, que perſonne ne s'intéreſſe à votre conſervation, ni

ne vous estime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

LETTRE LX.

Du Roi.

Ce 28 juillet 1770.

LE plus beau monument de Voltaire est celui qu'il s'est érigé lui-même, ses ouvrages, qui subsisteront plus long-temps que la basilique de saint Pierre, que le Louvre & tous ces bâtimens que la vanité humaine consacre à l'Éternité. On ne parlera plus françois, que Voltaire sera encore traduit dans la langue qui aura succédé au françois. Cependant, rempli du plaisir que m'ont fait ses productions si variées, & si parfaites chacune en leur genre, je ne pourrois sans ingratitude me refuser à la proposition que vous me faites, de contribuer au monument que lui élève la reconnoissance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part; je ne refuserai rien pour cette statue, qui fera plus d'honneur aux gens-de-lettres qui la lui consacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitième siècle, où tant de gens-de-lettres se déchiroient par envie, il s'en est trouvé d'assez nobles, d'assez généreux pour rendre justice à un homme doué de génie & de talens supérieurs à tous les

siècles; que nous avons mérité de posséder Voltaire, & la postérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Distinguer les hommes célèbres, rendre justice au mérite, c'est encourager les talens & les vertus, c'est la seule récompense des belles ames; elle est bien due à tous ceux qui cultivent supérieurement les lettres. Elles nous procurent les plaisirs de l'esprit, plus durables que ceux du corps; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leurs charmes sur tout le cours de la vie, elles rendent notre existence supportable & la mort moins affreuse. Continuez donc, Messieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y appliquent & qui ont le bonheur en France d'y réussir; ce sera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation, & qui obtiendra grâce du siècle futur en faveur de quelques actes Welches & Hérules qui pourroient flétrir votre patrie.

Adieu, mon cher d'Alembert, portez-vous bien, jusqu'à ce qu'à votre tour une statue vous soit élevée. Sur ce, &c.

LETTRE LXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 2 août 1770.

SIRE,

QUoique l'état de foibleſſe où ma tête eſt toujours, ne me permette pas les diſcuſſions abſtraites auxquelles V. M. ſe livre avec autant de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus long-temps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſur le *Syſtême de la Nature* (*a*), & à lui faire part des obſervations que cet excellent écrit m'a fait naître; obſervations que je ſoumets au jugement de V. M. & qui ſont bien plus deſtinées à confirmer ſes idées qu'à les combattre.

Rien de plus ſage, Sire, &, ce me ſemble, de plus vrai, que les réflexions par leſquelles V. M. débute dans cet écrit, ſur le peu de certitude des connoiſſances métaphyſiques; la deviſe de Montagne, *que ſais-je?* me paroît la réponſe qu'on doit faire à preſque toutes les queſtions de ce genre; & je penſe en particulier, par rapport à l'exiſtence d'une Intelligence ſuprême, que ceux qui la nient, avancent bien

(*a*) Cet *Examen du Syſtême de la Nature*, ſe trouve ci-devant, tome VI.

plus qu'ils ne peuvent prouver, & qu'il n'y a dans cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable. On ne peut nier ſans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, & en particulier dans la ſtructure des animaux & des plantes, des combinaiſons de parties qui ſemblent déceler une Intelligence ; elles prouvent l'exiſtence de cette Intelligence, comme une montre prouve l'exiſtence d'un horloger ; cela paroît inconteſtable ; mais quand on veut aller plus loin, & qu'on ſe demande : Quelle eſt cette Intelligence ? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait ſimplement que l'arranger ? La création eſt-elle poſſible ? & ſi elle ne l'eſt pas, la matière eſt donc éternelle ? Et ſi la matière eſt éternelle, & qu'elle n'ait eu beſoin d'une Intelligence que pour être arrangée, cette Intelligence eſt-elle unie à la matière, ou en eſt-elle diſtinguée ? Si elle y eſt unie, la matière eſt proprement Dieu, & Dieu la matière ; & ſi elle en eſt diſtinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'eſt pas matière, agiſſe ſur la matière ? D'ailleurs, ſi cette Intelligence eſt infiniment ſage & infiniment puiſſante, comment ce malheureux monde qui eſt ſon ouvrage, eſt-il ſi plein d'imperfections phyſiques & d'horreurs morales ? Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas heureux & juſtes ? V. M. aſſure que l'éternité du monde répond à cette queſtion ; elle y répond ſans doute, mais ce me ſemble, dans ce ſeul ſens, que le monde

étant éternel, & par conséquent nécessaire, tout ce qui est, ne peut pas être autrement, & pour lors on rentre dans le système de la fatalité & de la nécessité, qui ne s'accorde guère avec l'idée d'un Dieu infiniment sage & infiniment puissant. Quand on se fait, Sire, toutes ces questions, on doit, ce me semble, redire cent fois, *que sais-je ?* Mais on doit en même temps se consoler de son ignorance, en pensant que puisque nous n'en savons pas davantage, c'est une preuve qu'il ne nous importe pas d'en savoir plus.

Quant à la liberté, rien de plus juste, Sire, & de plus philosophique que la définition que V. M. en donne ; il me semble que si on vouloit s'entendre, on éviteroit bien des disputes à ce sujet. L'homme est libre, en ce sens, que dans les actions non machinales, il se détermine de lui-même & sans contrainte : mais il ne l'est pas, en ce sens, que lorsqu'il se détermine, même volontairement & par choix, il y a toujours quelque chose qui le porte à se déterminer, & qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philosophe qui croit à la fatalité & à la nécessité, & qui en fait la base de son ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des malheureux, plus dignes de compassion que de haine ; mais je ne crois pas que dans le système où les hommes seroient des

machines assujetties à la loi de la destinée, les châtimens d'une part, & de l'autre l'étude de la morale, fussent inutiles au bien de la société ; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, & de l'autre l'intérêt, sont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine ; or, de ces deux régulateurs, le premier est mis en action par les peines exercées contre les coupables, & qui servent de frein à ceux qui voudroient leur ressembler ; & l'autre est mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous persuade que notre premier intérêt est d'être vertueux & justes, ainsi que V. M. l'a si bien prouvé dans son excellent écrit sur ce sujet (*a*). Sur la religion chrétienne, je serai, Sire, bien aisément d'accord avec V. M. ; sa morale est sans doute excellente, & elle auroit dû s'y borner ; mais ses dogmes & son intolérance font grand tort à cette morale, avec laquelle ils sont comme amalgamés. Je dis son *intolérance*, car elle me paroît essentielle à une religion exclusive de toutes les autres, comme la religion chrétienne, qui prétend être la seule manière d'honorer la Divinité, & qui, par une conséquence nécessaire, doit chercher à s'établir par

(*a*) C'est le *Dialogue de Morale, à l'usage de la jeune Noblesse* : il se trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo. 1790.

tous les moyens poſſibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir & la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de ſang, & je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot ſur les gouvernemens. Je penſe que la forme du gouvernement eſt indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement ſoit juſte, que tous les citoyens aient également droit à ſa protection, qu'ils ſoient également ſoumis aux loix, & également punis s'ils les violent; que les ſupplices ne ſoient pas réſervés pour les petits coupables, & les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce ſeroit la matière d'une grande diſcuſſion, de ſavoir s'il a fait plus de bien que de mal à ſon royaume: s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreuſes que les plus ſages ſont aujourd'hui forcés d'entretenir, & qu'ils employeroient ſûrement bien plus volontiers aux manufactures, & à la culture des terres, ſi une malheureuſe néceſſité ne leur lioit pas les mains à ce ſujet. Je ſuis bien perſuadé que V. M. ne m'en déſavouera pas.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 août 1770.

SIRE,

JE n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire, & celui qu'elle fait en sa personne à la littérature & à la nation Françoise. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. sa vive & éternelle reconnoissance. Mais comment, Sire, pourrois-je vous exprimer toute la mienne ? comment pourrois-je vous dire à quel point je suis touché & pénétré de l'éloge si grand & si noble que V. M. fait de la philosophie & de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, & j'ose espérer que V. M. ne m'en désavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, & je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admiration & quelle vénération respectueuse ils voient tant de justice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de ceux qui écrivent & qui pensent ; vous êtes à présent (je rends à V. M. leurs propres expressions) leur Dieu rémunérateur & vengeur ; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrois

voudrois que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la ſtatue, elle ſeroit bien plus flatteuſe que la ſtatue même pour M. de Voltaire & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler auſſi de ſtatue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre ſur ma tombe, avec ces mots : *Le grand Fréderic l'honora de ſes bienfaits & de ſes bontés.*

V. M. demande ce que nous déſirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière ſi digne & ſi généreuſe. Le maréchal de Richelieu a donné vingt louis; les ſouſcriptions ne nous manquent pas; mais elles ne ſeroient rien ſans la vôtre, & nous recevrons avec reconnoiſſance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occaſion V. M. de la grâce qu'elle a faite à M. Cochius en le nommant de l'académie, & en lui accordant une penſion; il eſt digne des bontés de V. M. par ſon reſpect & ſon attachement pour elle, par ſon mérite & par ſon peu de fortune. J'oſerai, en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés M. Béguelin, qui vient de donner dans les Mémoires de l'Académie, d'excellentes recherches ſur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'eſtime que je fais de ſes talens, je lui

dois encore de la reconnoiſſance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites ſur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive admiration & une reconnoiſſance éternelle, &c.

P. S. L'académie françoiſe, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre dont V. M. m'a honoré, ſeroit inſérée dans ſes regiſtres, comme un monument honorable à M. de Voltaire & aux lettres ; elle me charge, Sire, de mettre à vos pieds ſa très-humble reconnoiſſance & ſon profond reſpect.

LETTRE LXIII.

Du Roi.

Ce 13 août 1770.

JE trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah ! ſi j'avois de pareils médecins, que je ſerois à mon aiſe ! Mais ceux de ce pays-ci ne preſcrivent à leurs patiens que des gouttes & des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli ; car ſi j'avois leur bonnet fourré en tête & que vous m'euſſiez conſulté à Paris, je vous aurois preſcrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir ; mais comme je ne ſuis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilège de ſe moquer de leurs malades

ou de les abuſer. Je ſuis ſur mon départ pour la Siléſie & la Moravie : à mon retour on vous fera toucher à Paris la ſomme que vous demandez. C'eſt une conſolation pour moi, que ces rois tant vilipendés puiſſent être de quelque ſecours aux philoſophes ; ils ſont au moins bons à quelque choſe. Adieu, mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

LETTRE LXIV.

Du Roi.

Ce 26 ſeptembre 1770.

JE ne m'attendois certainement pas à ce que la lettre d'un Tudeſque fût lue en pleine académie françoiſe. L'abbé d'Olivet y auroit déterré plus d'un ſoléciſme ; mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet étoit trépaſſé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui ſont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut diſtinguer les talens, ſur-tout quand ils ſont raſſemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire ; il eſt dur de la leur faire eſpérer & de ne les en jamais mettre en poſſeſſion. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines, ne peuvent être adoucis que par ce baume, & il faut un peu de

baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à préſent en route pour l'Italie, & moi je viens de terminer une courſe longue & vive, que j'ai expédiée aſſez promptement. Je vais prendre un peu de repos, après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philoſophique que je viens de recevoir, & je vous réponds, parce qu'un ſorbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puiſſe eſſuyer du théologien, eſt de n'avoir rien à repliquer : il faut donc dire quelque choſe, & je trouve à propos dans mon magaſin un amas de diſtinctions & de ſubtilités capables de fournir matière à une duplique, après laquelle, s'il plaît au Ciel, nous ne nous entendrons plus ni les uns ni les autres, & dès ce moment la diſpute deviendra intéreſſante. D'ailleurs je ſuis fort de votre ſentiment, qu'après avoir long-temps diſcuté ces matières abſtruſes, on eſt obligé de recourir au *que ſais-je* de Montaigne. Du reſte, votre contrôleur des finances m'a aſſuré qu'il avoit pourvu à votre voyage, ainſi que pour le buſte de Voltaire ; Mettra comptera deux cents écus pour cet objet, de ſorte que ſon crâne & ſa cervelle ſeront ſûrement à moi, & le reſte pour les autres ſouſcripteurs.

Adieu, mon cher Anaxagoras ; revenez ſain & ſauf à Paris, & que votre médecin, pour l'année prochaine, vous preſcrive pour régime l'air de Berlin. Sur ce, &c.

LETTRE LXV.

Du Roi.

Ce 18 octobre 1770.

MOn voyage en Moravie, des camps assemblés dans ces environs, & la visite que j'ai reçue de l'électrice de Saxe, sont des excuses valables de ne vous avoir point répondu sur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. Depuis j'ai donné quelque repos à mon esprit, pour le rasseoir de la dissipation du grand monde, & le remettre dans son assiette philosophique.

Vous m'obligez de ferrailler avec vous dans l'obscurité, & je m'écrierai avec vous : *Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous !* Mais enfin, puisqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raison qui puisse m'y conduire. Cette raison me montrant des rapports étonnans dans la nature & me faisant observer les causes finales si frappantes & si évidentes, m'obligent de convenir qu'une Intelligence préside à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine. Je me représente cette Intelligence comme le principe de la vie & du mouvement. Le système du chaos développé me paroît insoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos & le maintenir, que pour

arranger les choſes telles qu'elles ſont. Le ſyſtême d'un monde créé de rien eſt contradictoire, & par conſéquent abſurde ; il ne reſte donc que l'éternité du monde, idée qui n'impliquant aucune contradiction, me paroît la plus probable, parce que ce qui eſt aujourd'hui, peut bien avoir été hier, & ainſi du reſte. Or, l'homme étant matière, penſant & ſe mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe penſant & agiſſant ne pourroit pas être joint à la matière univerſelle. Je ne l'appelle pas eſprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conſéquent n'exiſte nulle part ; mais comme notre penſée eſt une ſuite de l'organiſation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment plus organiſé que l'homme, n'auroit-il pas une Intelligence infiniment ſupérieure à celle d'une auſſi fragile créature ?.

Cette Intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, ſelon que je la conçois, changer la nature des choſes ; elle ne peut ni rendre ce qui pèſe léger, ni ce qui eſt brûlant glacé. Aſſervie à des loix qui ſont invariables & inébranlables, elle ne peut que combiner, & ne ſauroit ſe ſervir des choſes que ſelon que leur conſtitution intrinsèque s'y prête. Les élémens, par exemple, ont des principes certains, & ils ne pourroient pas exiſter autrement qu'ils ne ſont ; mais ſi l'on veut en inférer que

le monde étant éternel, eſt néceſſaire, & que par conſéquent tout ce qui exiſte eſt aſſujetti à une fatalité abſolue, je ne crois pas devoir ſouſcrire à cette propoſition. Il me paroît que la nature ſe borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles & ſtables, & aſſervi le mouvement à des loix permanentes, qui ſans doute influent conſidérablement ſur la liberté, ſans cependant entiérement la détruire. L'organiſation & les paſſions des hommes viennent des élémens dont ils ſont compoſés. Or, lorſqu'ils obéiſſent à ces paſſions, ils ſont eſclaves; mais libres auſſi ſouvent qu'ils leur réſiſtent. Vous me pouſſerez plus loin, vous me direz: Mais ne voyez-vous pas que cette raiſon par laquelle ils réſiſtent à leurs paſſions, eſt aſſujettie à la néceſſité qui la fait agir ſur eux? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre ſa raiſon & ſes paſſions, & qui ſe décide, eſt ce me ſemble libre, ou je ne ſais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui eſt néceſſaire eſt abſolu. Or, ſi l'homme eſt rigoureuſement aſſujetti à la fatalité, les peines ni les récompenſes n'ébranleront ni ne détruiront cet aſcendant vainqueur. Or, comme l'expérience nous prouve le contraire, il faut convenir que l'homme jouit quelquefois de la liberté, quoique ſouvent limitée. Mais, mon cher Diagoras, ſi vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'eſt

cette Intelligence que je marie à la matière, je vous prie de m'en dispenser. J'entrevois cette Intelligence comme un objet que l'on apperçoit confusément à travers un brouillard ; c'est beaucoup que de la deviner, il n'est pas donné à l'homme de la connoître & de la définir. Je suis comme Colomb, qui se doutoit de l'existence d'un nouveau monde, & qui laissa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu aussi sincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embrasser la défense de la religion chrétienne contre le philosophe fanatique qui la déchire avec tant d'animosité. Souffrez que je vous dise que nos religions d'aujourd'hui ressemblent aussi peu à celle du Christ qu'à celle des Iroquois. Jésus étoit Juif, & nous brûlons les Juifs ; Jésus prêchoit la patience, & nous persécutons ; Jésus prêchoit une bonne morale, & nous ne la pratiquons pas. Jésus n'a point établi de dogmes, & les conciles y ont bien pourvu. Enfin un chrétien du troisième siècle n'est plus ressemblant à un chrétien du premier. Jésus étoit proprement un Essénien ; il étoit imbu de la morale des Esséniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion étoit un pur déisme, & voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, si je défends la morale du Christ, je défends celle de tous les philosophes, & je vous sacrifie tous les dogmes qui ne sont pas

de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnoit sur l'esprit des peuples, ils ont fait servir la religion d'instrument à leur ambition ; mais si leur politique a défiguré une chose qui dans son institution n'étoit pas mauvaise, cela ne prouve autre chose, sinon que la religion chrétienne a eu le sort de toutes les choses humaines, qui se pervertissent par des abus. Quand on veut donc se récrier contre cette religion, il faut désigner les temps dont on parle, & distinguer les abus de l'institution. Mais quels que soient ses dogmes, le peuple y est attaché par la coutume ; il l'est de même à certaines pratiques extérieures ; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire ? Conserver la morale, & même y réformer ce qui est nécessaire ; éclairer les hommes en place qui influent sur les gouvernemens ; répandre à pleines mains du ridicule sur la superstition ; persiffler les dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les esprits à une tolérance universelle : qu'importe alors à quel culte le peuple est attaché ?

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en sais, & ce que je n'en sais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de ses images sur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant sa vie & trop amérement critiqué après sa mort. Vous accusez ce prince d'avoir le premier donné

l'exemple de ces armées nombreuſes qu'on entretient de nos jours. Ne vous ſouvenez-vous donc pas que long-temps avant lui, les Romains en avoient introduit l'uſage ? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyoit que la jalouſie de ſes voiſins lui ſuſciteroit des guerres toujours renaiſſantes ; il ne vouloit pas être pris au dépourvu. Il voyoit la maiſon royale d'Eſpagne près de s'éteindre ; ne devoit-il pas ſe mettre en poſture pour profiter des événemens favorables que l'occaſion lui préſentoit ? Et n'étoit-ce pas un effet de ſa prudence & de ſa ſageſſe de les entretenir avant qu'il en eût beſoin ? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras à l'induſtrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agriculteurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver, & un certain nombre d'ouvriers, proportionné à l'étendue du débit ; le ſurplus deviendroit ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus, ces nombreuſes armées font circuler les eſpèces & répandent dans les provinces, avec une diſtribution égale, les ſubſides que les peuples fourniſſent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrège la durée des guerres ; au-lieu de trente ans qu'elles duroient, il y a plus d'un ſiècle, les monarques par épuiſement ſont obligés de les terminer bien plus vîte. De nos jours, ſept ou

huit campagnes au plus, épuisent les fonds des souverains & les rendent pacifiques & traitables. Il faut encore observer que ces grosses armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étoient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui sonne à présent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi, ni le savant ne se détournent de leurs ouvrages ; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laissant aux défenseurs de la patrie le soin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levoit des troupes à la hâte, tout devenoit soldat, on ne pensoit qu'à repousser l'ennemi, les champs restoient en friche, les métiers demeuroient oisifs, & les soldats mal payés, mal entretenus, mal disciplinés, ne vivoient que de rapines, & menoient la vie de brigands sur les malheureuses terres qui servoient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela est bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées ; mais tout cela n'approche pas du déréglement qui avoit lieu autrefois. Ainsi vous voudrez bien que je suspende mon jugement sur l'entretien des grandes armées, jusqu'à ce que vous me fournissiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles sans doute que la métaphysique ; mais il en est d'aussi rigoureusement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en eſtime moins. On peut être de différente opinion ſans ſe haïr, ſur-tout ſans ſe perſécuter. J'ai réfuté l'auteur du *Syſtême de la Nature*, parce que ſes raiſons ne m'ont pas convaincu ; cependant ſi on vouloit le brûler, je porterois de l'eau pour éteindre ſon bûcher. Voilà comme il faut penſer quand on veut ſe mêler de philoſophie, ou il faut renoncer au titre de philoſophe. Or, je vous avertis que ſi nous pouſſons notre diſpute plus loin ſur Dieu & ſur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne ſaurois vous en dire plus que ce que mes obſervations & des probabilités m'en ont fourni : ces matières ne ſont pour nous qu'un objet de vaine curioſité & d'amuſement ; par bonheur elles n'influent en rien ſur la ſérénité de nos jours ; le grand article eſt de ſe bien porter. Je ſouhaite que votre voyage rétabliſſe vos organes dans leur élaſticité première, que la diſſipation chaſſant les brouillards de mélancolie qui s'élevoient de votre ame, votre eſprit ſouffrant moins des influences fatales de la matière, puiſſe ſe livrer en toute liberté aux impulſions de votre vaſte génie. Sur ce, &c.

LETTRE LXVI.

Du Roi.

Ce premier novembre 1770.

VOus & Voltaire vous vous égayez ſur mon compte, lorſque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philoſophie. Les ſciences ont été illuſtrées par les Deſcartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire; pour moi, qui ne ſuis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je ſuis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, & j'applaudis à ce qui eſt beau; tout mon mérite conſiſte à battre des mains à propos. Vous aurez à préſent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuiſe pour vous toutes les armes que me fournit mon arſenal d'argumens métaphyſiques. De ces matières abſtraites, il n'en eſt qu'une ſuſceptible de démonſtration, c'eſt celle du matérialiſme; & celle-là bien éclaircie, on peut ſe contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de ſpéculation, d'amuſement pour ceux qui ſe plaiſent à donner carrière à leur imagination, & d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la juſteſſe de leur eſprit. Après tout, il eſt plus important pour tout le monde de bien digérer que de connoître l'eſſence des choſes.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du soulagement après l'exercice du voyage. Votre santé se seroit peut-être entiérement remise, si vous aviez pris la médecine entière. Comment! se trouver aux pieds des Alpes & retourner chez le peuple d'occident, au-lieu de voir ce théâtre des grandes actions, renversé à la vérité à présent, mais sur lequel étoit monté ce peuple roi, auquel obéissoit tout le monde connu? Quel plaisir ç'auroit été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrédité la drogue, de les voir, dis-je, sur les ruines de leurs treteaux, sans que personne accourt plus à leurs farces! Au-lieu de ce grand spectacle, vous irez assister à Toulouse à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore régulièrement l'anniversaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens & les descendans de ceux qui ordonnèrent le massacre de Merinval, & vous trouverez sur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie étoit préférable à la Provence! Le cordelier Ganganelli est tout accoutumé au mouvement de la terre; il consent tacitement qu'elle tourne, & vous n'auriez point eu à craindre à Rome le sort de Galilée. Mais enfin, tout philosophe que vous êtes, gardez-vous bien de résister à la faculté; les médecins sont infaillibles, autant que le pape à

la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'eſtomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, & ſur-tout de ne vous point raviſer arrivé en Weſtphalie. Sur ce, &c.

LETTRE LXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 26 novembre 1770.

SIRE,

J'Ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, & qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, & par conſéquent étant peu reſté dans les mêmes lieux, il étoit difficile qu'on pût ſavoir où me les adreſſer. Je ſupplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuſer, ſi je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt; elle voit au moins que c'eſt le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indiſpenſablement néceſſaires. Je la ſupplie en ſecond lieu de me permettre de différer quelques jours encore, la réponſe que je dois à ſa lettre très-philoſophique & très-profondément raiſonnée, en date du 18 octobre. Une pareille

lettre, Sire, demande un peu de temps & de réflexions pour être méditée & discutée ; je me bornerai donc aujourd'hui, si V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en dates des 26 septembre & premier novembre.

V. M. paroît surprise de ce que la lettre *d'un Tudesque* (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine académie françoise. Quel *Tudesque*, Sire, qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style ! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration & de reconnoissance ; & la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos registres, est une preuve suffisante des sentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre en a eu quelque connoissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une ame telle que la sienne, également équitable & élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, & sur-tout aux grands hommes persécutés. Les talens éminens & peu considérés dans leur patrie ressemblent assez à ce pauvre indigent, qui n'ayant

n'ayant rien à manger avec ſon pain, le mangeoit à la fumée d'une boutique de rôtiſſeur. C'eſt cette fumée qui ſoutient les philoſophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, ceſſe de l'être, & devient une nourriture plus réelle & plus ſolide, quand elle eſt diſpenſée par des héros & par des princes ſur leſquels tout leur ſiècle a les yeux fixés. Je laiſſe à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occaſion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire & moi nous nous *égayons ſur ſon compte* en la jugeant utile au progrès de la philoſophie; non-ſeulement *utile*, Sire, mais très-*néceſſaire*; néceſſaire par vos ouvrages, qui ſervent à la fois à nous inſtruire & à nous éclairer; néceſſaire par l'exemple que vous donnez aux ſouverains, de ne point *étouffer la lumière ſous le boiſſeau*, lorſqu'elle ne demande qu'à ſe montrer; néceſſaire enfin par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous penſons tous, ce que nous diſons tous de concert, en tous lieux & dans tous les inſtans, & ce que nous ne ceſſerons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement & notre conſolation.

V. M. auroit donc mieux aimé que j'euſſe été voir Notre-Dame de Lorette & les récollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs;

bleus, gris & rouges, dont le Languedoc eſt ſemé. Un de ces ſpectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philoſophe ; & quant à S. Pierre de Rome & au Véſuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, & d'après la connoiſſance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges & les glaces des Alpes & des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde & les gîtes les plus déteſtables, ne fiſſent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, & ne me dédommageaſſent pas des beautés de l'art & de la nature que l'Italie pourroit m'offrir. Je n'ai pas même oſé aller juſqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, & dont j'avois déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes dieux Pénates, juſqu'à préſent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant ſoulagé, ayant acquis quelques forces, & n'étant pas ſans eſpérance de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime & d'exercice.

M. Mettra m'avoit remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la ſomme que V. M. avoit bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette ſomme ; & j'ai remis à M. Mettra pour

3500 de lettres de crédit, dont je n'ai point fait usage. M. Mettra fera de cette somme l'usage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je suis pénétré de reconnoissance des bontés de V. M., moins je dois abuser de ses bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des princes de Brunswick, neveu de V. M. Je la supplie d'être persuadée de la part vive & sincère que j'ai prise à son affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., est ce qui m'intéressera toujours le plus jusqu'à la fin de ma vie. C'est dans ces sentimens, & avec le plus profond respect, que je suis, &c.

LETTRE LXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 novembre 1770.

SIRE,

ME voilà donc encore, puisque V. M. le permet & même l'exige, rentré dans la lice métaphysique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'est pas, Sire, par respect seulement que je m'exprime ainsi, c'est parce qu'en envisageant de près le sentiment de V. M. sur les matières abstruses que je prends la liberté de discuter avec elle, sa métaphysique & la mienne

me paroiſſent réellement différer ſi peu, que notre diſcuſſion ne doit pas même s'appeller controverſe, & encore moins diſpute. Je vais donc prendre la liberté de converſer encore une fois avec V. M. ſur ces queſtions de ténèbres, bien plus pour m'inſtruire & m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, & qui me paroît auſſi évident qu'à elle. La création eſt abſurde & impoſſible ; la matière eſt donc *incréable*, par conſéquent incréée, par conſéquent éternelle. Cette conſéquence, toute claire & toute néceſſaire qu'elle eſt, n'accommodera pas les vrais partiſans de l'exiſtence de Dieu, qui veulent une intelligence ſouveraine, non matérielle, & créatrice ; mais n'importe : il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raiſon.

Je vois enſuite dans toutes les parties de l'univers, & en particulier dans la conſtruction des animaux, des traces, qu'on peut appeller au moins frappantes, d'intelligence & de deſſein : il s'agit de ſavoir ſi en effet cette intelligence eſt réelle, & ſuppoſé qu'elle le ſoit, de deviner, ſi nous pouvons, ce qu'elle eſt.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne ſoit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme & les animaux en ſont la preuve. Il eſt certain de plus, qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, &

qu'elle eſt le principe de tout ce que l'homme a fait de raiſonné, & ſur-tout de grand & d'admirable, comme l'invention des arts & des ſciences. Cette intelligence dans l'homme & dans les animaux, eſt-elle diſtinguée de la matière, ou n'en eſt-elle qu'une propriété, dépendante de l'organiſation? L'expérience paroît prouver, & même démontrer le dernier, puiſque l'intelligence croît & s'éteint, à meſure que l'organiſation ſe perfectionne & s'affoiblit. Mais comment l'organiſation peut-elle produire le ſentiment & la penſée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, ſolide ou fluide, que des parties ſuſceptibles de figure, de mouvement & de repos? Pourquoi l'intelligence ſe trouve-t-elle jointe aux unes & non pas aux autres, qui même n'en paroiſſent pas ſuſceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraiſemblablement toujours; mais nonobſtant cette ignorance, l'expérience me paroît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame; comme le plus ſimple raiſonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puiſſions concevoir ni un être qui a toujours exiſté, ni un être qui commence à exiſter.

Il s'agit à préſent d'examiner, ſi cette intelligence, dépendante de la ſtructure de la matière, eſt répandue dans toutes les parties du monde. Cette queſtion paroît plus difficile que les pré-

cédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connoiſſons, nous paroiſſent dépourvues de ſentiment, d'intelligence & de penſée. L'intelligence y réſideroit-elle, ſans que nous nous en doutaſſions? Il n'y a pas d'apparence, & je ſerois aſſez diſpoſé à penſer, non-ſeulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieuſement & les plus finement organiſés, ne penſent ni ne ſentent rien. Mais, dit-on, l'organiſation de ces corps décèle des traces viſibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrois ſavoir ce que cette intelligence eſt devenue depuis que ces corps ſont conſtruits? Si elle réſidoit en eux pendant qu'ils ſe formoient; ſi elle y réſidoit pour les former, & ſi, comme on le ſuppoſe, cette intelligence n'eſt point un être diſtingué d'eux, qu'eſt-elle devenue depuis que ſa beſogne eſt faite? La perfection de l'organiſation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été néceſſaire pour le progrès & l'achèvement de l'organiſation? Cela paroît difficile à concevoir. D'ailleurs, ſi dans l'homme, cette intelligence dont nous admirons les effets & les productions, eſt une ſuite de l'organiſation ſeule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une ſtructure & une diſpoſition auſſi néceſſaire & auſſi naturelle que la matière même, & de laquelle il réſulte, ſans qu'aucune intel-

ligence s'en mêle, ces effets que nous voyons & qui nous surprennent ? Enfin, en admettant cette intelligence qui a présidé à la formation de l'univers, & qui préside à son entretien, on sera obligé de convenir au moins qu'elle n'est ni infiniment sage, ni infiniment puissante, puisqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triste monde soit le meilleur des mondes possibles. Nous sommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnoître & à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné & dépendant ; je ne sais pas si c'est là son compte, mais ce n'est sûrement pas celui des partisans zélés de l'existence de Dieu ; ils nous aimeroient autant athées que spinosistes, comme nous le sommes. Pour les adoucir, faisons-nous sceptiques, & répétons avec Montagne, *que sais-je ?*

Je vais à présent, Sire, suivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puisque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jusqu'au cou, & même par-dessus la tête, & je viens à la question de la liberté. Sur cette question, Sire, il me semble que dans le fond je suis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté*. Si on entend par-là, comme il paroît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte & l'exercice de la volonté, il est évident que nous sommes libres,

puiſque nous agiſſons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, & ſouvent avec plaiſir : mais cette détermination n'en eſt pas moins la ſuite néceſſaire de la diſpoſition non moins néceſſaire, de nos organes, & de l'effet, non moins néceſſaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres ſavoient qu'elles tombent, & ſi elles y avoient du plaiſir, elles croiroient tomber librement, parce qu'elles tomberoient de leur plein gré. Mais je ne penſe pas, Sire, que même dans le ſyſtême de la néceſſité & de la fatalité abſolue, qu'il me paroît bien difficile de ne pas admettre, les peines & les récompenſes ſoient inutiles. Ce ſont des reſſorts & des régulateurs de plus, néceſſaires pour faire aller la machine & pour la rendre moins imparfaite. Il y auroit plus de crimes dans un monde où il n'y auroit ni peines ni récompenſes, comme il y auroit plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auroient pas toutes leurs dents.

V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obſcurités philoſophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, & je me vois arrivé à un objet ſur lequel j'ai le bonheur d'être abſolument d'accord avec elle ; c'eſt ſur la nature & les progrès de la religion que l'Europe profeſſe. Il me paroît évident, comme à V. M., que le chriſtianiſme dans ſon origine n'étoit qu'un pur

déisme, que J. C. son auteur n'étoit qu'une espèce de philosophe, ennemi de la superstition, de la persécution & des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaisance & la justice, & réduisant la loi à aimer son prochain, & à adorer Dieu en esprit & en vérité. Tel étoit le premier état de cette religion. C'est d'abord S. Paul, ensuite les Pères de l'Église, enfin les conciles, malheureusement appuyés par les souverains, qui ont changé cette religion Je pense donc qu'on rendroit un grand service au genre-humain, en réduisant le christianisme à son état primitif, en se bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur & vengeur, qui réprouve la superstition, qui déteste l'intolérance, & qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer & de se supporter les uns les autres. Quand on auroit une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudroit pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, & qu'il n'a saisi avec une espèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien substitué de meilleur Le peuple est sans doute un animal imbécille, qui se laisse conduire dans les ténèbres, quand on ne lui présente pas quelque chose de mieux; mais offrez-lui la vérité; si cette vérité est simple, & sur-tout si elle va droit à son cœur, comme la religion que je propose de lui prêcher, il me paroît infail-

lible qu'il la saisira, & qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureusement nous sommes encore bien loin de cette heureuse révolution des esprits.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant sa vie, peut-être trop déchiré après sa mort, mais auquel il semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur, comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, & comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine disoit de S. Paul à son confesseur : *Votre S. Paul n'est pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, & même d'utile ; je conviens que les sciences, les arts & les lettres lui doivent beaucoup ; mais ses guerres souvent très-injustes, son faste, son orgueil, son intolérance, sa révocation de l'édit de Nantes, son dévouement aux jésuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres souverains d'avoir sur pied des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir, que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains, même les plus pleins de lumières, de ne pas

ſuivre cet exemple ; il ſeroit également contre la raiſon, & contre ce qu'ils doivent à leurs ſujets, de reſter ſans force, tandis que tout eſt armé autour d'eux juſqu'aux dents. Mais je prends la liberté de le demander à V. M. ; n'aimeroit-elle pas mieux, ſi ſa ſituation ne l'y forçoit pas, avoir cent mille laboureurs de plus, & cent mille ſoldats de moins ? Les uns l'enrichiroient, les autres lui coûtent beaucoup. Je ſais que ces grandes armées font finir les guerres plus tôt ; mais, Sire, ces guerres ne finiſſent que par l'épuiſement ; & il vaut, ce me ſemble, encore mieux, ſi on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en ſix ou ſept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'eſt point obligé, comme autrefois, d'enrôler des ſoldats au premier coup de canon ; mais, Sire, un prince qui ne ſeroit que guerrier & point philoſophe, ne peut-il pas auſſi abuſer de ces grandes armées pour faire la guerre plus ſouvent & plus légérement, comme Louis XIV lui-même ſe le reprochoit au lit de la mort ? D'ailleurs les dépenſes que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tenſion, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre ?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette

seconde feuille, & je m'en apperçois un peu tard, que j'abuse de la patience & des bontés de V. M. Je la supplie donc de pardonner à mon long & ennuyeux verbiage, de le regarder comme une suite du désir que j'ai de m'instruire avec elle, & sur-tout de lui témoigner les sentimens inaltérables de profond respect & d'éternelle reconnoissance avec lesquels je suis, &c.

LETTRE LXIX.

Du Roi.

Ce 12 décembre 1770.

REgagner une partie de sa santé est un avantage, être soulagé est un bien; ainsi je crois pouvoir vous féliciter sur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens Troubadours, & vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles ici, & je dis comme Pilate: Ce qui est écrit est écrit.

Je vous envoie le rêve d'un certain philosophe contre lequel Voltaire est irrité; comme je pressois ce philosophe pour savoir si la vision étoit sienne, il m'avoua que le petit prophète *Waldstock* étant ici, la perdit de sa poche

en tirant ſon mouchoir. Vous pouvez la lui reſtituer, car il n'eſt pas dans l'ordre que mon philoſophe s'attribue ce qui n'eſt point à lui. Je vous remercie de votre condoléance ſur la mort de mon neveu ; le pauvre garçon eſt mort d'une eſquinancie après la dernière bataille où les Ruſſes ont pris le camp turc ; la mère en a été inconſolable ; c'étoit un garçon qui promettoit beaucoup.

Je ne vous parle point aujourd'hui de philoſophie ; je vous ai envoyé des paquets de métaphyſique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière eſt comme un foſſé ; plus on le creuſe, plus il eſt profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de choſes ſans riſque ; la plus importante eſt de bien vivre, de jouir d'une ſanté paſſable, d'avoir des amis, & une ame tranquille. Je vous ſouhaite tous ces avantages, en priant Dieu, &c.

LETTRE LXX.

Du Roi.

Ce 18 décembre 1770.

Vous trouvez peut-être ſingulier que je me mêle de la beſogne des autres, & qu'écolier ſexagénaire je m'aviſe de m'aſſeoir ſur les bancs des docteurs en métaphyſique, pour traiter de choſes que les plus ſavans n'entendent guère

mieux que les plus ignorans. C'eſt pour cela même que je crois qu'il m'eſt permis de parler de matières métaphyſiques tout comme un autre. Car s'il s'agiſſoit du calcul infinitéſimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerois à vous écouter en ſilence, à vous en croire ſur votre parole & à vous admirer. Nous nous tranſportons ici dans le pays de l'imagination, ſur lequel les poëtes ont plus de droits que les philoſophes : ils ont été comme on ſait les premiers théologiens & les premiers maîtres du genre-humain. Notre deſſein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien de porter le flambeau de la raiſon dans une région de ténèbres, pour diſtinguer, ſi nous le pouvons, quelques vérités dans ce ſombre abyme, & ſéparer, s'il ſe peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les preſtiges de l'imagination & tâcher de raiſonner le plus conſéquemment que nous pourrons. Il s'agit de Dieu, de la liberté, de la religion & de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu & par l'idée la moins contradictoire qu'on peut ſe former de cet être. Je ſuis convaincu qu'il ne ſauroit être matériel, parceque il ſeroit pénétrable, diviſible & fini. Si je le ſuppoſe un eſprit, je me ſers d'un terme métaphyſique que je n'entends pas, en le prenant ſelon la définition des philo-

ſophes ; je dis des ſottiſes, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'exiſte réellement nulle part, & il eſt même impoſſible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière & l'eſprit pur, & pour avoir quelqu'idée de Dieu, je me le repréſente comme le *ſenſorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent, & en cela je ne m'approche point du ſyſtême de Spinoſa, ni de celui des ſtoïciens, qui regardoient tous les êtres penſans comme des émanations du grand eſprit univerſel, auquel leur faculté de penſer ſe rejoignoit après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce *ſenſorium* de la nature, ſont celles-ci : Les rapports étonnans qui exiſtent dans tout l'arrangement phyſique du monde, des végétaux & des êtres animés ; en ſecond lieu, l'intelligence de l'homme. Car ſi la nature étoit brute, elle nous auroit donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui eſt une contradiction groſſière.

La matière de la liberté n'eſt pas moins ténébreuſe que celle de l'exiſtence de Dieu : mais voici quelques réflexions qui méritent d'être peſées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un ſentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment ? Pourroient-ils avoir ce ſentiment & cet amour, ſi la liberté n'exiſtoit point ? Mais puiſqu'il faut attacher un ſens clair aux mots dont on ſe ſert, je définis la liberté, cet

acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis & qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'eſt un ſigne que je poſſède cette puiſſance. L'homme ſe détermine ſans doute par des raiſons ; il ſeroit inſenſé s'il agiſſoit autrement ; l'idée de ſa conſervation & de ſon bien-être eſt un des puiſſans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages : cependant il eſt de ces ames bien nées qui ſavent préférer l'honnête à l'utile, qui ſacrifient leurs biens & leur vie volontairement pour la patrie, & ce choix qu'ils font, eſt le plus grand acte de liberté qu'ils puiſſent faire. Vous répondrez que toutes ces réſolutions ſont une ſuite de notre organiſation & des objets extérieurs qui agiſſent ſur nos ſens ; mais ſans organes nous penſerions auſſi peu qu'un clavecin pourroit rendre des ſons ſans cordes. Je ſuis d'accord que toutes nos connoiſſances nous viennent par les ſens ; mais diſtinguez ces connoiſſances de nos combinaiſons qui les mettent en œuvre, les transfigurent & en font un uſage admirable. Vous inſiſtez encore & vous m'alléguez les paſſions qui agiſſent en nous. Oui, vous triompheriez, ſi ces paſſions l'emportoient toujours, mais on leur réſiſte ſouvent. Je connois des perſonnes qui ſe ſont corrigées de leurs défauts. Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui entre

entre dans le monde & un autre qui a de l'expérience ? Or, s'il y avoit une néceſſité abſolue, perſonne ne pourroit ſe corriger, les défauts reſteroient invariablement les mêmes, les exhortations ſeroient vaines, & l'expérience ne corrigeroit ni les imprudens ni les étourdis. J'oſe donc ſoupçonner quelque contradiction dans ce ſyſtême de la fatalité ; car ſi on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme ſuperflues & inutiles les loix, l'éducation, les peines & les récompenſes. Si tout eſt néceſſaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup ſur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, & je m'apperçois de jour en jour davantage que les peines & les récompenſes ſont comme les remparts de la ſociété ; je ne ſaurois donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités ſi palpables, que ceux même qui embraſſent le ſyſtême de la fatalité, le contrediſent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or, que devient un ſyſtême qui ne nous feroit faire que des ſottiſes, ſi nous nous y conformions au pied de la lettre ?

Nous voici à la religion, & j'oſe me flatter que vous me prenez pour juge impartial ſur cette matière. Je penſe qu'un philoſophe qui s'aviſeroit d'enſeigner au peuple une religion ſimple, courroit riſque d'être lapidé. S'il tron-

voit quelqu'eſprit tout neuf, quelqu'Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourroit peut-être lui perſuader de préférer une religion raiſonnable à celles que tant de fables ont dégradées; mais en ſuppoſant même qu'on parvint à propager la religion des Socrate & des Cicéron dans quelque province, ſa pureté ſeroit dans peu ſouillée par quelques ſuperſtitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs ſens & qui nourriſſent leur imagination. Nous le voyons chez les proteſtans, qui ſe trouvant attachés à un culte trop nu, trop ſimple, ſe font ſouvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies & des beaux motets, dont la religion catholique, apoſtolique & romaine a décoré les fariboles dont elle a ſurchargé la ſimple morale du Chriſt; témoins le landgrave de Heſſe, Pœllnitz & tant d'autres. Mais ſuppoſé que vous puiſſiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'eſt encore une queſtion de ſavoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre roi Louis XIV, ce ſeroit proprement à ſes François à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, & les a ſi bien fortifiées, qu'il a rendu ſon royaume preſqu'inattaquable; il a protégé les lettres. Les François par reconnoiſſance devroient le juſtifier; mais puiſque vous voulez que je ſois ſon Dom Quichotte,

je prendrai la liberté de vous faire obſerver que long-temps avant lui les Romains avoient entretenu d'auſſi grandes armées que les ſiennes, & que ſi nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudroit encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a ſon maître & des bras ſuffiſans pour le cultiver; & puis, quelle confiance placer dans la foi de tant de princes, qui la plupart n'en ont aucune? & ces marionnettes que je ne ſais quelle fatalité fait agir, qui les jeteroit dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux ſouverains à tête remuante, cela ſuffit pour mettre tout en alarme & en combuſtion. Voici donc comme je raiſonne: de tout temps il y a eu des guerres: or ce qui a toujours été, doit être néceſſairement (quoique j'en ignore la raiſon); donc en tout temps ce fléau deſtructeur déſolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penſer comme vous ſur le ſujet de la révocation de l'édit de Nantes; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, & ſi monſieur ſon petit-fils vouloit ſuivre cet auguſte exemple, j'en ſerois pénétré de reconnoiſſance. Sur-tout s'il banniſſoit en même temps de ſon royaume cette vermine de philoſophes, je recevrois charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaiſir de perſuader à vos mi-

nistres de frapper ce grand coup d'État. L'académie iroit à votre rencontre & vous porteroit sur ses bras, & un philosophe schismatique vous recueilleroit avec la plus grande satisfaction : vous qui connoissez ses sentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce, &c.

LETTRE LXXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 janvier 1771.

SIRE,

VOtre Majesté peut me dire comme Auguste à Cinna dans la tragédie de ce nom :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnoissance à ses ordres réitérés ; & puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avoit destinée à mon voyage d'Italie, je croirois manquer à ce que je dois à mon auguste & respectable bienfaiteur, si j'insistois davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnoissant ; c'est celui de sa très-plaisante, très-poétique, très-spirituelle & très-philosophique facétie (*a*). Je l'ai lue, Sire,

(*a*) Lisez l'Épître à M. d'Alembert, ci-devant tome VII, page 143.

& relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir ; & je me disois en me donnant des coups de poing à la tête : Maudit géomètre, triste ressasseur d'*x* & d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z* ? Tu emploierois bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante ; & puis je me consolois en disant : Cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose ? Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand & mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, & le roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce & consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir ! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi ?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la facétie ! Y auroit-il de l'indiscrétion à les demander à V. M. ?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir de bout, elle n'avoit pas encore reçu l'ennuyeuse & longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si foiblement à son excellente lettre métaphysique du premier

novembre dernier. Si je ne raisonne pas aussi bien que V. M. sur ces matières épineuses & sur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la satisfaction de voir que je pense à peu-près comme elle, & j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en savoir si long avec l'auteur du *Système de la Nature*, sur des choses où l'on ne sait rien.

On dit qu'on a présenté à V. M. une lunette de M. Béguelin. Elle doit être excellente, si elle ressemble à ses mémoires sur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaisir & de profit, & dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me suis occupé de ces matières, mais avec moins de succès que lui. Cet académicien, Sire, est bien digne de la protection & des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour la conservation de vos jours précieux, pour la prospérité de vos entreprises, & pour la gloire & le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'est avec ces sentimens, & avec le plus tendre & le plus profond respect que je serai jusqu'au dernier soupir, &c.

LETTRE LXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier février 1771.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie très-plaisante, quoique très-philosophique, qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remerciemens pour la lettre, non facétieuse, mais très-profonde & très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; & je me serois acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir, sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, & dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, & plus je vois à ma grande satisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer sur l'existence & la nature de l'Être-Suprême, ou de l'Être appellé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il soit purement matériel, & j'en suis d'accord; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur, & j'en suis d'accord aussi; elle regarde Dieu en conséquence, comme l'*Intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent.* Il résulte, ce me semble, de cette proposition que Dieu n'est autre chose, suivant V. M.,

que *la matière*, *en tant qu'intelligente*, & je ne vois pas qu'on puiſſe y rien oppoſer, puiſqu'il eſt certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui eſt douée d'intelligence, & qu'on eſt très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. ſur la définition de la liberté. Je la définis ainſi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, & qui détermine notre choix.* Mais je prétends, & V. M. n'en diſconvient pas, ce me ſemble, qu'il y a toujours des motifs ou des cauſes quelconques qui nous déterminent *néceſſairement*, & je ne vois pas que les obſervations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui réſiſtent à leurs paſſions, y réſiſtent par des motifs qui ſont plus forts auprès d'eux que ces paſſions mêmes; & les exhortations, les peines, les récompenſes, lorſqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raiſon qu'elles ont plus de pouvoir ſur eux que les motifs contraires. Il me ſemble donc que nous agiſſons toujours *néceſſairement*, quoique *volontairement*. C'eſt très-*volontairement* que je ne m'empoiſonne pas, mais c'eſt en même temps *néceſſairement*, parce que les raiſons qui m'attachent en ce moment à la vie, ſont plus fortes que celles qui pourroient m'en détacher.

Quant à la queſtion de ſavoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raiſonnable; comme je ne puis malheureuſement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la ſurface de notre petit tas de boue, je ſerois bien tenté de croire qu'elle a raiſon. Si le traité de Weſtphalie permettoit une quatrième religion dans l'Empire, je prierois V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort ſimple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité & la juſtice; & ſi la foule n'alloit pas à ce temple au bout de quelques années (car il faut bien accorder quelques années à la raiſon pour gagner ſa cauſe), V. M. ſeroit pleinement victorieuſe; ce ne ſeroit pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je ſens très-bien que V. M. lui eſt très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penſer différemment d'elle ſur ce ſujet. Je ne ſais ſi on y traitera les philoſophes comme on y a traité les hérétiques; mais je ſais que ſi ce malheur arrivoit, les États de V. M. ſeroient pour eux le plus flatteur & le plus glorieux aſile, & ſes bontés la plus douce conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une admiration égale à ma vive reconnoiſſance, &c.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manuscrit, & auquel j'ai fait quelques additions.

LETTRE LXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 6 mars 1772.

SIRE,

J'Ai reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adressés à son confrère en royauté & en philosophie, l'empereur ou le roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remerciemens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avois marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poésie françoise m'en avoit fait. Mais je dois à V. M. des remerciemens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refuser à celui d'en assurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante & très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est-à-dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire à V. M. qu'en lisant, même dès la première fois, son excel-

lente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle le veut, un très-grand nombre de vers; & il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même, selon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hériffée d'*x* & d'*y* trouve encore de la place pour eux, & je ferai là-dessus

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disoit le duc d'Orléans, régent, à une de ses maîtresses qui parloit mal de Dieu : *Vous avez beau faire, Madame, vous serez sauvée.* V. M. aura beau dire aussi; elle est plus géomètre qu'elle ne pense, & que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les esprits justes, précis, & clairs, appartiennent à la géométrie; & en cette qualité nous espérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *signé son engagement* par ses écrits.

Tandis que V. M. m'envoyoit d'excellens vers, je barbouillois de mauvaise prose que je prends la liberté de lui envoyer. C'est un discours & un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en présence de S. M. le roi de Suède, l'un à l'académie des sciences, l'autre à l'aca-

démie françoiſe. J'ai eu occaſion dans le *diſcours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis ſi long-temps les ſciences, les lettres & la philoſophie, pour la protection dont elle les honore, & les ouvrages excellens par leſquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la juſtice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon diſcours; & en effet, Sire, je n'ai fait qu'exprimer foiblement, quoiqu'avec toute la force & la vérité dont je ſuis capable, les ſentimens profonds d'admiration, de reconnoiſſance & de reſpect dont toute la littérature françoiſe eſt pénétrée pour V. M. Le roi de Suède, ſon digne neveu, paroît vouloir marcher ſur ſes traces; il ne peut ſe propoſer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'eſtime univerſelle, & l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, ſi ce n'eſt pendant quelques inſtans; mais ſes bontés m'ont pénétré de reconnoiſſance. On dit qu'il doit voir V. M. en paſſant à Magdebourg: qu'il aura de choſes à lui dire de tout ce qu'il a vu, & quelle matière de réflexions pour V. M., moitié triſtes, moitié plaiſantes, mais toujours très-philoſophiques, & telles en un mot qu'elle les fait faire!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & le plus *géométrique* dévouement, &c.

LETTRE LXXIV.

Du Roi.

Ce 13 mars 1774.

POur égayer quelquefois la ſtérilité de la philoſophie, je m'amuſe de temps en temps avec des ſujets moins ſérieux ; mais puiſque vous me ramenez dans le temple ſacré où notre ignorance éclate le plus, je vous y ſuis.

Vous me propoſez d'abord un terrible ſujet, qui eſt Dieu, incompréhenſible pour un être borné comme je le ſuis, & dont je ne puis me faire une autre idée, dont je n'ai de compréhenſion que par celle que me donne tout corps organiſé qui jouit du don de la penſée. J'enviſage toute l'organiſation de cet univers, & je me dis à moi-même : Si, toi qui n'es qu'un ciron, tu penſes étant animé, pourquoi ces corps immenſes qui ſont dans un mouvement perpétuel, ne produiroient-ils pas une penſée bien ſupérieure à la tienne ? Cela me paroît très-vraiſemblable ; mais je n'ai point la vanité de préſumer, comme les anciens ſtoïciens, que notre ame eſt une émanation du grand Être auquel elle ſe rejoindra après ma mort ; parce que Dieu n'eſt pas diviſible, parce que nous faiſons des ſottiſes, & que Dieu n'en fait pas, parce qu'enfin la nature éternelle &

divine ne peut ni ne doit se communiquer à des êtres périssables, à des créatures dont l'existence n'a pas la durée d'une seconde comparée à l'éternité. Voilà ma confession de foi, & c'est ce que j'ai pu combiner de moins absurde sur un sujet où depuis que le monde est monde, jamais personne n'a entendu goutte.

Vous me conduisez delà dans un poste pour le moins aussi épineux, & je crois entrevoir quelque mal-entendu, qui étant éclairci, nous mettra incessamment d'accord. Si vous entendez par nécessité ce que j'appelle raison suffisante, notre différend est terminé: cependant il me resteroit encore quelques instances à vous faire; car il ne faut pas croire que tous les hommes se déterminent après avoir bien pesé le pour & le contre. Il est des animaux appellés raisonnables, à deux pieds sans plumes, qui se décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un duc de Mecklenbourg qui consultoit la Boutonomancie. Tout cela prouve que ce ne sont pas les mêmes ressorts qui agissent sur différentes créatures, & que la raison se borne à guider ceux qu'on appelle les plus sages. Si vous voulez appeller nécessité ce que j'appelle raison, notre dispute est terminée; mais si vous supposez une nécessité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurois quelque peine à devenir marionnette sur mes vieux jours.

A vous permis de réprouver la révocation de l'édit de Nantes, quoique plusieurs de ceux que le Tellier a proscrits, aient fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur asile, & que d'ailleurs la France ne soit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte que vous proposez ; il n'y est plus question que de discours de morale, & le dogme on le laisse s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits sur ces matières, que personne ne lit plus.

Je suis persuadé qu'un philosophe fanatique est le plus grand des monstres possibles & en même temps l'animal le plus inconséquent que la terre ait produit : je me contente donc de n'être point gêné sur ce que mon peu de foi me permet de croire, & loin d'être convertisseur, je laisse à chacun la liberté de bâtir un système selon son bon plaisir. Voilà ma confession entière. Je vous souhaite santé & contentement. Sur ce, &c.

P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoinesse de Clèves, ne dépend pas de moi ; car il y a des loix & des fondations dont on ne sauroit s'écarter.

LETTRE LXXV.

Du Roi.

Ce 4 avril 1771.

VOus faites plus d'éloges de la Réponſe de l'empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon empereur, quoique poëte, a beſoin d'un ſecrétaire qui travaille pour lui, lorſqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux ; & comme j'ai l'honneur de le ſervir en cette qualité, je me ſuis efforcé d'exprimer en welche les ſentimens de ce puiſſant monarque : il a fait connoiſſance avec des jéſuites géomètres, & comme il les a trouvés entiers dans leurs ſentimens, par un jugement précipité, il en conclut que tous les géomètres ſont dans les mêmes principes ; mais j'eſpère de le faire revenir de ce préjugé, ſur-tout s'il veut ſe donner la peine de lire le procès de Newton & de Leibnitz ſur la découverte du calcul infinitéſimal, & les écrits du grand Bernoulli & de ſon frère, qui ſe faiſoient des défis pour réſoudre des problêmes. Il ſeroit à ſouhaiter que perſonne ne fût plus entier dans ſes opinions que les géomètres : que le problême de la chaînette ſoit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne ſoit d'aucun uſage, cela ne fait de mal à perſonne. Mais quand

quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent & qu'on soutient, au-lieu d'argumens, par des supplices & des cruautés énormes, cela passe la raillerie, & vous avez encore en France de ces sortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour se livrer à toute la fureur du fanatisme. J'ai appris des choses fâcheuses sur ce chapitre, mais que de fortes raisons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre Discours & le Dialogue de Descartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philosophes où mon ignorance ne me permettoit pas d'ambitionner un éloge. Le Dialogue de Descartes est un ouvrage achevé, & d'autant plus admirable que la matière convenoit à la personne pour laquelle elle étoit destinée, que l'éloge est ingénieux, fin & vrai. Je ne connois point le roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connoisseurs, & je serai bien aise de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même & suivre la route qu'il s'est tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de ses plus savans hommes soutient que le paradis perdu s'est trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botaniste, assure que les chevaux & l'homme sont d'une même espèce; je ne sais quel autre fou conjure les ames & s'entretient avec tel mort qu'on lui propose. A considérer ces gens-là, on ne diroit jamais qu'un

philoſophe de la trempe de Deſcartes ait mis le pied en Suède ; ou il a mal cultivé ce terrein, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la reine Chriſtine de ſon abdication, débitent qu'indignée du peu de connoiſſances & des mœurs agreſtes des Suédois de ſon temps, elle préféra de vivre en perſonne privée au ſein d'une nation civiliſée & ingénieuſe, au plaiſir de commander à un peuple qu'elle n'eſtimoit pas. Pour ce roi-ci, je parierois bien qu'il n'abdiquera pas pour de telles raiſons : il eſſayera ſans doute d'éclairer le nord & de répandre le goût des arts & des ſciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés & d'une pédanterie gothique, dont les univerſités ne ſont pas encore purgées dans ce pays-là.

Il court ici un Teſtament politique de Voltaire. C'eſt quelque plaiſant qui aura recueilli ſes propos, qui l'a ſûrement forgé à plaiſir. Je ſerois bien ſurpris ſi quelqu'anonyme ne s'aviſoit pas de travailler au nom du pauvre d'Argens, & de nous régaler de quelqu'ouvrage qu'il aura compoſé aux Champs-Élyſées. Je le regrette véritablement, il étoit honnête homme & vrai philoſophe, poſſédant beaucoup de connoiſſances, & ſachant en faire uſage. Son ſtyle avoit quelquefois la diarrhée, & s'étoit par une ſuite de ſa pareſſe, qui l'empêchoit de corriger ce qu'il donnoit au public. A peine

avoit-il achevé un cahier que, ſans le relire, il l'envoyoit au libraire. Si quelqu'un ſe donnoit la peine de faire le triage de ſes Œuvres, on y recueilleroit d'excellentes choſes; mais on peut bavarder & être homme vertueux; cette dernière qualité l'emporte ſur toutes les autres: c'eſt un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'eſt que trop remplie. Je ſouhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite & d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce, &c.

LETTRE LXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 avril 1771.

SIRE,

J'Ai reçu preſqu'en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'honorer; mon premier ſoin a été de répondre, s'il m'étoit poſſible, au déſir que V. M. me marque dans la ſeconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de M. le duc de Nivernois. Comme il n'étoit point en ce moment à Paris, je lui ai écrit ſur le champ, & je prends la liberté d'envoyer à V. M. en

original la réponſe qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réuſſi ; je puis au reſte ſatisfaire en partie V. M. ſur ce qu'elle déſire de ſavoir du genre de ces fables. Elles ſont plus dans celui de la Motte que des autres fabuliſtes, mais mieux écrites & avec plus de goût.

Je ſuis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paroît préférer le Dialogue au Diſcours, & je n'ai garde d'appeller de ſon jugement ; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le Diſcours m'eſt beaucoup plus cher que le Dialogue, & je voudrois bien que V. M. devinât par quelle raiſon.

Quant à notre petite controverſe ou diſcuſſion métaphyſique, il me ſemble qu'elle eſt épuiſée, & qu'il ſeroit faſtidieux d'en ennuyer davantage V. M. ; je vois que tout bien peſé, il s'en faut bien peu que je ne penſe tout-à-fait comme elle, & que ſi j'en diffère encore, ce n'eſt qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obſcurité métaphyſique. L'eſſentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'eſt de ſentir & de convenir que notre foible intelligence ne voit goutte en ces matières, & de ne pas ſur-tout vouloir ſoutenir par les bourreaux & les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer ſur de frêles argumens. La philoſophie pourroit bien

éprouver en France ce malheureux ſort, ſi, comme on nous en menace, les jéſuites y ſont rappellés ; le parlement qui les avoit chaſſés, vient d'être chaſſé à ſon tour ; il n'étoit guère plus tolérant qu'eux, & plus favorable à la philoſophie ; mais la cohorte jéſuitique, ſi elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatiſme, & Dieu ſait ce que la philoſophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. ſur la mort du pauvre marquis d'Argens. On ne peut apprécier ſon mérite littéraire avec plus de juſtice & de juſteſſe que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au ſujet de ſes ouvrages & de ſon ſtyle. Mais ce qui me fait ſur-tout chérir ſa mémoire, c'eſt l'attachement auſſi tendre que reſpectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, & comme diſoit Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affoiblis ſenſiblement ; & ſans courir abſolument la poſte vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. M. de Mairan, mon double confrère, à l'académie françoiſe & à celle des ſciences, vient de mourir à 93 ans ; je ſerois bien fâché d'aller juſques-là, car je n'ai pas lieu d'eſpérer une vieilleſſe auſſi ſaine & auſſi douce que lui. Pour Voltaire, il ſe traîne & il écrit toujours ; il eſt bien étonnant que ſa tête puiſſe

encore ſuffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéreſſe infiniment davantage, c'eſt que V. M. puiſſe ſuffire encore long-temps à ſes glorieux & utiles travaux. Les lettres ſur-tout ont plus que jamais beſoin d'elle, & de la protection qu'elle leur accorde. Puiſſent-elles, Sire, la conſerver encore long-temps ! Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire juſqu'aux derniers momens de ma vie ; & ces vœux ſont l'expreſſion des ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toujours, &c.

LETTRE LXXVII.

Du Roi.

Ce 7 mai 1771.

C'Eſt dommage que le duc de Nivernois prive le public de ſes productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les ſciences que lorſque les grands ſeigneurs les cultivent eux-mêmes ſans en rougir. Le duc de Nivernois eſt à préſent le ſeul de la haute nobleſſe, qui raſſemble des connoiſſances & des talens dans un temps où les arts paroiſſent perdre leur conſidération en France ; il pourroit les relever & les retirer de la roture. Je ſuis fâché de ce que ſon extrême circonſpection l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun

eſt le maître d'agir comme il le trouve à propos ; cependant on dit que les vertus des cénobites ſont perdues pour la ſociété ; il en pourroit bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos diſſertations philoſophiques & métaphyſiques, croyez que ſi je m'aviſe d'expoſer mes ſentimens à l'Anaxagoras de ce ſiècle, c'eſt plutôt pour m'inſtruire que pour le réfuter. Le point que j'ai oſé examiner, eſt ſi ſubtil, qu'il échappe à nos combinaiſons ; & l'on peut ſe tromper ſans conſéquence ſur des matières auſſi abſtruſes. Conſolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne ſerons pas les ſeuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance étoit le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en conſoler facilement ; je me rappelle ſouvent ce vers anglois :

L'homme eſt fait pour agir, & tu prétends penſer ?

Je ne ſaurois vous dire combien vos François m'amuſent. Cette nation, ſi avide de nouveautés, m'offre ſans ceſſe des ſcènes nouvelles ; tantôt ce ſont les jéſuites chaſſés, tantôt des billets de confeſſion, le parlement caſſé, les jéſuites rappellés, de nouveaux miniſtres tous les trois mois : enfin ils fourniſſent ſeuls des ſujets de converſation à toute l'Europe. Si la Providence a penſé à moi en faiſant le monde (ſuppoſé qu'elle l'ait fait), elle a créé ce peuple,

pour mes menus plaisirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jésuites. Le roi les croit coupables du crime de Damiens ; ce n'est pas une raison pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir ; mettant les choses au pis, n'avez-vous pas chez moi un asile tout ouvert ? Descartes n'alla-t-il pas se réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour se mettre à couvert des persécutions de ses compatriotes ? Galilée n'auroit-il pas fait sagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les prisons où l'inquisition le retint ? La patrie d'un philosophe est le lieu où il peut trouver un asile, & philosopher tranquillement ; & le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y est persécuté.

J'ai vu passer ici le roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans sa patrie la première place ; il est très-aimable & très-instruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à sa patience ; c'est un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu passer ici Alexis Orlow le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèse & sur la Méditerranée ; il m'a donné une pièce assez curieuse, qu'il a recueillie à Venise ; je souhaite qu'elle contribue à votre édification & à celle du troupeau.

Quittez les pensées noires, mon cher d'Alembert. Il vaut mieux rire des sottises des hommes

que d'en pleurer. Dissipez votre mélancolie par des idées gaies ; & si vous voulez puiser dans une source de bonne humeur, venez chez nous ; je le souhaite, je vous y exhorte ; vous y vivrez plus tranquille & plus heureux. Sur ce, &c.

LETTRE LXXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 juin 1771.

SIRE,

LEs philosophes qui aiment à rire, & ce ne sont pas les moins philosophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini, de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre, au pontife de son envoyé Mahomet. Je ne suis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entr'eux ; les imans & les muphtis de toutes les sectes me paroissent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre ; leur but commun est de subjuguer par la superstition la pauvre espèce humaine ; ils ne diffèrent que par l'espèce de bride qu'ils mettent à leur monture, & ils pourroient se dire comme les médecins de Molière : *Passe-moi l'émétique, & je te passerai la saignée.* Mais je soupçonne le révérendissime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un secrétaire des brefs qui en sait plus long que lui, & qui se moque de ce que le pape

cordelier lui dicte. On assure même que ce secrétaire des brefs est tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté, en procurant la paix aux schismatiques & aux incirconcis qui s'égorgent sans savoir pourquoi; il est vrai que ce mauvais tour à la chrétienté sera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le secrétaire, & qui le remerciera de ce qu'il ne se contente pas de faire rire les philosophes, & de ce qu'il veut encore essuyer les larmes de tant de malheureux.

V. M. fait donc l'honneur à la très-plaisante nation Françoise de se moquer un peu d'elle, & de la croire créée & mise au monde pour *ses menus plaisirs*. Tout bon François que je suis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque sujet; je ne sais ce qui résultera de bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais je serai fort tranquillisé, si la prophétie de V. M. s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, & si l'État, la philosophie & les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparoître. Un autre article non moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me seroit assez indifférent,

Si de quelqu'argent frais nous avions le secours,

comme dit Crispin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne soit encore plus difficile de rappeller l'argent dans nos bourses que les jésuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne sub-

siſte depuis ſix mois que des bienfaits de V. M., & au-lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conſerve Frédéric*. Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes poſſibles eſt gouverné, on eſt bien tenté de croire à la providence. Encore ſi en faiſant diète on ſe redonnoit un eſtomac, & qu'on rattrapât le ſommeil, il n'y auroit que demi-mal; mais je ſuis deſtiné à paſſer des jours & des nuits preſqu'également triſtes; il faut céder & ſe ſoumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſoit en penſant, ſoit en végétant, ſoit en dînant, ſoit en jeûnant, ſoit en dormant, ſoit en veillant, il eſt un ſentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'eſt celui de la reconnoiſſance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inſpire & qui ſe renouvelle ſans ceſſe, & du profond reſpect avec lequel lui ſera dévoué toute ſa vie, &c.

LETTRE LXXIX.

Du Roi.

Ce 25 juillet 1771.

JE ſuis bien aiſe que les philoſophes de Paris ne reſſemblent ni à *** qui ne rit jamais ni à la roſſinante de Dom Quichotte, qui ne galoppa

qu'une fois en ſa vie. Le pape, le mufti, les derviches & les moines ſont faits dans ce ſiècle pour nous faire rire ; autrefois ils faiſoient gémir. Je ne ſais ſi la correſpondance du vice-dieu de Rome & du ſucceſſeur de Mahomet à Conſtantinople eſt bien authentique ; mais s'ils ne ſe ſont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû ſe l'écrire, étant de même métier ; il n'y a que le débit de leurs drogues & la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le Croiſſant & les guerriers des mers hyperborées, ſont plus difficiles à concilier que les prêtres ; il faut eſpérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entr'eux.

Vous voyez donc que la guerre eſt un des ingrédiens qui entrent néceſſairement dans la compoſition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente-quatre, l'Europe n'a vu qu'une ſucceſſion de guerres perpétuelles, celle de quarante juſqu'à quarante-huit, celle de cinquante-ſix juſqu'à ſoixante-trois, celle des Ruſſes & des Turcs depuis ſoixante-neuf qui dure encore. L'Eſpagne a été ſur le point de rompre avec l'Angleterre : enfin rarement ſe paſſe-t-il dix ans de ſuite que toute l'Europe jouiſſe d'une paix durable. Vos François, qui ſe conſolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, & quelques plaiſanteries leur

font tout oublier. Ainſi, par un heureux effet de leur légéreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte ſur toutes les raiſons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume auſſi riche que la France, un royaume à reſſources immenſes que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuiſer, ne ſauroit manquer d'argent; & le roi très-chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richeſſes bien plus conſidérables que les Montézuma & les Mogol n'en ont jamais poſſédé. J'oſe donc ſuppoſer que les philoſophes de Paris ſe moquent des habitans de la Mer-Baltique, lorſqu'ils parlent de la diſette des eſpèces. C'eſt nous, les Danois & les Suédois qui ſommes les gueux de l'Europe; ſauvages à peine débarbariſés, qui ne voyons que d'un œil & qui imitons maladroitement l'induſtrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvoit à toute rigueur avoir du bon ſens, mais non de l'eſprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux ſont de brillans & les rochers d'or, &c. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jéruſalem céleſte, encore ſupérieure à Eldorado. Qu'on liſe le *Siècle de Louis XIV*; on voit comme les arts ſont en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce ſouverain leur accordoit. On a vilipendé ce ſiècle, & vous voyez ce qu'on fait à préſent

pour n'être pas vilipendé à son tour par la postérité. Je demande donc humblement à un grand philosophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde & de tous les siècles; il me fera plaisir d'éclairer mon ignorance vandale sur un sujet aussi intéressant, & je l'assure qu'il aura tout l'honneur de sa découverte.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des *Questions Encyclopédiques* de Voltaire, très-surpris d'y trouver une sortie épouvantable qu'il fait sur Maupertuis. Il y a quelque chose de si lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque chose dans ce procédé qui dénote une vengeance si implacable, si atroce, que je me répens presque de la statue qu'on lui érige. Bon Dieu! comment tant de génie se peut-il allier avec tant de perversité! Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire sur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on se lasse de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poëte Rousseau & Abraham Chaumeix dans ses ouvrages: des injures si souvent répétées dégoûtent le lecteur, & démasquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela est triste & n'est pas plaisant.

Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons saluent le philosophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris : ils se recommandent à sa protection, à ses prières ; ils le prient de les associer à ses œuvres-pies, comme ces Vandales se sont associés aux prières des bons pères jésuites : c'est le moyen de ne pas manquer le paradis, d'un côté un géomètre, de l'autre un jésuite ; avec cette escorte il faut faire chemin, ou l'on n'en fera jamais. Conservez votre bonne humeur, riez de tout avec Démocrite. Vivez sur-tout, portez-vous bien, & soyez sûr que personne ne s'y intéresse plus que le solitaire Vandale de Sans-Souci. Sur ce, &c.

LETTRE LXXX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 août 1771.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françoises, m'a rappellé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne sauroit manquer d'argent :* cela se peut ; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout-à-fait

pris congé de nous, il s'eſt au moins ſi bien caché, qu'il ſeroit difficile de déterrer ſa retraite ; M. l'abbé Terray, notre contrôleur général, fait de ſon mieux pour la découvrir, ſans en pouvoir venir à bout. Je ne ſais pas ſi le père Bouhours a eu raiſon, quand il a prétendu qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danſe, nommé Marcel, prétendoit qu'il n'y avoit que la France où l'on sût danſer ; ce ſeroit bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien, danſez maintenant* ; & quant à l'épigramme bonne ou mauvaiſe du père Bouhours, j'aimerois mieux avec Criſpin que nous euſſions *la philoſophie d'avoir de l'eſprit en argent.* V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon*, en n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en ſuis pourtant pas plus triſte, & j'enviſage même dans le ſort prochain dont je ſuis menacé, un grand avantage pour mon eſtomac, qui n'aura sûrement plus d'indigeſtions à craindre. O Providence, Providence ! il faut avouer que tout eſt arrangé pour le mieux, & que vous ſavez parfaitement, comme dit S. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonſe diſoit, à propos du fatras de cercles qu'avoit imaginés l'aſtronomie ancienne, que *s'il avoit été au conſeil de Dieu quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis* ; je ſuis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion

dévotion s'attiédit, que Dieu avoit pour le moins autant beſoin de conſeil quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde phyſique; mais je rejette bientôt cette penſée, quand je ſonge à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la ſurface de la terre, & à l'eſprit de juſtice, de déſintéreſſement, de vérité qui règne ſur l'eſpèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil ſéjour eſt délicieux pour un philoſophe, & qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulſé, ſoit par la faim, ſoit par une indigeſtion, ſoit par les vrais fidèles, Ruſſes ou Mahométans, qui ſont ſi dignement occupés à s'égorger. V. M. eſpère qu'il *ſe trouvera de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux.* Mon premier mouvement eſt de le ſouhaiter, mais il reſte à ſavoir ſi, tout bien conſidéré, c'eſt procurer un grand bien à la triſte eſpèce humaine que de l'empêcher de ſe détruire. C'eſt à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire ſur ce point important; & je ſuis bien aſſuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il eſt néceſſaire qu'elle ſonge d'abord à ſe conſerver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, & pour l'intérêt de la philoſophie.

V. M. voudroit que j'écriviſſe à Voltaire, à propos de philoſophie, pour l'engager à ne point s'acharner ſur les morts, ni ſur les vivans qui ſont cenſés morts, & qui devroient l'être

pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire ! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conseil, & V. M. voit quel en est le fruit. Il faut gémir sur le sort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un seul homme ait à la fois tous les talens & toutes les vertus, & qui devroit pourtant le permettre, ne fut-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les représentations de V. M. ; je représenterai aussi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il est trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours ; qu'il est trop juste pour ne pas rendre au mérite réel & reconnu la justice qui lui est due ; que le plus grand homme a besoin d'indulgence, & s'en rend digne sur-tout par celle qu'il a pour les autres ; que non-seulement sa tranquillité, mais ses écrits mêmes y gagneront, & que ces expressions de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans qu'il en est des auteurs à peu-près comme des comédiens :

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avois à joindre l'exemple au conseil, & à lui rappeller les grands hommes qui n'ont opposé à la satyre que la modération & leur gloire, je sais bien, Sire, le modèle que j'aurois à lui proposer. Mais peut-être me répondroit-il que

ce modèle eſt plus admirable qu'imitable, & je ne ſais pas trop ce que j'aurois à lui répondre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une reconnoiſſance qui ne finira qu'avec ma vie, &c.

LETTRE LXXXI.

Du Roi.

Ce 16 ſeptembre 1771.

SI vous le voulez abſolument, je croirai que le beau royaume de France eſt ſans argent. Cela ſuppoſé, je le félicite des proſpérités qui l'attendent dans ce monde-ci & dans l'autre. Lycurgue, ce ſage légiſlateur de Sparte, rendit ſa république fameuſe en lui interdiſant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A ſon exemple, vos François vont donc devenir la nation la plus déſintéreſſée de l'Europe, la plus attachée à ſa patrie, la plus vertueuſe & la plus invincible; & quelle perſpective encore au-delà de ces biens terreſtres l'avenir ne lui préſente-t-il pas? La vie éternelle & ce paradis interdit à tous poſſeſſeurs d'eſpèces.

Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes; j'en excepte quelques vilains financiers, tréſoriers, archevêques & gens de leur ſéquelle, qui trop eſclaves de la coutume & fidèles à leurs anciens

uſages, continueront d'entaſſer, d'accumuler & de receler des richeſſes. Je ne ſaurois vous diſſimuler néanmoins que je crois qu'un mot ſuffiroit pour rappeller dans ce royaume la même abondance d'eſpèces qui s'y trouvoit autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot reſſuſciteroit les tréſors enfouis, crainte de les perdre; il remettroit l'or & l'argent en circulation, & les philoſophes ſeroient payés comme le pourroient être les maîtreſſes. A préſent ce mot de conjuration eſt plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmouſets en certaines occaſions. Pardonnez-moi cette comparaiſon ſcandaleuſe, elle m'eſt échappée *currente calamo*; & puiſqu'elle eſt écrite, je ne l'effacerai pas.

Mais ne penſez pas que vous autres François vous ſoyez les ſeuls qui ſouffriez à préſent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires preſque que ceux qu'occaſionne chez vous la ſtagnation des eſpèces: nous avons eu conſécutivement deux mauvaiſes récoltes; la première année, la prévoyance y avoit pourvu; mais celle-ci nous prend ſans verd. Les magaſins ſont épuiſés, & toute notre induſtrie ſuffira peut-être à peine pour nourrir le peuple & pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le ſort des hommes dans le meilleur des mondes poſſibles. J'ajoute mes plaintes

phyſiques à vos plaintes morales, & cependant il n'en ſera ni plus ni moins. Je vous avoue que j'avois une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient & à mes barbares voiſins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réuſſir. On accorderoit plutôt les janſéniſtes & les moliniſtes, que l'on ne mettroit certain nombre de têtes couronnées ſous un chapeau : paſſe encore, pourvu que ce feu n'aille pas, ſe communiquant de proche en proche, jeter quelqu'étincelle ſur les maiſons voiſines.

Et voilà pour les querelles des deſpotes ; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonêter Voltaire ſur ce tas d'injures uſées qu'il répand, & ſur Maupertuis, (qui ne les avoit pas méritées) & ſur tant de gredins de la littérature, qu'il tire par-là de l'oubli où probablement ils croupiroient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il étoit ſouverain, il ſeroit avec tous ſes voiſins à couteau tiré ; ſon règne ne ſeroit qu'une guerre perpétuelle, & alors Dieu ſait de quels argumens il ſe ſerviroit pour prouver que la guerre eſt l'état naturel de la ſociété, & que la paix n'eſt pas faite pour l'homme. Les paſſions, ingénieuſes à ſe déguiſer, ſe ſervent ſouvent de la dialectique pour plaider leur cauſe. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raiſon à ſon aide, & on

lui donne la torture pour qu'elle paroiſſe autoriſer notre conduite. Si, convaincu du mal que ces paſſions occaſionnent, quelque docteur attrabilaire en s'échauffant, vouloit anéantir ces paſſions autant qu'il eſt en lui, il nous précipiteroit dans une autre extrêmité; il feroit d'un homme animé un automate ſtupide, un être ſans reſſort. Ainſi à tout prendre, il faut laiſſer les choſes telles qu'elles ſont, ſe procurer du pain quand il eſt rare, déterrer l'argent quand il en faut, crier ſur la place, *crédit! crédit!* laiſſer faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, ſouffrir que les ſoi-diſant philoſophes impriment des injures, & ſe contenter d'avoir la paix dans ſa maiſon. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 8 novembre 1771.

SIRE,

JE vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'eſt guère plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philoſophie prévoyante ſe moquoit un peu de notre embarras cauſé par nos ſottiſes, & j'a-

vois pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale ; mais en ce moment, grâce à la divine Providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la Mer-Glaciale. Si je n'avois pas pour cette sainte Providence le profond respect qu'elle mérite, je prendrois, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contre elle ; & je suis presque assuré que V. M. la partageroit ; car enfin si nous avons pu en France prévoir & même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, V. M. n'est pas dans le même cas ; cela me rappelle ce que disoit un fameux maître à danser, nommé Marcel, à une femme son écolière qui avoit les pieds en dedans : *Madame*, lui disoit-il en lui montrant un crucifix qui étoit dans sa chambre, *vous avez les jambes aussi mal tournées que ce crucifix-là : il est vrai que pour lui ce n'est pas sa faute.* Mais laissons-là, Sire, & les cigales & les crucifix ; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudroit crier sur la place, *crédit rétabli* ; il y auroit, ce me semble, un autre mot à crier auparavant, *économie* ; sans cela on répondroit au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit est mort.* Mais il sera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire & de le persuader. Je ne lui écris guère sans

l'exhorter à mépriſer les chenilles qu'il écraſe, & à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, & V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laiſſer aller les choſes & les hommes, & dire, non pas *tout eſt bien*, comme Pope, mais *tout eſt comme il peut*. Les lettres auroient pourtant d'autant plus beſoin de ſe reſpecter elles-mêmes, qu'il me ſemble qu'elles ſont dans une ſituation moins favorable que jamais; il me ſemble même que dans preſque toute l'Europe on eſt aſſez diſpoſé à les opprimer. On prétend qu'on va ſupprimer ici le collège royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépenſe, car je doute qu'il en coûte vingt-mille francs à l'État pour tous les profeſſeurs de ce collège; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philoſophie pour la faire taire, ce qui ſeroit fort bien imaginé. J'avoue que la philoſophie a rendu aux ſouverains de grands ſervices, ne fût-ce qu'en détruiſant la ſuperſtition qui les rendoit eſclaves des prêtres; mais le champ eſt labouré, on n'a plus beſoin des bœufs qui ont tiré la charrue, & on ne ſe ſoucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, & ſelon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la première récompenſe de mes travaux; je lui dois plus encore, ma ſubſiſtance dans le moment

préſent ; grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière ; mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, & elle aura recours ſans héſiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le préſent une autre grâce à demander à V. M. ; ce ſeroit de vouloir bien faire chercher dans la bibliothèque de Magdebourg (ſi cette bibliothèque qui exiſtoit dans le dernier ſiècle, n'a pas été tranſportée ailleurs) un ouvrage de Pline le Naturaliſte, qu'on prétend ſe trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote ; je n'ennuierai point V. M. des raiſons ſur leſquelles eſt fondé mon doute ; mais enfin l'objet eſt aſſez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *Hiſtoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en auroit une nouvelle, ſi elle vouloit bien donner les ordres pour vérifier ce fait, & pour s'aſſurer au moins que ce précieux manuſcrit n'exiſte pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il eſt mort au mois de janvier dernier, dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y

vivoit assez obscurément, & même assez pauvrement, & qu'on assure avoir été la veuve du czarowitz Alexis, que son père le czar Pierre I fit mourir. Si la chose étoit vraie, cette femme seroit la belle-sœur du feu empereur Charles VI, dont la femme étoit Wolfenbuttel comme celle du czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, étoit morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avoit donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avoit enterré une bûche à sa place, qu'elle s'étoit enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, & delà à l'isle de France, où elle avoit épousé un officier nommé Maldack, dont elle portoit le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, & dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paroissent prouver que cette femme étoit réellement la veuve du prince *Alexis*; il paroît certain qu'elle recevoit une pension de la cour de Brunswick, & peut-être V. M. pourroit-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LXXXIII.

Du Roi.

Ce 30 novembre 1771.

JE crois que les dieux se sont réservés pour eux le bonheur & qu'ils en ont laissé aux hommes l'apparence ; nous le cherchons toujours & ne le trouvons jamais : mais si nous sommes privés de tout ce qui est parfait, nous avons en revanche deux consolateurs qui dissipent nombre de nos maux ; l'un, c'est l'espérance, & l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos François sur-tout possèdent au suprême degré ; une chanson, un mot bien frappé dissipent leurs ennuis : si l'année est stérile, la Providence a son couplet ; si les impôts haussent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Aussi se consolent-ils de tout ; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choses passagères, dont le propre est l'instabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert ; vous de vos finances, moi de la mauvaise année, de ma goutte, &c. &c. C'est le parti que j'ai pris, & je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me suis diverti sur le sujet des Confédérés

de la Pologne. Je me suis amusé à les peindre au vrai : je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il soit bon ; c'étoit comme un remède qui en faisant diversion à mes maux les a suspendus ; je souhaite qu'il vous guérisse de vos vapeurs, qu'il vous fasse oublier pour quelques momens vos embarras, & que vous vous souveniez en le lisant, que ce sont les vers d'un malade & d'un homme qui a dépassé le demi-siècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où sont à présent les lettres en France. Je ne crois pas que cela soit général en Europe ; mais convenez avec moi que bien des gens-de-lettres donnent lieu, par leur conduite, à la mésestime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère & le talent de l'artiste, & du mépris de ses mœurs, il passe à celui de son art. On croit, parce que les connoissances n'adoucissent & ne corrigent pas le caractère des plus savans, qu'un grand nombre abuse même de les connoissances, qu'il est inutile d'apprendre & de savoir, que les lumières de l'esprit ne servent qu'à une vaine ostentation, & puisqu'il n'en revient aucun avantage, qu'elles sont inutiles à la société. Ce raisonnement est géométriquement faux, parce que si l'on vouloit condamner toutes les bonnes institutions à cause de l'abus que le monde en fait, il n'en resteroit aucune. Que

voulez-vous que le public penſe, lorſqu'il voit des écrits du même auteur ſe contredire, qu'on diſcerne ce que ſa plume a librement écrit de ce que ſa plume vénale a barbouillé, qu'on voit des libelles infames paroître contre le gouvernement, & des cyniques effrontés qui mordent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages philoſophiques on retrouve les abominables maximes des Jean Petit, des Buſembaum, des Malagrida? Eſt-ce à des amateurs de la ſageſſe d'encourager le crime? Et après l'attentat de Damiens, ne devroit-on pas être aſſez circonſpect pour ne point échauffer quelque cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peuvent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile, ſi Cicéron, ſi Varron, ſi Horace avoient été noircis de ces traits, ils n'auroient jamais joui dans Rome de la réputation qu'ils conſervent encore. Pour rendre les lettres reſpectables, il faut non-ſeulement du génie, mais ſur-tout des mœurs. Mais ce métier eſt devenu trop commun, trop de grimauds s'en mêlent, & ce ſont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de voir la confiance que vous avez en moi; elle ne ſera pas trompée, quoique ce délabrement des finances d'un prince qui a 400 millions de revenus me paroiſſe bien étrange. Vous voulez ſavoir ſi un manuſcrit de Pline le Natu-

raliſte, qui concerne les guerres des Germains, ſe trouve à Magdebourg? Quoique je n'aie pas encore reçu de réponſe de là-bas, je crois que c'eſt un fait controuvé, accrédité ſur la foi d'un voyageur; car ſi un tel manuſcrit exiſtoit, vous pouvez être perſuadé qu'il ſeroit connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de préciſion ſur le ſujet de cette dame qui prétendoit paſſer pour l'épouſe du czarowitz; ſon impoſture a été découverte à Brunſwick, où elle a paſſé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays & de ne jamais prendre un nom dont ſa naiſſance l'écartoit ſi fort. Croyez qu'on ſait comme il faut tuer ſon monde en Ruſſie, & que lorſqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne reſſuſcite de ſa vie. Le contraire pourroit nous arriver, à nous qui ne ſommes pas auſſi verſés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque reſſuſcité: De grace, Monſieur ou Madame, où vous a-t-on tué? Et ſur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous ſavez que c'étoit l'uſage: ſi l'on vous nomme mon pays, doutez; ſi c'eſt la Ruſſie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle diſſertation, digne de l'académie des belles-lettres & inſcriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des François n'eſt pas épargnée, faits par des auteurs qui poſtuloient une place à l'académie françoiſe & qui l'ont obtenue, je me ſuis aviſé de me mettre ſur les rangs ; & pour devenir un de vos quarante babillards, je me ſuis propoſé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre ; l'ouvrage ſera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, & par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà aſſez pour cette fois : ſi vous voulez me faire bavarder davantage, c'eſt à vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 2 janvier 1775.

SIRE,

JE crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque choſe de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'expoſer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéreſſe davantage ſans comparaiſon ; ce ſont, Sire, les très-humbles remerciemens que je dois à V. M.

des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, & du plaisir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Épître à S. M. la reine de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, & cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut respecter lors même qu'ils s'égarent (*a*). Le poëme sur les Confédérés est un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, & sur-tout de gaieté; ce qui n'étoit pas facile en un si triste sujet (*b*). Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclaircissement; *la St. Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie est-elle une vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, & assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connois quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres Confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils savoient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'ils ne diffent alors comme cet ami de la Brinvilliers, à qui on apprenoit qu'elle avoit empoisonné son père: *Si cela est, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en soit, je

(*a*) Elle se trouve ci-devant tome VII, page 118.

(*b*) C'est *la Pologniade, ou la Guerre des Confédérés*, Poëme en VI Chants; il se trouve ci-devant, tome VIII.

désire fort, Sire, & avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerois sur-tout que le dernier chant eût pour titre : *La paix donnée par Fréderic-le-Grand aux Confédérés & aux Dissidens, aux Turcs & aux Russes, à l'Europe & à l'Asie.* V. M. ressembleroit à ce juge, qui faisoit venir devant lui les parties, commençoit par se moquer de leur querelle, & finissoit par les faire embrasser & les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines & d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république des lettres, & je suis bien fâché que V. M. ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrois que les réflexions si justes & si sages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées & affichées à la porte de tous les gens-de-lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais & si sûrs, & de mériter par-là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers

ci-joints. Le premier qui a pour titre: *Hiſtoire de Madame Maldack*, ſont les anecdotes vraies ou fauſſes que j'ai pu recueillir ſur la prétendue veuve du czarowitz. Je crois ſans peine que toute cette hiſtoire eſt une impoſture; mais V. M. ne ſera peut-être pas fâchée de ſavoir ce qu'on a débité en France à ce ſujet, pendant la vie & depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avoit une maiſon de campagne dans le village où cette femme faiſoit ſon ſéjour; & peut-être la cour de Brunſwick, qui avoit la bonté de lui faire une petite penſion, & la cour de Ruſſie, ſeroient-elles un peu étonnées de l'hiſtoire & des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre: *Article deſtiné à la Gazette du Bas-Rhin*, intéreſſe, Sire, une famille honnête & eſtimable à tous égards, dont je ſuis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui faiſoit cette gazette à Clèves, dans les États de V. M., à ce *corneur qui ſuit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très-plaiſamment (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin), il a donc plu à ce folliculaire d'inférer dans ſon N°. 88 un article injurieux à cette famille, à l'occaſion de la mort d'un parent, homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui

faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'inſérer au plus tôt dans ſa gazette, ſans y changer un ſeul mot, & avec défenſes de parler déſormais ni en bien ni en mal de cette famille, & de ce qui lui appartient. Comme elle ſait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ſes prières aux pieds de V. M., & je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empreſſement & de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je ſupplie donc très-humblement V. M. & avec la plus grande inſtance, de vouloir bien donner ſes ordres pour la ſatisfaction de cette honnête & reſpectable famille.

Il ne me reſte que l'eſpace néceſſaire pour prier V. M. de me faire dire ſi l'Hiſtoire Germanique de Pline ſe trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle; & de ſouhaiter que l'année où nous allons entrer ſoit pour V. M. auſſi glorieuſe que les précédentes. Elle ne fera, s'il eſt poſſible, qu'ajouter encore aux ſentimens de profond reſpect & d'éternelle reconnoiſſance avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXXXV.

Du Roi.

Ce 26 janvier 1772.

JE vois par votre réponſe qu'il y a beaucoup d'objets qui gagnent à être vus de loin. La confédération de Pologne pourroit bien être de ce nombre. Nous qui ſommes les voiſins de cette nation agreſte, nous qui connoiſſons les individus & les chefs du parti, nous ne les croyons dignes que de ſifflets. Cette confédération s'eſt formée par le fanatiſme, tous les chefs en ſont diviſés, chacun a ſes vues & ſes projets différens : ils agiſſent avec imprudence, combattent avec couardiſe, & ne ſont capables que du genre de crimes que des lâches peuvent commettre. Si j'avois un évêque Turpin ou un abbé Trithème à ma diſpoſition, je le citerois volontiers ; mais comme perſonne ne ſait écrire en Pologne, je ſuis réduit à être moi-même le garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or comme ce n'eſt point une démonſtration géométrique, il m'a paru que j'avois la licence de me livrer à mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évêque de Kiowie ait réellement en ſa réſidence le tableau de la Saint-Barthélemi, mais il pourroit l'avoir. Henri III avoit aſſiſté à cette ſainte boucherie ; il peut l'avoir fait

peindre & avoir donné le tableau à l'évêque de Kiowie d'alors, comme un témoignage de son orthodoxie, & cet évêque peut l'avoir laissé à celui d'à-présent, qui ne demanderoit pas mieux, s'il en avoit le pouvoir, que de renouveller un pareil massacre dans sa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces misérables avoient projeté contre leur roi, de quoi leur esprit de vertige les rend capables. La cause de leur haine contre ce prince est qu'il n'est pas assez riche pour leur donner des pensions au gré de leur cupidité; ils aimeroient mieux un prince étranger qui pût fournir de son domaine à leur profusion. Je plains les philosophes qui s'intéressent à ce peuple méprisable à tous égards. On ne peut les excuser qu'en considération de leur ignorance. La Pologne n'a point de loix, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieuse; les seigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie sur leurs esclaves. En un mot, c'est de tous les gouvernemens de l'Europe (si vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'insère dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils servent à dissiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait aussi facilement une paix entre des puissances ennemies

que de mauvais vers : cependant j'entreprendrois plutôt de mettre toute l'hiſtoire des Juifs en madrigaux, que d'inſpirer les mêmes ſentimens à trois ſouverains entre leſquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en ſoit, je ne me décourage pas, & il n'y aura pas de ma faute ſi cette paix ne ſe conclut pas auſſi vîte que je le déſire. Quand la maiſon de notre voiſin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans ſes ſoins infinis, déjà l'Eſpagne & l'Angleterre ſe battroient dans les quatre parties du monde connu : chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir ſes finances. Un royaume comme la France eſt inépuiſable en reſſources, & il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer ſes dettes. Vos académies vont s'enrichir & vos académiciens rouler ſur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera ſur rien ; j'ai appris ſa mort avec une peine infinie, ſon caractère m'a paru admirable. On eût peut-être déſiré qu'il eût moins conſulté ſon eſprit que ſon cœur. Je crois qu'il paroîtra de lui des Œuvres poſthumes ; une rumeur ſe répand qu'il y a un poëme de lui ſur le bonheur, dont on dit du bien ; ſi on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'eſt point

trouvé ; on dit que le manuscrit est à Augsbourg, mais ce ne sont que des discours vagues ; il est apparent que ce Pline n'existe nulle part. L'histoire de madame de Maldack, soi-disante czarowitzine, n'est pas plus vraie. Cette personne a été, ce me semble, fille de garderobe de la princesse dont elle a pris le nom. Son histoire est un tissu de fausfetés. Jamais la comtesse Kœnigsmarck n'a mis le pied en Russie, le comte de Saxe n'avoit pas vu la femme du czarowitz ; donc il ne pouvoit pas la reconnoître dans madame de Maldack. Observez sur-tout que si une princesse, comme elle prétendoit l'être, s'étoit sauvée par miracle de la Russie, elle auroit cherché un asile naturel dans le sein de sa famille & ne feroit pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez ; elle peut avoir eu quelque ressemblance avec sa maîtresse ; c'est sur quoi elle a fondé son imposture, pour avoir quelque considération ; mais elle s'est bien gardée de paroître à Brunswick, parce que la czarowitzine étoit trop connue de sa famille, pour qu'on pût abuser tous ses parens par une ressemblance vague & par des propos qui auroient décelé la fripponnerie.

Vous me chargez d'une autre commission plus embarrassante pour moi, d'autant plus que je ne suis ni correcteur d'imprimerie, ni censeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiseau

de Mauléon a été à l'école chez le Franc de Pompignan ; elle ſuppoſe toute l'Europe les yeux fixés ſur elle & l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en Allemagne & qui ſais ce qui ſe paſſe, je puis aſſurer ſur mon honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de perſonnes ſait qu'elle exiſte, & que ceux qui la connoiſſent le mieux, ſont peut-être une quarantaine de perſonnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous proteſter que perſonne ne s'oppoſe en Allemagne à la nobleſſe de cette famille, qu'il eſt très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat ſoit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de ſang, que la ducheſſe d'Orléans ait conſulté ſon père ou non, & qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tournelle, la grand'chambre, les préſidens à mortier & le chancelier peuvent vivre & mourir comme bon leur ſemble ; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du Bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne ſoit point inquiété, vu que ſans la liberté d'écrire, les eſprits reſtent dans les ténèbres, & que tous les encyclopédiſtes (dont je ſuis diſciple zélé), en ſe récriant contre toute cenſure, inſiſtent ſur ce que la preſſe ſoit libre, & que chacun puiſſe écrire ce que lui dicte ſa façon de penſer. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à

la famille de l'avocat ; elle donne quelques symptômes de fièvre chaude, qu'il sera bon de prévenir par des saignées & de fréquentes émulsions. Que de personnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on observe les satellités de Saturne ! Il faudroit mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microscope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, &, s'il se pouvoit, la leur propre ; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 mars 1772.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier ; la malheureuse goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurois eu l'honneur d'y répondre sur le champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avois été attaqué moi-même d'une espèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisoit

& le ſommeil & la plus légère application.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer, n'étoient pas propres, Sire, à guérir mon inſomnie; ces deux nouveaux chants me paroiſſent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été ſur-tout charmé de la peinture de l'Égliſe catholique dans le troiſième, & de l'alliance qui en réſulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Muſtapha. Dans le quatrième la délivrance que la ſainte Vierge Marie procure aux confédérés affiégés en s'adreſſant à ſon fils, eſt une imagination vraiment plaiſante & poétique. Mais ce qui me plaît ſur-tout de cet ouvrage, Sire, c'eſt que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raiſon, que jamais elles n'ont été ſi bonnes amies, & que V. M. ſait par-tout mêler, ſuivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne ſais ce que mes confrères les philoſophes en penſent; je crois bien qu'ils pourroient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais ſi ces confédérés ſe plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Ruſſie, j'entends d'un autre côté cent mille payſans & davantage, qui ſe plaignent ou qui peuvent ſe plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; & tant que ces derniers ſeront oppreſſeurs, je ne verrai dans leurs ennemis, qu'un maître

qui rend à ſon valet-de-chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'eſt à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, & je ne ſuis nullement ſurpris que V. M. travaille à empêcher, ſi elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, & que les maux de l'humanité, déjà ſi accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entaſſent encore par de nouvelles dévaſtations. Ce projet & ces vues ſont bien dignes de l'ame de V. M.; je ſais plus, je ſais qu'elle a fait propoſer à une grande puiſſance de l'Europe de ſe rendre médiatrice, & je déſirerois vivement, pour mille raiſons, que les vœux ſi reſpectables de V. M. puſſent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raiſon, dans le conſeil & les deſſeins des rois, & je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la ſageſſe & l'amour de l'humanité y préſident & règnent avec eux. S'il y a pour les mânes des ſages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il ſoit, ne faſſe des vœux ſemblables à ceux de V. M. & aux miens pour la paix & le bonheur de la malheureuſe eſpèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne & aimable & vertueux philoſophe; à toutes les qualités reſpectables qui me le rendoient cher, il en joignoit une qui m'attachoit encore particuliérement à lui, c'étoient les ſentimens de reſpect & d'admiration dont il étoit rempli pour

V. M. Combien de fois elle a fait le ſujet de nos entretiens ! Combien nos cœurs s'échauffoient & s'attendriſſoient mutuellement en parlant d'elle ! Combien de fois nous nous plaiſions à répéter les obligations de toute eſpèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres & la philoſophie !

Je m'attendois bien, Sire, que l'hiſtoire du prétendu ouvrage de Pline encore exiſtant, étoit une chimère, & je ne doute pas qu'il n'en ſoit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de ſa maîtreſſe, la femme du czarowitz. Je n'inſiſte pas non plus ſur ce qui concerne la famille de Mauléon ; & je reſpecte la manière de penſer de V. M. à ce ſujet. J'aimerois pourtant mieux, qu'au-lieu de perſiffler les pauvres encyclopédiſtes ſur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la preſſe, elle eût bien voulu m'éclairer ſur cette grande queſtion, & me dire ce qu'elle en penſe. Pour l'y engager, j'oſerois preſque haſarder avec elle quelques réflexions ſur ce ſujet. Je ne ſais pas ſi cette liberté doit être accordée, mais je penſe que ſi on l'accorde, elle doit être ſans limites & indéfinie. Car pourquoi ſeroit-il plus permis d'inſulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il eſt un frippon, ou ſi on veut, qu'il eſt le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il eſt un voleur, un oppreſſeur, ou un imbécille ?

En un mot, ſi la ſatyre perſonnelle eſt permiſe,

ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la reſtreindroit aux foibles & aux petits, & pourquoi les forts & les grands n'en auroient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette ſorte de ſatyre devroit être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la ſociété juſqu'aux moindres; parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la ſociété, & à la conſervation de l'exiſtence morale que la ſatyre leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute eſpèce, littérature, philoſophie, matières même de gouvernement & d'adminiſtration, je penſe que la liberté d'écrire ſur ces ſujets, de critiquer même, doit être pleine & entière, pourvu néanmoins, Sire, que la ſatyre en ſoit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la preſſe doit être d'éclairer & non d'offenſer. Mais il eſt temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en déſirant à V. M. une pleine délivrance & de la goutte & de la guerre, & en lui renouvellant les aſſurances des ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance éternelle, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.